Marie BUGÉJA

Visions d'Algérie

1929

BACONNIER Frères, Éditeurs

4, Rue de Constantine - ALGER

16° Lk 8
3341

DON
78-00322 F

(54/79)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 EXEMPLAIRES

SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA

DES PAPETERIES NAVARRE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 1 A 10

N° 1

Je dédie ce livre à Monsieur Pierre BORDES

Gouverneur Général de l'Algérie

Avec celles qui se cachent dans les gynécées, avec ma sœur musulmane qui m'écrivait ces mots en 1919 : « J'ai lu bien des ouvrages dédiés à la gloire de nos maris et nous, pauvres grillons dissimulés dans le foyer, nous sommes oubliées ».

Avec ces femmes, mes amies, j'ai applaudi à la perspicacité du chef de notre grande colonie qui a su démêler, parmi tant de contradictions, qu'être gouverneur c'est devenir le protecteur de tous les fils de la colonie. Un bon père ne saurait négliger aucun de ses enfants, même les plus deshérités par la nature. Il doit être leur soutien ferme et leur guide toujours vigilant. L'exécution d'un tel devoir sera la plus grande gloire de celui qui veut la France toujours plus prospère et plus chérie ; sa sollicitude s'étend sur tous.

Admiratrice passionnée de l'Algérie, de ses sites merveilleux, curieuse de ses coutumes si diverses, parfois bizarres, je ne saurais mieux placer mon livre : « Visions d'Algérie » *que sous votre haute autorité bienveillante et avertie, Monsieur le Gouverneur Général, persuadée que votre aide ne fera jamais défaut à notre seconde France.*

Fait à Alger, le 10 Avril 1929.

MARIE BUGEJA.

PREFACE

Désireuse, depuis de nombreuses années de rapprocher de la France, par une entente plus effective, les indigènes musulmans algériens, j'ai écrit et fait diverses conférences à la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, au Cercle littéraire et à la Société franco-arabe « La Rachidia » ; j'en appelais l'attention sur l'évolution nécessaire de la femme musulmane algérienne.

Mon livre « *Nos Sœurs Musulmanes* », a puissamment aidé à faire sortir de l'ombre cette question, resté négligée jusqu'alors. Les arts, les sites, les coutumes, les lois même, m'ont captivée, et j'ai tenu à faire partager mon enthousiasme, toujours accru, à un public d'élite, inlassablement épris de toutes les questions intéressant l'Algérie.

La femme musulmane doit être, à mon avis, le meilleur auxiliaire pour que la masse indigène atteigne plus sûrement la civilisation moderne.

Ceux qui ont étudié la société musulmane ont été, souvent, en contradiction, parce que le sujet est apprécié sous des aspects divers, parfois énigmatique comme un véritable sphinx. C'est ainsi que, suivant certains auteurs, la condition de la femme dans l'Afrique du Nord ne laisse rien à désirer ; chez d'autres, il y a beaucoup à redire à cette condition, même elle est jugée mauvaise. Cependant, il s'agit de personnalités dont on ne peut méconnaître la science en la matière. Les écrivains ont eu l'air

d'avoir oublié l'idée que la femme inspirait au primitif. Elle était considérée comme un être mystérieux, dangereux pour l'homme, et cette idée a engendré tantôt la crainte, parfois le respect, souvent le mépris.

Les sorcières, en nombre plus importants que les sorciers, plus tard les devineresses ont acquis la célébrité par leurs exploits et elles furent des auxiliaires précieux de la magie.

Chez les Berbères, de nombreuses devineresses sont devenues des magiciennes connues. Ailleurs, en Algérie, on observe la sorcière redoutée, jeteuse de sorts, douée du mauvais œil.

L'état d'esprit de la femme était pour l'homme un sujet constant de crainte et, en même temps, sa faiblesse et son rôle naturel dans la famille ont fait que, dans la société, la femme fut soumise à l'autorité de l'homme...

Les savants musulmans disent que la raison humaine est incapable de discerner le bien du mal et, c'est pourquoi tous les actes de la vie sont soumis à des règles auxquelles le musulman est astreint; il doit satisfaire à des obligations multiples. En effet, ses gestes, sa marche, ses paroles, ses prières renouvelées plusieurs fois par jour, le prouvent. Ce sont là des complications difficiles à imiter par les non-initiés. Donc, l'organisation de la société musulmane est religieuse. Puisqu'elle est religieuse, il faut bien se rappeler ce que faisait le Prophète : Mahomet blâmait l'ignorance. Une fois par semaine, il réunissait les femmes de la Mecque pour leur faire part des révélations, leur expliquer le Coran. Aïcha était la femme la plus cultivée de son époque ; elle connaissait la poésie, la jurisprudence, la médecine. Nefiça el Abouya professa le rite chafeite ; Kerima bent Mohamed Halem fonda un cours de philosophie à la Mecque.

Un grand nombre de femmes enseignaient la grammaire, la rhétorique, la poésie, le droit (1).

La religion n'est donc pas ennemie de l'instruction féminine ; elle est compatible avec tous les progrès

---

(1) **Voir Nos Sœurs Musulmanes, Marie BUGEJA, page 270.**

modernes, sous la condition d'être bien interprétée et comprise avec sincérité. Les femmes musulmanes intelligentes ont-elles disparu ? Je puis affirmer : Non ! Il y en a toujours, douées de qualités réelles, qui sont prêtes à se développer par l'acquit d'une instruction rationnelle, basée sur l'éducation et la morale la plus élevée. Si, la femme indigène a son intelligence endormie, c'est cependant la descendante d'un peuple qui, en son temps, prospéra et civilisa ses voisins. Annihilée dans la claustration par une application erronée du Coran ,sa position sociale a déchu, son instruction a faibli, puis elle a disparu. Ses droits, d'abord contestés, ont été niés malgré les préceptes coraniques.

Le Prophète dit : « Personne ne comparaîtra devant Dieu chargé d'un crime plus grand que celui d'avoir laissé sa famille dans l'ignorance ». Il a ajouté : « La première chose qui intéresse l'homme, c'est sa femme et ses enfants, lesquels le mettront en présence de Dieu en s'écriant : « Donnez-nous satisfaction du tort qu'il nous a fait en ne nous tirant pas de l'ignorance ».

La femme est-elle heureuse ou soucieuse des coutumes instaurées ?

La curiosité européenne s'est souvent méprise sur les raisons qui font agir cette femme.

Cette « voilée » dont la vie forme un contraste si frappant avec l'existence de l'européenne, ne trouve-t-elle qu'amertume et humiliation ? Dans cette société, où sa place paraît si obscure, la femme n'aurait-elle pas une importance qui aurait échappé à des observations superficielles ? Ce sont là questions ou curiosités qui exigent une étude plus approfondie ; mais, de ce que j'ai dit, on peut se rendre compte que les remarques qui choquent l'esprit européen trouvent leurs explications dans des coutumes « imposées », mais non « immuables ». Bien des jugements, portés sur tous les maux, les servitudes, l'annihilation de la femme, disparaissent lorsque cette femme devient la compagne et non l'esclave, non, le forçat sous la tente, et ne peut plus considérer sa maison comme un bagne.

Comme en tous pays, s'il existe des martyres au foyer, c'est que, comme dans tous pays, le bonheur n'est pas universel. « Les exemples n'ont jamais été considérés comme une généralité ». Dans le public, on a trop peu compris cette maxime.

L'homme *doit* répondre aux désirs de la femme par des actes en harmonie avec ses besoins. Si la femme exerce une profession, dont l'intervention n'est pas d'une utilité démontrée, le mari peut lui interdire d'exercer. Il a la faculté de proscrire de sa maison tout travail qui peut causer l'affaiblissement de ses droits, ou servir de prétexte à la femme pour sortir de chez elle. Si la femme connaissait mieux ses droits, ces restrictions seraient insignifiantes ; toujours est-il qu'elles n'empêchent pas l'enseignement. Du reste, la femme musulmane a des droits que, ni le mari, ni ses parents, ne contestent, mais qui ne sont pas strictement observés.

Ainsi, la loi musulmane prescrit aux parents d'une jeune fille de la consulter quand un parti se présente ! La jeune fille, non consentante, peut faire comprendre sa décision à son père par l'intermédiaire d'une parente. Jamais une musulmane ne cause de mariage avec son père : c'est un manque de respect. Donc, le mariage forcé, sans consulter la jeune fille, est contre la loi religieuse !

Le divorce, toute atteinte à sa vie, à son honneur, les injures et sévices, l'incompatibilité d'humeur sont tous des cas étudiés par la loi musulmane, qui octroie à la femme la facilité de réclamer elle-même le divorce. Chaque abus comprend une sanction.

La répudiation n'est pas recommandée : le Prophète s'élevait contre la séparation. Les droits d'héritage de la musulmane sont sauvegardés, mais l'homme a une part plus importante, parce qu'il est le soutien de la famille. C'est lui qui reçoit, c'est vers lui que se réfugient le pauvre et l'orphelin. Anciennement, la femme ne devait pas aller prêter serment en justice ; le cadi devait se rendre chez elle ou lui déléguer un adel à cet effet. Son droit est de demander à l'époux la pension alimentaire, les

vêtements, le logement, choses que l'homme ne peut exiger d'elle. Elle gère et dispose de ses biens personnels et peut les vendre sans autorisation maritale. Quant aux femmes kabyles, elles n'héritent pas et ne peuvent faire acte de personne civile : la jeune fille est mariée sans être consultée, la femme divorcée, même la veuve, ne disposent pas d'elles-mêmes ; mais, dans certains villages, la femme a la faculté de rejeter le prétendant qui lui est présenté. Elle ne peut pas exiger le divorce, pourtant elle peut fuir : mécontente de son mari, elle quitte le domicile conjugal et se retire dans sa famille. Un de ses parents, ayant averti le mari, la prend chez lui. Elle est alors en état d'insurrection, si elle persiste à ne pas vouloir retourner au domicile conjugal, le mari a la faculté de la répudier en récupérant la « Thahament » (prix qu'il a versé pour avoir la femme) ; ou bien il peut la laisser Thamaouakt (le mariage continue à subsister, elle est mise dans l'impossibilité de se remarier). La coutume ne protège que la femme qui se retire chez ses parents.

Dans d'autres villages, lorsque la femme abandonne son mari et se remarie, celui qui l'épouse paie au mari une somme plus importante que la dot versée et le couple quitte le pays.

L'insurgée exige l'enfant qu'elle allaite, elle ne peut prétendre aux autres, contrairement à la femme régulièrement divorcée.

La veuve, dans la plupart des tribus kabyles, fait partie de la succession ; ce sont les héritiers du mari qui en disposent et qui pourvoient à ses besoins.

La mère, en cas de décès du père, a les droits de celui-ci sur les enfants, et elle a la jouissance des revenus de ceux-ci, sous la surveillance d'un tuteur.

Pour la discussion de ses intérêts propres, la femme n'a pas besoin de l'autorisation maritale. Si elle est jeune, il lui faut un mandataire. Devenue vieille, elle poursuit elle-même la revendication de ses droits.

Tout en étant musulmane, la Kabyle ne sort pas voilée, ni pour ses travaux champêtres, ni pour ses visites...

En Turquie, en Egypte, même à Tunis, la femme a évolué et évolue. Je me suis rencontrée avec de nombreuses tunisiennes, éduquées et instruites, qui, toujours musulmanes, sont redevenues des « vivantes » dans leurs foyers... ; elles sont les compagnes voulues pour les hommes évolués avec leur siècle.

En Algérie, où sont de telles femmes ? Les quelques-unes qui s'y trouvent sont perdues dans la masse des retardataires.

L'instruction ne les a pas encore mises à même de connaître leurs droits et de se libérer de certains préjugés, d'apprécier les bienfaits de cette instruction, qui secoueraient cette torpeur dans laquelle elles sont enlisées. Si les indigènes ignorants ont laissé tomber en désuétude les prescriptions coraniques, nous n'avons pas, jusqu'à présent, beaucoup recherché à relever la femme. Il existe des hommes lettrés, mais peu de femmes. L'enseignement a été éparpillé avec une telle parcimonie que le progrès réalisé, en vue du rapprochement et de l'association, est imperceptible !

Pas d'écoles pour les jeunes filles des douars. Dans les villes, le décompte se réduit à quelques unités. Pourquoi ? Qui doit-on blâmer ? A-t-on fait ce qu'il fallait pour l'enseignement depuis 100 ans que nous occupons la plus belle colonie française ? Est-il croyable d'entendre dire : « Qu'il n'y a rien à attendre de telles brutes ! » et c'est à moi-même que me fut faite une telle réponse ! Il me fut ajouté : « Que je perdais mon temps, mon encre, mes paroles !... » Heureusement ces prophéties (que je voue à la réprobation générale) évoluent aussi. La cause fait son chemin, et si bon nombre d'incrédules commencent à s'y intéresser, elle est gagnée !...

Faisons ce qu'il faut : nous constaterons vite le relèvement moral de la musulmane placée sous notre domination tutélaire.

Quel est l'homme éminent qui fit entendre une voix autorisée attirant l'attention et eut la préoccupation de mener à bien l'amélioration de la position de la musulmane

algérienne ? C'est ce problème social qu'il lui convient de résoudre, qu'il faut mettre en marche continue, en présence du petit mouvement d'évolution des hommes vers la civilisation française.

En dédiant ce livre à Monsieur le Gouverneur Général, nous appelons sa haute attention sur cette question primordiale, et je sais qu'il l'a déjà comprise puisque sa sollicitude se préoccupe de la création d'écoles pour les filles indigènes. Je suis fière et heureuse de sa décision. L'artisan reste à jamais attaché à son œuvre, et nul ne peut contester les moellons apportés par moi pour construire l'édifice : n'en ai-je pas posé la première pierre ?

La femme ne doit pas être laissée à l'écart ; elle doit reprendre la place que Mahomet ne lui a jamais contestée, et cela dans son intérêt, dans l'intérêt des hommes et du pays. Sans elle, sans son instruction, l'évolution de la race entière sera incomplète, instable, sans résistance, prête au recul...

Les hommes, assez rares (qu'ils soient complimentés) qui ont poussé l'éducation de leurs filles jusqu'à leur donner des arts d'agréments, ou les ont pourvues d'un diplôme, leur ont donné les goûts de la vie française qu'elles n'ont cependant qu'effleurée, et ces créatures s'isolent, parce qu'elles ne rencontrent autour d'elles ou chez elles aucun encouragement. Il n'en sera plus ainsi en généralisant l'instruction publique puisque la mentalité redeviendra égale entre toutes.

Ce n'est pas pour violenter les consciences que, depuis longtemps déjà, je propose d'élargir l'instruction des filles indigènes musulmanes. C'est parce que c'est l'instruction, seule, qui fera le rapprochement intégral, qui apportera à la France, la force qui se perd ici. La femme, en possédant des notions sérieuses sur ce qui se passe dans le monde, saura mieux guider les enfants et détruire cette légende des détracteurs de l'enseignement de la femme : « que l'instruction apporte en elle les germes morbides du mal ». N'est-ce pas plutôt l'ignorance qui précipite la femme aux abîmes... aux erreurs ?...

Et puis, n'est-ce pas, chères lectrices, mes sœurs musulmanes, si le plus grand nombre d'entre vous sont ignorantes, c'est... que les hommes, en général, le sont aussi...

Et ce n'est pas tout ici... Tant d'autres sujets algériens possèdent une puissance attractive, de même, trop négligée. La nature de la terre d'Algérie, si séduisante pour ses fervents, ses contemplateurs, est-elle assez connue ? Ses sites pittoresques sont trop peu accessibles pour tous. Que de coins ravissants, que de douces émotions sous le charme, sont perdus, par faute de routes.

Autre chose encore : les arts anciens, si purs, si artistiques dans leurs œuvres, ne doit-on pas les rénover ? Et les artistes, si peu en nombre, qui restent encore, sont des mortels... Après eux, ce serait la mort complète, avec la disparition de leurs procédés d'exécution ! Il faut vite agir pour ne pas les voir livrés à l'oubli total.

Enfin, tous les sujets algériens sont d'actualité et possèdent un intérêt propre.

Dans ces pages, guidée par mes souvenirs personnels et par quelques points d'histoire, j'ai mis mon affection sans bornes, mon admiration toujours vivace pour les uns et pour les autres.

Le voyageur s'éprend des paysages rencontrés sur le parcours des trois départements de l'Algérie : le pittoresque, la diversité des décors, la douceur et même la rigueur des climats, l'existence des populations berbères qu'elle renferme et dont l'histoire n'est pas encore dégagée des ténèbres, les vieilles légendes si originales, les coutumes, les mœurs vieillottes et desuètes des montagnards kabyles sont autant d'attraits qui intéressent et frappent ceux qui savent voir et veulent étudier.

VISIONS D'ALGÉRIE

Excursion dans le Djurdjura des Beni-Kouffi [1]

MESDAMES, MESSIEURS,

Ma témérité est grande de venir parler dans cette enceinte, et c'est parce que j'ai compté sur toute votre indulgence qui, je l'espère, ne me fera pas défaut que j'ose vous entretenir d'un sujet bien simple, bien modeste après ceux qui ont été développés par les orateurs de grand talent à la place où je suis aujourd'hui. Ma prétention n'est pas tant de faire œuvre littéraire ou scientifique que de révéler un des nombreux sites ravissants de notre Kabylie, encore trop ignorée, j'ai nommé les Béni-Kouffi.

C'est une partie de la chaîne du Djurdjura, dont les cîmes neigeuses, en hiver, se révèlent dans le lointain aux yeux éblouis de ceux qui contemplent l'azur profond de notre riante baie d'El-Djezair, de cette suite de monts

(1) Conférence faite sous les auspices de la Société de Géographie dans la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville, le 22 mai 1918.

qui, par la diversité des points de vue devraient tenter ceux qui désirent connaître tous les attraits de notre belle Algérie.

« S'il faut croire la légende, le Djudjura n'aurait pas été toujours à la place où nous le voyons (car le Djurdjura ne put être formé comme le commun des monts). Les Hébreux, cherchant la Terre Promise, doutaient de son existence, malgré ce que leur assurait Moïse. Ils se trouvèrent un jour dans un pays montagneux, où régnait un géant. Moïse voulut prendre ce pays, car il voulait apaiser les murmures de son peuple, et pria pour avoir la victoire.

« A la vue de cette masse d'hommes en armes, le géant prit peur d'être vaincu et déguerpit pendant la nuit, mais n'oublia pas son empire qu'il emporta sur sa tête.

« Ses larges enjambées de plusieurs kilomètres firent qu'au jour suivant, il était séparé de ses ennemis par une distance de plusieurs centaines de lieues. Il s'en trouva fatigué et épuisé par sa charge (il était bien trop fort pour en être écrasé). Toutefois,il mourut étouffé, et Moïse fut vengé du vol qu'il prétendait lui avoir été fait d'une belle contrée. La masse du cadavre fit le Djurdjura, et de sa fermentation naquit la plupart des populations qui se répandirent dans le pays ».

Sa chaîne s'étend sur une longueur de 60 kilomètres, de Tizi-Djaboub (col du Roseau), 1185 mètres à l'Ouest, jusqu'à Tizi-N'Cheria (col de la Justice), 1231 à l'Est. Les crêtes s'abaissent au Nord sur les contreforts du massif kabyle, en s'échelonnant par des gradins escarpés sur la grande dépression de Boghni, dans la partie Ouest.

Le Djurdjura est accessible dans toutes ses parties. Il n'est guère de piton, si escarpé soit-il, où les bergers kabyles n'accèdent. En hiver, il est complètement infranchissable. « Oh ! » allez-vous protester, « qui ne connaît aujourd'hui le Djurdjura ? La belle route « qui nous y amène, confortablement étendus dans de bonnes autos, nous le fait admirer ». En effet, les points, vus de cette façon, y sont ravissants. D'abord, la rude montée qui mène de Tizi-Ouzou à Fort-National vous

procure la sensation d'une escalade périlleuse. Le cœur est oppressé de la crainte de la panne qui pourrait vous tenir suspendus au-dessus de l'abîme.

La perspective qui, plus loin, embrasse les vagues géantes des pics et ravins, est admirable. Mais la belle route, même ce monument « d'Icheriden » devant lequel, pensive, je me suis inclinée, tout cela n'a plus l'attrait de l'inconnu. Michelet, vrai nid paresseusement étendu dans un fouillis de verdure. Je ne vous en apprendrai rien, vous les connaissez sans doute mieux que moi. Je n'ai pas à vous en renouveler la description, faite par des écrivains, des orateurs éminents, tel M. Paysant. Aussi n'est-ce pas de cette région du Djurdjura que j'ai la prétention de vous entretenir.

*
**

Mesdames et Messieurs, voulez-vous me permettre de vous exposer ce que moi-même j'ai ressenti en allant dans des endroits attrayants, vierges de routes, où il existe tout au plus quelques chemins muletiers, parfois même pas du tout, et où l'auto n'enfumera pas de longtemps, et cela fort heureusement, la belle nature ? Nous fîmes avec mon mari et mon fils (il y a de cela quelques années déjà) le projet d'aller excursionner dans des parages peu connus du Djurdjura, au lieu et place d'un voyage plus lointain, partant plus fatigant.

Puis réellement, en Algérie, Mesdames, Messieurs, nous dédaignons trop les beautés naturelles de notre colonie, lesquelles, en général, sont plus connues des étrangers que de nous ! Quelles douces sensations quand, juché sur le mulet, la monture par excellence pour son pied sûr, qui semble compter les cailloux du chemin pour vous en éviter les cahots, vous vous laissez bercer par son pas cadencé ! Acceptez de me suivre par les sentiers zigzagant aux flancs des monts, et faisons ensemble l'ascension.

Que vous veniez par le chemin de fer, par une auto ou une voiture ; que ce soit par la ligne ferrée de Dellys à Boghni ou par la route carrossable de Dra-el-Mizan-

Boghni, vous devez prendre comme point de départ pour votre excursion le coquet village européen de Boghni.

Certains auteurs écrivent « Bordj-Boghni », qui en langue kabyle veut dire « Bordj-de-la-Plaine », alors qu'une version veut que ce soit « Bordj-Bourni » (Bordj-du-Chant) et que, par altération de la prononciation, on a fait Boghni. On prétend que « sa construction, qui est due au bey Mohammed, fit cesser les inimitiés qui existaient entre les peuplades circonvoisines. Dès ce moment, dit-on, au lieu de se livrer à des combats perpétuels, les tribus n'eurent qu'à entonner des chants de louanges pour l'immense bienfait dont le général turc venait de les doter ». Or, si les Turcs ont construit le bordj dont il reste les ruines sur le mamelon qui surplombe Boghni c'était pour maintenir les montagnards sous leur autorité, que du reste ceux-ci n'ont jamais reconnue. Ce fort, ou plutôt ses restes, ne sont maintenant défendus, disent les superstitieux, que par un monstre : un serpent à cheveux !

Tout au contraire, la domination française a ouvert un libre champ à l'activité commerciale du Kabyle. Le marché hebdomadaire de Boghni est des plus fréquentés. Des mulets nous attendaient dans le village. Nous étions à la fin du mois de juillet. Il fallait éviter la grande chaleur du milieu du jour pour accomplir le court trajet dans la plaine (en forme de fer à cheval) qui contourne Boghni. Nous ne nous y arrêtâmes pas. Enfourchant nos montures, nous partîmes, escortés par des deïras et les propriétaires des mulets. (L'indigène loueur d'une bête ne l'abandonne pas, il marche à pied auprès d'elle).

Une forêt d'oliviers millénaires entoure le village d'une ceinture d'émeraude ; elle nous abrita par l'ombre de ses arbres, dont les troncs attestent la longévité, c'est la forêt de Tineri qui englobe 400 hectares complantés entièrement ; aussi les usines à huile possèdent-elles les derniers perfectionnements et appartiennent-elles pour la plupart à des Européens. Les indigènes propriétaires ont commencé à apporter à cette industrie toutes les méthodes nouvelles pour eux et se rendent compte de leurs avantages.

Cette richesse du pays a fait celle de ses habitants ; à l'époque de la cueillette des olives, les femmes, les enfants s'y adonnent. Leurs salaires, dont il leur est laissé la libre disposition par leur chef de famille, donnent un peu de bonheur à ces déshérités par les achats qu'ils peuvent faire. Pendant quelques jours, il y a des heureux autour des forêts d'oliviers. Les femmes elles-mêmes sont quelquefois en possession de fruits qu'elles vont cueillir sur les arbres appartenant à leur famille, et alors, ce sont elles qui les triturent pour en faire sortir l'huile. C'est là que nous avons appris qu'un arbre peut avoir plusieurs propriétaires, tandis que le sol appartient à un autre. Dans un modeste gourbi, sis sur le côté de la route, isolé auprès d'un gros rocher, une femme, dont les effets, blancs autrefois, étaient devenus d'une nuance plus qu'isabelle, se tenait auprès du seuil. J'étais déjà passée devant cette masure lors de la fabrication de l'huile, et j'avais vu cette femme à cette même place.

A cette époque, elle avait allumé un feu, et elle se livrait activement à une occupation dont j'avais voulu me rendre compte. Elle procédait à la fabrication de l'huile nécessaire à son ménage, d'une manière tout à fait primitive. Elle ne s'impatientait pas de la longueur de la préparation : n'avait-elle pas tout le temps nécessaire pour cela ?

Ce sont encore les femmes qui transportent le fumier sur leur dos dans des hottes. Elles sèment aussi quelques légumes, plantent les oignons, les fèves et les petits pois. Elles commencent à cultiver la pomme de terre. « Et ton mari, demandais-je cette fois-ci, que fait-il ? Il travaille les oliviers, me répondit-elle ». Cela me fit sourire. « Il a de l'ouvrage, je t'assure, il greffe les oliviers ». En effet, les Kabyles entretiennent parfaitement leurs arbres. Les figuiers sont aussi de leur part l'objet de grands soins. Ils font la caprification.

Nous laissâmes Tassadit (elle se nommait ainsi) à ses occupations et continuâmes notre route. Passons sur le trajet effectué sur une route à travers les frondaisons. Un pont est jeté sur un des affluents de l'oued Boghni

bordé de lauriers-roses ; il fallut le traverser pour nous engager dans un sentier aux pentes abruptes, où sont accrochées plusieurs agglomérations de kabyles, comme au village des Beni-Mendès, où réside le caïd du douar du même nom. Il habitait alors un bordj sur le devant duquel était construit un logis à étage réservé à ses hôtes. Un balcon en planches à demi pourries donnait un peu de crainte à qui s'engageait sur son plancher, mais qui permettait d'admirer en entier la belle plantation que nous venions de traverser. Dans les figuiers du jardin de ce chef, des abeilles en grand nombre butinaient.

L'apiculture est très en honneur en Kabylie, et les ruches, bien que rudimentaires (des écorces de troncs de chênes-lièges), fournissent un excellent miel qu'il nous fut donné de déguster sur les nombreux gâteaux que fabriquent les ménagères du bled algérien. A notre vue, le peuple grouillant des marmots plus ou moins barbouillés s'enfuyait effaré ; les chiens étiques aboyaient, semblant prêts à nous dévorer, mais cela lâchement, vu qu'avec quelques pierres adroitement lancées sur eux, les gens du caïd en eurent raison pour les faire taire. Lorsque nous repartîmes, les femmes, juchées sur les toits en terre battue des maisons, semblaient attirées par la curiosité de voir (pour la première fois peut-être) une femme française se tenant assise sur un beurda de baudet. Ce qui paraissait les étonner le plus c'était de la voir diriger seule sa monture. La fontaine ce jour-là, a dû entendre bien des réflexions. Elles ont dû avoir, par cette vue, motif à papoter pendant plusieurs jours sur ce sujet.

Plus loin, un autre village : Ighzer N'Chebel, du douar des Beni-Kouffi. Kouffi est le nom d'une grande jarre en poterie non cuite, que les femmes construisent sur place dans l'intérieur des maisons. Les Aït-Kouffi ou Beni-Kouffi font partie de la confédération des Guechtoula, qui se compose de neuf tribus. Ils comprennent dix villages, et leur soumission date de l'établissement dans la région du bordj de Dra-el-Mizan. Ils luttèrent avec énergie, il fallut que nos généraux Raynauld, Yusuf, et le Maréchal Randon, portent successivement, avec leurs divisions, de

terribles coups à cette tribu pour la forcer à demander l'amane.

Le village s'écrase sur les pentes en une croûte lépreuse. Les maisons ou « akham » y sont plus ou moins rustiques, construites en pierres réunies par un simple mortier de terre. Les terrasses les recouvrant sont, là aussi, en terre battue. Cette toiture se soutient par de fortes perches à l'état presque nature. On y trouve des porte-manteaux faits avec les moignons des branches. Le kabyle a bien perfectionné son mode de construction. Les murs s'élèvent verticalement dans les nouvelles demeures, alors que d'anciennes montrent aux regards inquiets des murailles aux flancs rebondis ou creusés, qui menacent de choir à la moindre pression. La fréquentation de l'européen l'a initié à l'usage du fil à plomb. Les boiseries des portes sont suffisamment rabotées. En vraie fille d'Eve, je voulus juger de la disposition de la cour intérieure qui existe, là aussi, dans chaque habitation, même la plus misérable.

Je m'avançais, me courbant entièrement pour passer sous la porte naine de l'entrée. Ah ! par exemple, c'était si peu commode que, me redressant, je crus être reçue dans ce logis par un terrible esprit frappeur (ma tête avait touché violemment la grosse barre de bois du dessus de la porte). Me remettant vivement de mon étourdissement, je rentrai dans cet intérieur des plus élémentaires. Des pièces occupaient les quatre côtés de la cour. La terre battue, mélangée à de la paille, leur faisait un parquet rudimentaire, mais propre. Aux solives de la toiture, un berceau de bois, assez semblable à ceux en usage en Bretagne, était suspendu. Sur une banquette de terre s'alignaient les « kouffis », qui contiennent tous les approvisionnements de la famille. Un lit de terre, semblable à une large marche d'escalier, était recouvert par quelques hardes. La chambre était partagée en deux par une surélévation du sol. Dans ces demeures, presque toutes identiques, les ménagères ne connaissent pas les désagréments... du gaz que la compagnie vous supprime subitement ; aussi ne comptent-elles que sur leurs

modeste kanoune ou sur le trou creusé dans le sol au milieu de la pièce, pour faire cuire les aliments. Une femme, jeune encore, au teint frais, à la bouche rieuse, allaitait un nouveau-né. Elle me souhaîta la bienvenue. Elle avait, pour remplir ses soins maternels, délaissé pour un instant la confection d'un burnous en cours d'exécution sur le métier, où tous les fils de la trame étaient tendus. Sa quenouille de laine filée pendait tout auprès de sa grande navette en bois d'olivier. Elle portait avec aisance la « melahfa », simple pièce d'étoffe drapée adroitement sur le corps, sans aucune couture, agrafée à mi-hauteur de la poitrine par deux larges et longues épingles en métal, que fabriquent les orfèvres du pays. Une ceinture de simili-soie toute rayée de nuances vives (cadeau somptueux pour la bourse pauvrette du mari) lui entourait la taille en détachant bien les hanches. Quelques colliers de verroterie auxquels s'attachaient des amulettes, pendaient entre ses seins. Sur sa tête, un foulard noir était enroulé, retombant gracieusement dans le dos, et les grandes boucles d'oreilles se détachaient sur les franges qui auréolaient sa tête fine, faisant ombre aux grands yeux bleus noircis de koheul. Elle portait fièrement, au milieu du front, la rosace appréciée du thafezimt, cette plaque d'argent qu'elle arbore toute son existence et qui apprend à tous qu'elle a eu l'honneur d'enfanter un garçon. Sur le menton, un tatouage en forme de croix. Ce signe a souvent fait croire que ce serait un restant du christianisme. Elle vit d'une existence au grand jour ; son habileté, son activité en font pour son mari une collaboratrice indispensable. Certaines, par leur intelligence, prennent un grand ascendant dans leur ménage, parfois même sur le douar entier. (On se souvient aux Beni-Kouffi ,de Lella Fatma, qui influençait la djema de sa tribu et la poussait à résister à nos armes jusqu'au moment où la soumission de la tribu la fit tomber entre nos mains).

La femme kabyle jouit de certains privilèges, mange avec son mari lorsqu'il est auprès d'elle. Les enfants sont admis à la table des parents. Le kabyle a un amour excessif

pour son village, comme il possède à un haut degré celui de la famille. Lorsqu'il est obligé de s'expatrier pour quelque situation ou ouvrage à faire au loin, il veut revenir voir les siens au moins une fois par an, pour l'« Aid-el-Kebir ». Il a cependant fait le sacrifice de cette coutume puisque nos tirailleurs, tous nos soldats ou travailleurs indigènes, dont un grand nombre sont au loin enrôlés sous le drapeau de la France, leur patrie d'adoption, ne reviennent chez eux qu'à leur tour de permission. Vous n'ignorez pas que nos indigènes musulmans, qu'ils soient Arabes ou Kabyles, auraient pu tranquillement rester chez eux : jusqu'à ces temps derniers aucune loi ne les obligeait au service militaire. Eh bien ! de ceux qui, nombreux, sont quand même partis s'enrôler sous notre drapeau, qu'en pensez-vous ? Je dis qu'ils ont prouvé une grande loyauté.

L'hiver étant très rigoureux et le chauffage central manquant, l'habitant cherche la chaleur en vivant avec ses bêtes. Un petit veau écarquillait ses gros yeux, mais confiant, vint me lécher la main. Les poules picoraient sous nos pas. Dans un coin plus sombre, une vieille aux cheveux gris pendant en cordelettes autour de son visage, écrasait entre deux pierres le grain avec lequel elle comptait préparer le couscous. (Parfois, ce sont des glands qui servent à faire la farine pour la confection de la galette). Ce pain, préparé avec des farines imparfaitement blutées, a un aspect grossier. A propos de cet aliment, nous entendîmes plusieurs réclamations de pauvres gens. Les glands des chênes nombreux de la région, formant la principale nourriture des malheureux, leur étaient interdits à ce moment. Le service forestier leur avait enlevé le droit d'aller en forêt ramasser ces fruits, et cette interdiction (que rien ne justifiait) les lésait énormément : c'est une tribu très pauvre. Je dois ajouter qu'ils avaient le droit d'usage de la glandée, mais... il y a tant de droits dont on ne tient pas compte, et cela de tous côtés !

Ces gens connaissent les jours sans viande depuis longtemps, vu que c'est un mets très rare pour eux. Les indigents n'en mangent que lorsqu'un événement impor-

tant ou une fête devient l'occasion d'une « timecherit » (distribution gratuite).

Continuons la visite du logis. Deux grandes cruches en poterie rouge à dessins jaunes, dépourvues de socles, étaient adossées au mur. L'eau qu'elles renfermaient avait été puisée à la source la plus proche par la jeune femme, laquelle tient à ne pas manquer le rendez-vous à la fontaine avec ses voisines. C'est là qu'elle apprend les menus faits du village ou d'ailleurs, et qu'elle colporte ceux dont elle a connaissance par son mari ou par un de ses parents. C'est un moment de récréation qu'elle y passe. Puis elle procède sans fausse honte à ses ablutions. Sa salle de bains est aérée et peu ruineuse : « ces sources du pays kabyle où l'eau sort si limpide d'entre les herbes, abritées par des bosquets touffus, où rossignols, merles et pinsons chantent et gazouillent en vous charmant ». Ces chanteurs ne s'interrompent nullement au tapage que font les allées et venues des femmes. Ils ne sont pas incommodés par leur babillage, ni par le bruit cadencé des laveuses qui, juchées debout sur une pierre plate, procèdent au lavage de leur linge, qu'elles battent de leurs pieds.

La femme kabyle a le droit de fuite, c'est-à-dire d'insurrection. Mais la sûreté de son existence est toujours menacée par la répudiation du mari et elle risque de devenir « thamaouakt », c'est-à-dire une femme méprisée. Le mari n'a qu'à lui dire : « Je te répudie ». Cela suffit, le divorce est prononcé.

Ma jeune hôtesse voulut m'offrir un kaoua qui mijotait sur le coin du kanoune. Malgré la pauvreté du logis, je ne pouvais le lui refuser. Vous savez certainement que je lui aurais fait une impolitesse en ne l'acceptant pas. Aussi, de me voir le déguster, elle parut ravie. J'ai souvent eu occasion d'être reçue chez les grands du monde musulman. Les aghas, les caïds m'ont fait assister à des fêtes splendides, à des fantasias de rêve ; j'y ai pris du plaisir. Mais là, chez ces pauvres fellahs, j'eus la sensation d'un monde incompris qui possède au fond du cœur les qualités que nous voulons croire l'apanage de notre civilisation. Non, je ne me laisserai pas dire que tous

ignorent les nobles sentiments. Sachez les comprendre, vous les apprécierez en les éduquant.

Quittant ce logis, nous traversâmes une espèce d'aire. Je demandais au caïd si c'était pour battre les maigres récoltes de céréales, les fèves ou les petits haricots blancs et noirs. « Non, me dit-il, c'est l'endroit des réunions publiques qui ne sert plus guère aujourd'hui ». Et à côté, dans ce gourbi, avec cette large surélévation de terre battue, est-ce pour dormir ou jouir de la belle vue sur la plaine ? Oh non, me répondit-il, comment. vous ignorez que c'est la djema ? — Ah ! bien, bien, la Chambre des Députés alors ! » Je ne vous donnerai pas tous les détails qu'il jugea bon de me faire connaître et que je n'ignorais pas pour la plupart. Je ne fais pas de l'administration. Je retins cependant que chaque village possède un kanoune, règlement ; que tous les kabyles sans distinction jouissent des mêmes droits civils ; qu'un étranger peut entrer dans le village et y acquérir les privilèges du citoyen avec le consentement de la djema ; il n'a plus qu'à payer un droit. Il m'expliqua aussi que les coutumes se transmettent de génération en génération par la tradition orale. Un vieillard, à son tour, vint me dire que dans son jeune temps, lorsqu'on contrevenait aux kanounes, la djema infligeait des amendes dont le produit servait à l'achat d'un bœuf pour une timecherit.

Reprenant notre promenade interrompue, ce fut le village d'Aït-Ali que nous traversâmes pour arriver ensuite sur une éminence où est perchée une maison forestière. Ce fut là que nous pûmes nous installer pour notre déjeûner. Tout le panorama des villages de Beni-Kouffi se déroule dans un cadre charmant. Puis, des broussailles, des pierres. Un fellah est occupé à les piocher sommairement, pour semer quelques grains qui lui fourniront une maigre récolte, piètre résultat pour son dur labeur. Ce n'est plus le sol propice aux céréales. Quelques grands frênes, prairies naturelles de la Kabylie, ont leurs troncs noueux et difformes entourés d'un lacis de vignes grimpantes qui produisent de longues grappes de raisin gros et long, rose et très sucré. Pour l'arrosage

des plantations, ce peuple fait des rigoles partout où elles sont nécessaires. De vieux figuiers se tordent entre les crevasses bordées de fougères. Des pigeons sortent des trous creusés dans la falaise et battent l'air de leurs ailes bleuâtres.

Nous nous trouvâmes dans un chemin creux bordé de haies, de ronces, où je mangeai maintes mûres bien noires longeant le ruisseau qui déferle au fond des gorges, dont le bruit couvre celui des moulins où hommes, femmes et enfants apportent le grain à moudre. Là aussi, un simple toit de diss recouvre un pressoir à huile où les olives sont converties (plus rapidement que ne le faisait Tassadit) en belle huile dorée trop forte au goût pour nos palais européens.

L'air était déchiré par des cris discordants. Des nuées de corneilles nous escortent et nous assourdissent de leurs réclamations. Car, n'en doutez pas, elles réclament certainement : nous sommes des intrus dans leur royaume ! Elles ont l'air en furie. Nous nous demandions si elles n'allaient pas s'abattre pour nous en interdire l'accès... Allons ! Passons quand même ! Elles se lassent, s'enfuient ailleurs.

Les cailloux roulent de plus en plus sous le martellement des pieds de nos mulets, nos conducteurs nasillent un air monotone. Nous montons, montons toujours ! Dès 800 mètres d'altitude, les oliviers disparaissent. L'attrait du verger persiste. Les pêchers et autres arbres fruitiers y poussent encore avec vigueur. Plus haut, ce sont les frênes, les figuiers, les chênes à glands doux qui dominent.

En nous retournant, nous apercevions la plaine de l'autre pointe du croissant, opposée à celle de Boghni : celle des Mechtras, où se trouvent de belles orangeries et une pépinière communale.

Le coin des Mechtras rappelle les plus beaux de notre France. Nous eûmes l'agrément de le faire visiter jadis à notre aimable maire M. de Galland, qui nous exprima toute son admiration. Mais aujourd'hui, je ne puis m'arrêter à vous le décrire, ma relation doit être limitée.

Je vous le fais entrevoir comme nous le voyions nous-même de notre sentier ; comme nous apercevions aussi, à l'ouest de ce jardin, une crête allongée recouverte des maisons d'Ighil-Imoula, village le plus important de la Commune mixte de Dra-el-Mizan, et où il existe une particularité peu connue relevée par mon mari alors qu'il administrait la Commune mixte.

La presque totalité des gens d'Ighil-Imoula vivent de la crédulité de leurs coreligionnaires, qu'ils savent exploiter : ils font le métier... de... sourds-muets !

« En ce temps-là (dit la légende) (1) un marabout aimé d'Allah, à Lui la louange, arriva à Ighil-Imoula. Ce village, bien que pauvre, le reçut mieux que les Mechtras beaucoup plus riches, et lui témoigna mille marques de respect.

« Touché d'un tel accueil, le marabout pria les Ighil-Imouliens de lui demander telle baraka qu'il leur plairait, les assurant qu'il la leur obtiendrait d'Allah le Grand et le Miséricordieux.

« Après avoir invoqué Allah et son prophète et tenu conseil entre eux, les gens de l'hospitalier village dirent au saint homme : « Seigneur honoré, nos cœurs sont bons, « nous sommes des Musulmans sans reproche ; mais « notre pays est pauvre et nous souffrons tous plus ou « moins de la faim. « Nous tirons le diable par la « queue », auraient-ils dit, s'ils avaient su le français comme aujourd'hui. « Nous avons dit », conclurent-ils. Et, fermant la bouche, ils ouvrirent toutes grandes les oreilles pour recevoir la réponse du bienveillant marabout, qui déclara : « De même que beaucoup d'individus, dans « le vaste monde, vivent de leur parole ou s'en servent « pour vivre, de même, vous autres et vos descendants, « vivrez désormais, si vous voulez, de votre silence. Oui, « de votre silence », insista-t-il à la vue de centaines d'yeux fortement interrogateurs, et aussitôt il expliqua : « Dès que vos jeunes gens seront assez grands pour « supporter les longs voyages et tenir leur sérieux, qu'ils

(1) Légende des sourds-muets d'Ighil-Imoula.

« aillent au loin, au Sud, à l'Est, à l'Ouest ; mais qu'ils « aient bien soin de laisser, au préalable, longuement « pousser leur barbe et leurs cheveux, afin de ressembler « le plus possible à votre bienfaiteur, l'esclave d'Allah « qui vous parle. Arrivés dans les lieux divers où la main « du Miséricordieux les aura conduits, ils annonceront « l'avenir, donneront des bénédictions et des malédic- « tions, mais seulement par signes, laissant croire aux « profanes qu'ils sont sourds et muets. Des tordjemans « de confiance expliqueront les signes faits, et croyez- « moi, l'argent ou son équivalent arrivera « kiftrab », « comme de la terre ».

« A ces paroles, les yeux s'illuminèrent et tous les cœurs battirent à se rompre. La foule des auditeurs allait se précipiter sur le saint homme pour lui baiser religieusement la tête. Mais quelqu'un de l'assemblée, un tantinet esprit-fort, émit un doute sur l'efficacité de la baraka promise. Le marabout, toujours bienveillant, se hâta de le dissiper :

« Je vous jure par Allah, dit-il que tout ce que vous « prédirez se réalisera à la lettre. Si vous annoncez à « un croyant la naissance d'un garçon, il lui naîtra « irrévocablement un garçon. Si, consultés sur la même « matière, vous refusez de répondre, on verra venir au « jour cette malédiction qu'est une fille. Si vous bénissez, « l'on sera béni, et si vous maudissez, on sera maudit ! « Ayez foi en ma parole et croyez fermement en Dieu « et en son prophète ! ».

« Ce discours terminé, le marabout, chargé des bénédictions de tout Ighil-Imoula, monta sur son petit âne et s'en alla ».

A Alger, Mesdames et Messieurs, vous avez vu bien souvent des Ighil-Imouliens cherchant à vous apitoyer par leur mutisme. Depuis la guerre, leur infirmité fictive a disparu, et, prenant exemple sur leurs coreligionnaires, ils se rendent en France pour travailler. Pour aider leur patrie d'adoption, ils ont retrouvé leur langue et leurs bonnes oreilles. Que dites-vous de ce métier ? Pas banal, n'est-ce pas ?

Montons encore : ce sont des massifs de chênes zéens, de houx piquants.

Le sous-bois est tapissé de fougères, de pensées, de mufliers ; il restait encore des violettes pâles d'arrière-saison. L'air pur et vivifiant est respiré à pleins poumons, les parfums balsamiques des arbres se mêlant agréablement à mille autres. Le genêt épineux y est superbe dans sa floraison d'or ; la terre, tout alentour, est recouverte de ses fleurettes détachées et tombées. Parfois, une branche basse vous effleure, car dans le rêve où la nature vous plonge, vous ne songez plus à l'éviter, et le cantonnier n'est jamais venu pour rectifier l'alignement des plantations du sentier.

Voici des roches bien dénudées ; à peine si dans quelques creux des arbres rabougris subsistent. Elles furent certainement revêtues d'une végétation luxuriante, mais la terre s'en est allée. Les incendies en faisant disparaître les arbres, leurs racines ne retenant plus les terres, celles-ci ont dévalé. Fort heureusement, il n'en est pas partout ainsi ; nous trouvons, en nous élevant encore, l'arbre royal des sommets ; une teinte bleutée nous annonce les cèdres. Les beaux parasols, d'abord clairsemés, deviennent de plus en plus touffus. Nous voilà près de Tala-Ilef (source du sanglier), situé au centre de la forêt du Bou-Djurdjura, à 1.400 mètres d'altitude. Quel bon endroit pour notre campement, car l'abri ne pouvait être que provisoire.

Nous avions essayé, à une précédente ascension, de la construction d'un gourbi. Il n'en restait que l'emplacement, reconnu par les débris informes, que la neige entassée pendant l'hiver, avait complètement écrasés. Pour résister aux intempéries, il aurait fallu un châlet construit sur le modèle de celui de la maison forestière du rond-point des cèdres à Teniet-el-Haad.

Nous nous contentâmes d'abris plus sommaires. Je vais vous faire les honneurs de notre home : Un cèdre, dont le tronc nous prouvait l'âge vénérable, nous prêta son ombre pour dresser notre table. A midi, nous y étions à l'abri des rayons du soleil, mangeant en plein air, jouissant

d'une température n'ayant jamais dépassé 20° au plus fort de l'été. A la mi-août, elle fut plus basse : nous eûmes des jours où le thermomètre indiqua 15 et 16°. N'était-ce pas idéal comme camping, alors que le siroco régnait dans la plaine, embrumait l'embouchure du Sébaou dont les sinuosités scintillaient de mille paillettes confondant ses eaux avec la « Grande Bleue » ?

Au pied d'un autre cèdre, une tente du modèle *dite d'officier* fut notre chambre à coucher. Une forte couche de feuilles de fougères tint lieu de sommier, et sur nos lits de camp, nous reposions parfaitement. Les vilaines bestioles qui vous incommodent parfois pendant la canicule dans les hôtels plus ou moins bien tenus. y sont inconnus. La fougère est leur repoussoir le plus sûr.

Notre cuisinier, s'était installé à la mode des *trappeurs* et nous fîmes toujours grand honneur à ses talents. La question difficile à résoudre est celle du ravitaillement en vivres, vu qu'il n'existe aucune station estivale ; elle serait cependant si salutaire pour tous les fiévreux et les gens bien portants des plaines de toute la région ! Mais... ne l'a-t-on pas résolu aux glacières de Blida ? Si ce problème était solutionné, quel agrément les estiveurs pourraient y goûter ! Des habitants de Boghni sont montés ensuite dans les mêmes conditions que nous. Ils chargeaient des indigènes d'aller et de revenir de Boghni, porteurs de leurs provisions et de leur correspondance. Jamais les commissionnaires n'ont fait défaut, ni même ne se sont attardés.

Mon mari continuant, de notre belvédère l'administration de la commune, un deïra venait lui apporter le courrier administratif, et par cette occasion nous parvenaient aussi nos provisions de bouche. Dans notre domaine passager, la vue s'étendait bien loin. Alger, par les soirées claires, se devinait à la lueur de ses feux. Le bleu ruban de la mer, où l'on distinguait vapeurs et voiliers, nous rappelait que la civilisation n'était pas très éloignée de nous. Tout alentour, nos regards se portaient sur des cîmes bien hautes à arrêtes aiguës.

Derrière nous, la puissante carrure de l'Aizeur recouverte de futaies élançait à l'occident sa cîme de 2.123 mètres vers les nues. C'est un des points culminants après le Lella-Khedidja (2.308 mètres). Pour accéder à son sommet, il y a un passage étroit, fort escarpé, et que, d'après la croyance des kabyles, « ceux qui parviennent à le franchir sans encombre sont purs et assurés de leur salut éternel ». Les eaux de ce versant vont à l'oued Bouguedoura, affluent du Sébaou.

A nos pieds, entre deux massifs, des troupes de singes nous faisaient d'horribles grimaces, semblant nous narguer. Parmi eux s'en trouvaient de la taille d'un enfant de 7 à 8 ans. Rien n'était plus curieux que de les voir prendre leurs ébats sous la surveillance d'un factionnaire vigilant qui a grand soin de ne pas manquer à sa consigne, car, à la moindre négligence, le guetteur se voit accablé de coups par ses frères. Quand un kabyle veut dire qu'il a été battu à outrance, il dit souvent qu'il l'a été « comme un singe en faction ».

A la moindre alerte, à un cri de la sentinelle, toute la troupe s'affolait. Les petits grimpaient sur le dos des mères qui, par bonds, disparaissaient vivement. Il faut que leur inquiétude soit provoquée par un événement tout à fait insolite. Habituellement, dans cette contrée, ils ne sont pas peureux. Cela tient à ce qu'à part quelques captures de jeunes singes que les bergers viennent vendre au marché de Boghni, ils ne sont pas molestés par les kabyles. La légende ne dit-elle pas « que ce sont des hommes déchus ? » Aussi s'abstient-on de les tuer. Dans les Beni-bou-Addou, un des douars du Djurdjura dont les crêtes sont proches des Beni-Kouffi, les singes sont nombreux. Les habitants prétendent pouvoir les approcher de très près, ces animaux ne s'en inquiétant pas : « Chose qui n'est pas étonnante, » ajoutent-ils, naïvement, « puisqu'ils sont d'une même origine ! » Beni ou Ait Addou veut du reste dire : les descendants des singes. A l'automne, leurs troupes vont piller les jardins des Guechtoula. Ils se rassasient et gaspillent ce qu'ils ne

peuvent manger. Au printemps, c'est dans les récoltes de céréales qu'ils causent des déprédations.

Après s'être repus, ils égrènent les tiges, cela comme distraction accompagnée de force cabrioles. La multiplication de leur race est favoriséepar ce préjugé du peuple qui voit en eux « des hommes dont les ancêtres, ayant excité la colère divine, furent privés de la parole ». Ils profitent du privilège de n'être pas tués par les kabyles. En un tour de main, ils dépouillent les arbres fruitiers, et lorsque le propriétaire, furieux, arrive avec du secours pour les chasser, ils peuvent s'en moquer impunément : la bande est déjà à l'abri sur les rochers, où elle gambade mieux qu'un cheval dans la plaine !

Tout au loin, le Tigremount ou Lella-Messaouda nous montrait son sommet arrondi, et la masse de la superbe forêt des Beni-Khalfoun ; l'Azerou, des Beni-Mendès (1.700 mètres), surplombant le village où nous sommes passés ensemble ; puis l'Azerou Djema (2.017 mètres), et tant d'autres, y sont visibles ; jusqu'au Timezerit (900 mètres), qui se trouve au-dessus de la plaine des Issers.

Dans le calme des monts, vous ne seriez pas en peine d'occuper vos instants. Les excursions sont nombreuses et d'aspects variés. Les grottes aux belles stalactites ne manquent pas, et les entomologistes auraient de quoi assouvir leur espoir de découvertes d'espèces nouvelles. Vous pourriez même y faire des boules de neige... Allons, je vois sourire des sceptiques ! Mais oui, Mesdames, oui, Messieurs, en plein été algérien, nous pouvons faire des sorbets aux Beni-Kouffi !...

Par un après-midi splendide, voyant l'horizon et la plaine embrumés de siroco, nous nous fîmes conduire aux endroits où nous pûmes, de nos mains, saisir le froid de la neige, et de nos yeux, voir au loin le vent brûlant.

J'ai toujours aimé parcourir à cheval le pays !... Cette digression est pour que vous ne soyez pas étonnés lorsque je vous avouerai que seule (plusieurs colons de Boghni s'étaient joints à nous dans cette promenade), je ne voulus pas descendre de ma monture dans les endroits très

périlleux. Tous insistaient, invoquant le danger. Je leur répondis : « que je n'avais aucune confiance dans ma maladresse à marcher sur des cailloux roulants qui risquaient de m'entraîner dans leur chute, alors que la prudence adroite de mon mulet m'en inspirait une très grande ». Je pus ainsi jouir sans fatigue de notre escalade. Il fallait contourner une crête de roches en montant de hautes marches très inégales. Nous surplombions l'océan des pitons, les crêtes s'allongeaient, découpées en dents de scie. Les ruisselets miroitaient au soleil dans les dépressions. Les vautours, les aigles, les gros gypaètes qui enfouissent leur tête chauve dans leur beau collier de plumes, les corbeaux, tourbillonnaient dans l'espace. Il me fallut cependant mettre pied à terre pour aller plonger notre regard dans de grosses failles de roches calcaires, où la neige de l'hiver était massée, tassée par son poids même. Plusieurs indigènes étaient occupés, tout au fond, à en remplir des sacs qu'ils remontaient au moyen de cordes ; puis, ils chargeaient à dos d'hommes cette manne bienfaisante qu'ils s'empressaient de descendre en courant avec une sûreté de pied étonnante, pour aller désaltérer les gosiers desséchés des habitants d'alentour. La tribu des Beni-Kouffi avait le privilège, moyennant certaines immunités, d'en fournir à la consommation des deys d'Alger.

A certains endroits, les crevasses doivent être si profondes qu'un faux pas vous mènerait dans les entrailles de la terre, sans espoir de revenir jamais au jour. L'on y jouit de véritables sensations d'alpinisme : toujours l'immensité, toujours les larges vides !

Tout auprès de ces réserves de fraîcheur, de petites prairies se sont créées une place où paissent les troupeaux confiés à de jeunes pâtres qui, comme ceux des montagnes de France, passent là-haut la belle saison, vivant du lait de leurs chèvres qui broutent aussi les petites herbes croissant sur les rochers escarpés. Ils ne désirent rien autre que de ramener sans perte leur troupeau au bercail, le gardant en tricotant de grosses chaussettes..., en rêvant... ou en jouant. Ne vous est-il jamais arrivé, par les nuits

étoilées de l'été, d'entendre les sons filés de leur petite flûte de bois, musique mélancolique s'il en fût, mais... combien douce, communiquant à l'âme toute la poésie d'un beau soir... L'écho répétait en les amplifiant leurs mélodies. Assis sous nos cèdres, à la seule lueur des astres, que de soirées reposantes passées à les écouter !

Il en venait aussi à notre camp, qui ne se faisaient pas prier pour ajouter à la musique leur chant lent et leur danse lascive, aux sons d'un tambourin. Nos gardes assis en rond ; autour d'eux, au milieu du décor nocturne de la forêt, la silhouette des monts embrumés, les fantômes des grands cèdres étendant leurs bras monstrueux, comme prêts à nous saisir ! ! ! Quel cinéma nous rendra une sensation pareille ! Nous nous croyions revenus aux temps druidiques et avions l'illusion d'assister à une cérémonie de l'époque de Genofève. Leur costume prêtait grandement à nous causer cette impression.

Comme les anciens, ils ont des goûts fort simples. La moindre attention de notre part leur était sensible : Un jeune berger arriva un jour, portant un chevreau qui s'était blessé. Il ne lâcha pas pour cela son bâton, que le berger ne doit pas quitter. Celui qui s'emparerait de sa houlette ferait passer immédiatement tout le lait du troupeau dans les mamelles de ses chèvres ou de ses vaches. Certaines femmes, du reste, possèdent le don de remplir le pis de leurs vaches du lait de celles du voisin.

La chèvre est le seul animal domestique qui paisse et grandisse dans le pays. Elle seule peut se nourrir des plantes des rochers et des lieux escarpés. L'enfant me montra la plaie du pauvre animal qui bêlait de souffrance. Je le lui soignai en lui mettant un pansement qui atténua certainement sa douleur, puisqu'il se calma et s'endormit. Je ne sais que quelques mots de la langue kabyle, mais, aidée par ses gestes expressifs, je pus comprendre que notre gamin me remerciait et me promettait de revenir.

Deux jours passèrent ; nous pensions qu'il avait oublié sa promesse, lorsque le troisième, il revînt. Il portait un objet qui nous parut être un paillon de bouteille, je ne puis mieux en faire la description qu'en le comparant

à cet objet. Il ne voulut le remettre qu'à moi-même. Je le lui pris. Qu'est-ce que cela pouvait être ? C'était des brins de joncs enfilés et assemblés par trois baguettes flexibles faisant une natte en forme de rouleau de musique et contenant... devinez quoi ? un délicieux fromage fait avec le lait de ses chèvres. Cette attention me fut très sensible. Ce simple enfant de la brousse, à qui personne n'a inculqué le moindre sentiment de délicatesse, a su de lui-même être reconnaissant. Où es-tu, aujourd'hui, petit berger de ce temps-là ? Je suis cependant certaine que tu es devenu un brave garçon, car le sentiment qui t'a guidé et qui existait dans ton cœur n'a pu que s'y développer. Il dut cependant continuer à vivre son enfance dans la vie pastorale, puisque telle est la volonté de Dieu. L'on dit que l'indigène est fataliste. Le croyez-vous ? Non..., pas dans le sens complet de ce mot.

C'est une force de caractère qui le fait se courber sans murmurer sous la volonté divine. Etudiez-le dans la pratique de sa vie. Redoute-t-il un malheur, il ne néglige rien pour le conjurer avec force de volonté et de ténacité, qui sont la négation du fatalisme. Si le malheur redouté l'atteint malgré ses efforts, eh bien ! il cherche à en atténuer les conséquences. Il ne se résigne que lorsqu'il reconnaît qu'il est impuissant à se préserver. C'est alors qu'il traduit cette résignation par « Mektoub rebbi ! » « Dieu l'a écrit, l'a voulu, que sa volonté soit faite ».

Notre promenade se continuait. Sur un des points culminants, plusieurs habitants de Boghni s'étaient groupés. Des Pères Blancs, dont l'établissement d'éducation se trouve en plein douar de Bou-Nouh, y étaient aussi. Peu de kilomètres nous séparaient. Nous reprenions la vie avec les humains en acceptant ou faisant des invitations qui rompirent notre calme.

Ce sont les Pères qui nous firent goûter une liqueur qu'ils venaient de fabriquer au milieu de la forêt, sur le Tamguiguet, à 1.700 mètres au-dessus du niveau de la mer : la liqueur de bourgeons de cèdres. Elle n'est pas courante dans le commerce, n'est-ce pas ? Les principes

résineux du cèdre sont très stomachiques, et cette liqueur peut marcher de pair avec l'eau de mélisse ou autre.

Dépassant leur campement de plein air, sans autre abri que les cèdres, nous allions de gouffre en gouffre. Tous les douars, tous les monts paraissaient nos vassaux. Au centre de marbres roses et de toutes couleurs qui portent l'empreinte d'essais d'extraction abandonnés par les difficultés d'évacuation, se fraie le ravin de Tabbourt-el-Ain-Seur (la porte de la source) aux belles falaises, aux grottes profondes inexplorées qui, d'après une version traverseraient la montagne pour aboutir sur le versant opposé, à Tamda Ouguelmime, où se creuse une dépression dont l'étendue est de trois hectares, formant une verte prairie en été ; elle se comble de glace en hiver pour former lac au printemps. Il s'y trouve un passage permettant aux montagnards de descendre de cette région dans la plaine des Aribs.

Montant encore plus haut, nous parvînmes à 2.123 mètres. J'y étais arrivée sur mon mulet, ce dont j'étais très fière, comme je le suis encore, car je ne recommencerais pas cet exploit. Là, la vue est indescriptible : c'est grand, c'est beau ! Par les dernières lueurs du soleil couchant tout le pays s'embrase d'effets de lumière qui vous ravissent. Les rochers paraissent être en nougat... Oui, Mesdames, oui, Messieurs, il vous semble voir un véritable nougat où pistaches, amandes, avelines, pralines, n'ont qu'un défaut : c'est d'être trop dures pour nos dents de pauvres humains. Seul, le Génie de la montagne doit pouvoir s'en rassasier.

L'homme veille cependant, et si haut que nous soyions, les traces de son activité apparaissent. Dans des endroits propices, abrités autant que possible des grands vents, le service forestier a procédé à quelques ensemencements de graines de cèdres, pour reformer le reboisement. Les cadavres des vieux arbres deviennent d'années en années plus nombreux. J'ai toujours été émue devant ces gros troncs blancs dont les grands bras dénudés me faisaient l'effet de squelettes se cassant, s'émiettant sous les coups de vents, si terribles à de telles altitudes.

Rentrant de notre montée alpestre, à peine étions-nous revenus sous nos abris du camp que le ciel s'obscurcit instantanément, de grosses gouttes d'eau commencèrent à tomber. Nous eûmes à subir un orage épouvantable. Qui n'en a pas vu un ne peut se douter de sa violence. Dans la nuit sans lune, la pluie redoubla. Les arbres s'entrechoquaient, leurs branches gémissaient avec des craquements sinistres, et le hurlement du vent s'y livrant passage nous tînt éveillés dans notre tente, placée, comme je vous l'ai dit, sous un des plus gros cèdres. Par la lucarne de notre frêle logis, je regardais avec inquiétude le ploiement des branches, craignant qu'une vînt à casser. Heureusement pour nous, elles plièrent toutes, mais ne se rompirent pas. Le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient les nues au-dessus de nos têtes, et au-dessous de nous. Nous étions pris entre deux tourmentes, c'était splendide ; nul pinceau ne rendra jamais spectacle pareil !...

La tempête s'apaisant, la crainte d'être écrasés disparue, nous étions émerveillés. Au jour, le soleil reparaissant, les éléments déchaînés s'apaisèrent et l'astre brilla plus clair. Ses rayons fusaient en étincelles de mille couleurs par les gouttelettes suspendues à toutes les aiguilles du feuillage. Que ce paysage doit être triste lorsque la neige le recouvre comme d'un linceul, mais que, tel que nous le vîmes, il laisse un souvenir ineffaçable de grandeur et de beauté !

Je croyais qu'aucun autre spectacle ne pourrait l'éclipser, lorsqu'un soir, nous reposant sur un rocher, le temps était serein, une brise attiédie nous parvenait ; nous contemplions la mer s'irradiant dans un clair de lune superbe, lorsque dans le lointain parut une lueur. L'azur se transformait en teintes confuses qui s'étendaient, se diffusaient petit à petit, violettes d'abord, jaunes, roses, puis s'empourpraient pour se confondre dans les nues devenues grises. De longues flammèches s'élevaient dans des tourbillons de fumée. Oh ! comment dépeindre les contorsions de ces langues de feu, s'élevant en serpents tout le long de colonnes noires ?... Nous voyions un

incendie dans une pineraie... Il devait être très éloigné de nous.

De notre observatoire, nous assistions, aidés de bonnes lunettes, à toutes les phases de ce sinistre... Les ombres chinoises des sauveteurs se détachaient dans la clarté. Etions-nous les spectateurs des ébats de farfadets ou de lutins bretons dansant le sabbat au carrefour ? Non, nous étions sur la terre algérienne, celle qui montre ses beautés, ses attraits à qui sait et veut les voir.

La mauvaise saison arrivait avec le mois de septembre. Il fallut songer à regagner Dra-el-Mizan. Nous redescendîmes par des sentiers qui, bien que différents, avaient autant d'agréments que ceux que nous avions pris pour notre ascension. Cependant, nous nous trouvâmes en plein bois sur un plus long trajet. Nous vîmes Tala-Taïzer ou sources de Boghni. Quel beau coin digne de tenter le pinceau d'un peintre épris de poésie ! L'eau sort d'une faille étroite, mais de belle largeur, qui laisse jaillir l'eau en deux bras d'écume blanche. Elle fuit d'un chaos de rochers sis au pied même du massif, à 1.300 mètres d'altitude, bondissant en cascades et faisant un bruit assourdissant.

Nous abandonnâmes les sentiers à la limite du territoire de colonisation de Pirette. Aux monts qui allaient bientôt revêtir leur blanche parure, cachant jalousement tous leurs attraits, j'adressais un fervent « au revoir » ; mon cœur, tout bas, leur disait « merci ! » pour toutes les émotions douces et saines qu'ils m'avaient fait éprouver.

*
**

Ma description incitera-t-elle, en les encourageant, les personnes intrépides amateurs de belle nature à ne plus délaisser celle de notre Algérie et à aller excursionner sur ce beau versant du Djurdjura ?

Je note que mon appel est des plus désintéressés : j'ai le seul désir de vous avoir fait partager le charme, la poésie d'un coin trop peu connu.

Veuillez accepter, Mesdames..., Messieurs..., tous mes remerciements pour être venus écouter ma modeste

conférence. Je remercie de même M. le Président de la Société de Géographie d'Alger, MM. les Membres du Bureau, de m'avoir permis de vous l'exposer. J'espère que cela n'aura pas été en vain. Vous irez tous, n'est-ce-pas ? chercher la douceur de vivre... bien près... tout près de la nature fruste, mais combien belle !

Allez à nos montagnes, elles ne vous décevront jamais.

(Communiqué de la Société de Géographie).

Excursion dans le Djurdjura. — Le Président a présenté Mme Bugéja, fille et femme d'administrateurs, pour une communication sur: « Une excursion dans le Djurdjura des Beni-Kouffi ».

Dans un style élégant et d'une voix bien timbrée qui porte, Mme Bugéja trace à grands traits la géographie du Massif kabyle, d'une longueur de 60 kilomètres infranchissable en hiver, mais accessible dans toutes ses parties pendant la belle saison. Elle cite les légendes qui se rattachent à sa formation ; puis elle fait pénétrer les auditeurs dans les forêts d'oliviers qui couvrent les pentes des montagnes, ainsi que dans le village Ighzer N'Chebel du douar des Beni-Kouffi ; elle décrit les constructions kabyles et les mœurs des habitants. Plus haut ce sont les massifs de chênes zéens et de houx piquants Enfin, les excursionnistes atteignent le sommet, 2.123 mètres, d'où ils jouissent d'un merveilleux panorama.

La distinguée conférencière termine son récit de « Camping », en espérant que sa description incitera les personnes intrépides qui aiment la belle nature à ne plus méconnaître et négliger les beautés de notre Algérie, en particulier celles du Djurdjura.

Le Président, après avoir rappelé les travaux du Club Alpin Algérien, remercie vivement Mme Bugéja de sa trés intéressante communication, qu'avaient illustrée de nombreuses projections et lève la séance à 7 heures.

VISIONS DES CIMES[1]

Mesdames, Messieurs,

Je suis profondément émue en constatant votre fidélité à venir m'écouter. En me donnant de si précieux encouragements, vous allez faire mentir le proverbe : « Nul n'est prophète dans son pays, parce que c'est toujours de l'Algérie que je vais vous parler. Que de beaux sites sur son territoire ! Quelles sensations éprouvent ses fervents !

Encore une fois sur un mulet aux pieds paisibles et sûrs, j'allais me pénétrer de la beauté de la nature agreste. Voulez-vous, Mesdames, Messieurs, excursionner aujourd'hui sur la partie qui se prolonge jusqu'au Lella-Khedidja ?...

. . . . . .

Le sentier grimpe, s'insinue entre des blocs bizarrement érodés, longe en les surplombant les ravins. Des chèvres broutent les broussailles sur les escarpements.

Nous traversons des villages, haut perchés. Des chiens squelettiques aboient à perdre haleine. Il en sort de tous les côtés, pour nous faire une escorte bruyante et rageuse.

---

(1) Conférence donnée par Mme BUGEJA à la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, à la Salle d'Honneur de la Mairie, le 26 janvier 1921.

Après maints détours, nous nous reposons et cela, en toute sécurité, sous les grands arbres, dont l'ombre allongée dort paisiblement le long du sentier. Nous restons un moment dans ces forêts, qui durent voir Bombonel chasser le lion. Le roi des animaux, seigneur omnipotent, prélevait la dîme sur les troupeaux et il poussait l'outrecuidance jusqu'à s'emparer de leur « maître Guillot ».

Au moment même où ma pensée se portait sur les bêtes féroces qui hantaient autrefois ces fourrés, je perçus un bruit singulier.

C'était un grincement régulier entremêlé de halètements que l'écho amplifiait à tel point qu'ils semblaient sortir d'une poitrine de géant. Etait-ce la voix de Smadhi el Ariani, chef de taille gigantesque, qui fut un des puissants de la région ? Sa tombe, côte à côte avec celles de ses contemporains, existe aux abords du Djurdjura. Faites, avec la même disposition que les tombes des arabes actuels, ces sépultures diffèrent cependant : par les pierres qui sont des quartiers de rocs ; puis par la distance existante de la tête aux pieds, laquelle est beaucoup plus grande que le comporte actuellement la taille humaine.

Etait-ce le roi des animaux qui revenait nous faire une réception à sa façon ? Cela eut été moins que rassurant ! Heureusement, ce que nous vîmes, le fut beaucoup plus.

Au milieu d'une clairière se tenaient des humains, dans la plus élémentaire des tenues. Ils étaient deux, l'un perché sur une branche, dominant l'autre placé à ses pieds. Leur occupation consistait à lever les bras de haut en bas et inversement. Un éclair d'acier brillait et leurs gestes, donnaient l'illusion d'un jeu de gymnastes, primé au concours de jouets Lepine. Et ils n'étaient que de simples scieurs de long !

Notre surprise se concevait : On nous avait assuré qu'il n'existait pas de scieurs de long kabyles. Ceux-ci, fort adroits dans leur métier, nous apprirent qu'ils le pratiquaient depuis longtemps.

De plus en plus nous avancions dans la solitude des hauteurs. Nous passions sur toutes les gibbosités naturelles d'une montagne à une autre.

Nous ne pouvions négliger le massif de l'Akouker, 2.305 mètres. Nous y montâmes sans l'aide du grappin, ni de la corde à nœuds. Dans les vapeurs méditerranéennes, s'estompe la plaine immense de la Mitidja, terminée par un point blanc : Alger domine sa rade, telle une perle enchassée dans du lapis-lazzuli. Le Djebel Assouane, 2.200 mètres reçut notre visite. Sur cette protubérance, il nous eut été facile d'arrêter notre randonnée et d'écourter un séjour alpestre... parmi les crevasses et les stries. Nous n'avions qu'à descendre vers la plaine et à aller prendre le train d'Alger à la gare de Bouïra. Mais, comment résister à l'attraction puissante des Cîmes ?... nous étions conquis et nous devenions des captifs... volontaires !

Les rapaces s'enfuyaient de tous côtés à notre approche et les immenses oiseaux des hauteurs, profilaient leurs ombres hiératiques sur les Cîmes.

Des cols dégagent tous les sentiers et s'offrent à nos désirs pour prolonger notre excursion.

Le col de *Tizi Ouguelmine*, 1.772 mètres, est le plus fréquenté par les Beni bou Addou, tribu du versant nord et par les Beni Meddour, habitant sur le versant sud. En hiver, l'entassement des neiges le rend impraticable.

Le beau col de *Tizi Kouilel*, 1.578 mètres, est remarquable. Il sert de point d'attache au massif parcouru et le relie à celui du Lella Khedidja. A cette jonction la perspective est digne de celle des grandes Alpes. Quel radieux panorama se déroule ; les mots sont bien ternes pour le décrire : ce sont les profondeurs du ciel, toutes grandes ouvertes. C'est un chaos de monts enchevêtrés, aux formes de fantômes ; de blocs immenses hérissés de pics pointus comme des lances ; de ravins touffus et sombres où fuient des sources abondantes ; de trous noirs béants d'où sortent les cascades mugissantes en avril et que l'été réduit à une chevelure d'argent ; de vallées d'émeraude qu'enserre la courbe géante du Djurdjura.

Parmi tant de beautés naturelles, il nous faut faire un choix. Deux directions, toutes deux attrayantes et bien distinctes nous donnent la possibilité de les contempler. Allons-nous vers le nord de la chaîne ? ce serait un prompt retour ! Mais comment résister à la tentation de la direction opposée. Elle nous détourne beaucoup de notre route et l'allonge. Un pic est là si tentant. Le *Lella Khedidja* forme l'éperon d'un contrefort peu éloigné. Le géant dresse sa masse en face de nous. Cette « colonne du ciel » plane sur le paysage, des nuages la couronne et les nues semblent la prendre pour leur soutien. Sa cîme nous convie ou nous défie ! peu importe ! Des ombres descendues du couchant en une immense estompe la raient de lignes noires.

Le voile de la nuit s'étend sur le pic ; nous ne pouvons, le soir même, écouter son appel. Pour trouver un gîte nous devons pousser une pointe jusqu'à Tala-Rana, résidence d'été de l'Administrateur de Béni-Mansour. Ce soir-là, nous ne montâmes pas les tentes ; le collègue de mon mari nous offrit à la commune mixte, une hospitalité cordiale. Nous y passâmes la nuit. A l'aube, réveillés par les chants des coqs des basses-cours kabyles, annonçant triomphalement le lever du jour, nous prîmes congé de nos hôtes charmants et nous nous remîmes en route.

Par une piste en lacets innombrables, nous passâmes dans une région dénudée en côtoyant le flanc sud du massif. Nous mîmes pied à terre pour gravir une rude pente boisée de pins, de chênes, de grenadiers aux fleurs sanglantes. Sur une arête rocheuse nous côtoyâmes des abîmes pleins d'ombre où les torrents se fraient leur descente, mais leur fracas est moindre qu'en hiver. A cette saison, ils mugissent et dévalent impétuèusement.

Quelques cèdres rachitiques ouvrent leurs mesquins parasols que la foudre mutila bien des fois. Leurs branches sont hérissées de mille fléchettes et semées des rondeurs de leurs pommes. D'autres en maigres cônes cendrés s'élancent et piquent le firmament. Ce sont les restes de l'époque ou les cèdres à l'envi montaient sur cette cîme comme des bataillons à l'assaut. Les bruyères, les orchidées,

les lavandes gisent à leurs pieds en une prosternation constante.

La piste, jusqu'ici, bien visible, s'efface et disparaît. Le sentier devient très étroit, presqu'aussi étroit que le « Cirat ». Ce pont, dit le Coran « large comme un cheveu suspendu sur l'enfer, d'où les coupables sont infailliblement précipités dans le feu ». Nous tachons de ne pas choir, non dans le feu, mais dans l'abîme.

Nous nous frayons un passage à travers les blocs jetés là pêle-mêle. Des rochers éboulés ont un air de pans de murs romains. De leur entassement se sont détachés des cailloux roulants, décombres probables de l'écroulement du sommet brisé par les cataclysmes. Nous devons nous livrer à une débauche de gymnastique. Mais alors quel spectacle inoubliable !...

Les montagnes s'irisent de mille teintes en des tons dégradés, vraiment féériques. Une foule d'autres vieux monts chauves et difformes se pressent, se superposent pêle-mêle ; leurs entablements luisent de mica. La colossale barrière déchirée, crevassée, hérissée de pointes, la lourde masse djerdjéréenne est sous nos yeux. Nous donnons libre cours à notre admiration. Comme sur ce plus haut sommet du Nord Algérien où planent les aigles à l'œil fauve, j'ai vécu des instants de contemplation intense. Je disais avec le poète :

« Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
« Monté sur la montagne en présence des cieux ?
« Etait-ce aux bords du Sund ? aux côtes de Bre-
[tagne ?
« Aviez-vous l'océan au pied de la montagne ?
« Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
« Calme et silencieux, avez-vous écouté ? ».

Lella Khedidja, reine incontestable de cette chaîne qui déploie ses sinuosités en un immense croissant. *Lella Khedidja* quels instants inoubliables, tu me fis passer... Les larges coulées de tes roches fendillées, véritables sierras pittoresques, ressemblent à la tranche d'un immense in-folio, trop feuilleté. Tu me laissais tourner quelques pages... et je traduis ici ce que j'y ai lu !

De temps en temps, le vent m'apportait un bruit de clochettes ; c'étaient les chèvres qui broutaient en bas, en secouant leurs grelots. Une brume d'argent flottait dans les vallées, les arêtes étincellaient, vivement éclairées. Le soleil levant enlevait, l'une après l'autre, les brumes de la nuit que le vent portait à un gros tas de nuages, amoncelés dans le nord.

Sur l'étroite estacade, bordant le précipice, quel est ce petit carré de pierres ? C'est un modeste marabout. Une excavation le compose ; à peine a-t-elle 3 mètres de diamètre et 1 de profondeur. Un trou plus petit se voit dans le fond. Jadis ce fut un lieu de repos ; *Lella Khedidja*, la solitaire des Thamgout, y a dormi. C'est de là, assure la légende, « que plusieurs fois par jour, elle prenait une énorme pierre comme monture et qu'elle s'envolait. Elle parcourait ainsi le pays en le bénissant ». Les avions n'étaient pas connus de son temps et cependant elle mettait déjà en pratique la formule du plus lourd que l'air ! En se retirant dans cette retraite, elle succédait à un nabi. Ce prophète vécut dans la koubba à une époque très reculée. Ce saint homme passait pour faire une foule de miracles et les Kabyles venaient en masse telle, qu'ils finirent par l'importuner.

Pour faire cesser ces visites, il annonça un voyage et il le fit réellement. Il partit à la Mecque. Cependant avec la crainte qu'à son retour les fidèles sur lesquels il comptait pour assurer son existence, ne revinssent plus, il leur conseilla, en homme prévoyant, de ne pas cesser leur pélerinage tous les jeudis. L'on n'a jamais revu le nabi, mais les fidèles persévèrent dans leur attente, les femmes surtout ont foi dans son retour. Les épouses viennent demander dans ce sanctuaire minuscule, la conservation ou l'accroissement de leur progéniture.

Nous nous trouvions être là-haut justement un jeudi. Une jolie kabyle baisait le sol avec ferveur, convaincue de la réussite de son procédé. Le mari suivait du regard les gestes de son épouse. Il me sembla que tous deux repartirent d'un pas léger, le cœur confiant de l'espoir d'être exaucés. Ils n'oublièrent pas de se munir d'une

pincée de terre foulée par l'anachorète. C'est, paraît-il un talisman précieux...

En ces temps de pénurie de logements, les maisons d'Alger devraient bien avoir la même faculté d'extension que le petit gourbi du *Lella Khedidja ;* il est dit aussi qu'il peut s'élargir à volonté ; quelle que soit la multitude de pélerins, il peut tous les contenir !... J'ai le regret de ne pouvoir être affirmative, n'étant pas pélerine... je n'ai pas pu vérifier cette élasticité !...

Sous nos pieds, une mer de montagnes reflétait les plus vives couleurs et roulait ses flots pétrifiés qui tranchaient sur l'horizon bleu, tout là-bas, où le ciel et la mer se confondent. Ailleurs, elle descendait en gradins sur les collines fauves jusque vers la nudité des sables.

Là, les visions succèdent aux visions. On regarde de tous ses yeux et toujours on voudrait voir davantage. Le spectacle qui s'offre à nous est des plus imposants :

J'apercevais les pâturages de la dépression du col de *Tirourda,* 1.700 mètres, vaste plateau, limite orientale de la muraille du *Djurdjura.* Les voyageurs le fréquentent de préférence en raison de sa position plus centrale et de son facile accès. Plusieurs sentiers y conduisent les troupeaux que les bergers amènent pâturer dès la fonte des neiges. Le serpent d'une route se déroule. Cette voie monte, descend, remonte à travers les arbres et les roches, puis elle passe dans deux tunnels qui ont entaillé l'Azerou Tidjer. Un nuage de poussière s'en élève, je le perçois fort bien au moyen d'une bonne paire de jumelles.

Quel dommage... quel sacrilège... c'est une auto qui roule et fume !... Je vais, peut-être, paraître d'un autre âge en émettant mon opinion, mais elle m'est chère ! J'aime mieux nos rochers dans le poudroiement naturel des levers de soleil ou dans la brume mélancoliquement bleue des beaux soirs, que noyés dans la poussière soulevée des chemins.

Là, un sentier muletier longe près des sommets, le Dira, au Sud d'Aumale et la plaine des Aribs. Ici, des villages

coiffent les contreforts à peu près parallèles entre eux. *Taguemount* à 1.174 mètres d'altitude est l'agglomération la plus élevée.

Dans cette vision, je pus dire : « Je vois les toits des maisons avec leurs fumées qui montent et les rochers avec leurs cascades, pareilles à des fumées qui tombent ».

A l'est, est planté le bloc compact et sombre du *Thamgout Haïzeur*. Dans le lointain, s'étend tel un kaléidoscope la haute vallée de l'*Oued Sahel*, qui contourne la base de la grandiose pyramide. Voilà l'emplacement de *Maillot*, la montagne de *Mansoura*, puis la chaîne sombre et sourcilleuse des *Biban*. Une poussée volcanique a fait saillir de grosses murailles verticales, véritable rempart abrupt , sauvage, presque infranchissable.

Deux passages, l'un par *Bab-el-Kébir*, la grande porte et l'autre par la petite porte, percent les pans de murs à l'aspect de vrais coupe-gorges. Ces défilés sont plus remarquables par les souvenirs historiques qui s'y rattachent que par le pittoresque. Nous les avons dénommés les *Portes-de-Fer*. En 1839 passèrent, un à un, sans combat, sous le commandement du Duc d'Orléans, les premiers français qui franchirent ces Thermopyles. Les vapeurs de sources sulfureuses voisines exhalent une odeur nauséabonde et ont saupoudré de jaune tout le paysage à travers lequel l'*Oued Meklou* et l'*Oued Hammam* se fraient leur route. Près de ces sources on sent le vide sous soi et l'on entend comme le bruit d'une vaste chaudière souterraine, emplie d'eau en pleine ébullition.

Les larges rideaux de brume qui pendaient à l'horizon se déchirèrent ça et là. Les montagnes apparaissaient comme dans un miroir magique. Tout au fond ce sont celles du *Guergour*. Vers l'est la chaîne des *Maadid* et même les monts de l'*Aurès*.

Au sud de Sétif les sommets principaux du Bou Taleb, le Bou-Hellal et le Sour Afgan, où sont exploités des mines très riches en calamine de zinc. Entre cette ville et *Bougie*, se dresse la barrière imposante des *Babors*, dont

le point culminant atteint 1992 mètres, escortée du *Tababort* 1969, qui s'élève au-dessus de la crète du *Minotaure*. Les « Babors », dont le nom arabe traduit en langue française veut dire « les Bateaux », ont des formes de navires ayant la quille en l'air. Sur leurs terres poussent le *Pinus Baboriensis*. C'est un pin spécial que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Non loin de là, c'est la tranchée colossale du Chabet el Akhra (le ravin de la mort).

A cet instant le spectre des choses passées se superposa dans mon esprit aux réalités présentes : « Souvent une idée en notre esprit s'enfonce, ce qui nous a frappés nous revient par moments ! »

Que de souvenirs me rappela cette silhouette. Je revécus des heures poignantes. Je ne puis m'abstenir de vous les faire partager.

Je revoyais les escarpements du *Chabet el Akhra*, tels ils m'étaient apparus la première fois que je les vis !

J'avais seize ans... Seize ans, âge radieux, ère d'espoir et de confiance, où les rêves sont doux, alors que s'ouvre l'imagination. A cet âge, sur l'avenir imprécis le cœur s'éveille et se forge des chimères aux ailes roses. Le rose paraît être la couleur indélébile étendue sur l'existence entière. Tout enchante, tout égaie, tout attendrit, et tout fait pleurer ! Quelle douceur ressent ce cœur quand il a seize ans et qu'il peut vivre. Comme il adore l'existence comme il l a contemple !...

Mais, si un cauchemar vient le troubler, oh, alors ! l'épouvante d'Antar devient sienne. Un nom, qui lui rappelle un épisode cruel, un crime, le tourmente et l'attriste... et à la venue de la mort il ne peut croire !...

Je ressentis cela et plus encore lorsque, craintive, je pénétrais dans le lieu dont le nom est celui de la grande faucheuse « Ravin de la mort ». Que ce nom sonne mal aux jeunes oreilles et qu'un cœur d'adolescente frémit de sombres appréhensions...

Cette déesse redoutable est-elle assez puissante pour entraîner en ce lieu vers le sombre empire ?Tout mon être s'insurgeait contre les risques de pénétrer dans son

domaine ! Mais, lorsque je m'y fus aventurée, le passage au nom funèbre ne me parut plus si effrayant. J'étais cependant une personne bien petite dans les replis des montagnes, au milieu du bouleversement intense des gorges. Je m'attendais à faire la rencontre des cyclopes, lesquels, dans leurs amusements, remanient la surface terrestre en un amas chaotique. Ici, des barrières dont les barreaux sont des pics ; là des crêtes tranchantes à côté de pitons de formes aussi étranges que variées, monstres fantastiques et grimaçants d'un autre monde ! Enfin, partout se voient des cailloux diluviens, sous tous les différents aspects de pétrification d'un paysage lunaire : l'illusion est complète !

Involontairement, ma pensée me fit voir le paladin Roland armé de sa Durandal, faire la brèche de Roncevaux. Mais ici... quelle fut l'épée puissante qui sépara, hâcha, ouvrit à plaisir des brèches dans le Chabet el Akhra ? Le créateur de toutes choses, sans nul doute, put être seul capable d'assembler dans un désordre admirable, la multitude de portes fantastiques qui l'ouvre de tous côtés. Les flancs des monts sont crevassés et rougeâtres, tailladés en tous sens... quel est le sculpteur qui modela sur eux ces profils étranges ? Je regardais ces rochers en encorbellement, en cubes immenses, en voûtes d'où pendent des stalactites, toute une orfèvrerie de pierres. Des roches détachées sont prêtes à choir. Des pics succèdent aux pics ; des dômes s'ajoutent aux chaînes, barrent la voie, ferment toutes les issues. Un long cône est fièrement campé, semblable à une réclame gigantesque d'un « sucrier ». Comme à Rio-de-Janeiro, éden du monde, il existe ici un « pain de sucre ».

Des flocons vaporeux le ceinture d'une écharpe d'hermine. Les nuages se déchirent aux pics. Un ruban d'azur s'en échappe, suspendu, tel un dais qui serait placé au-dessus du seigneur de ces lieux. Plus le ruban se retrécit, moins le ciel devient visible, plus la pénétration dans les gorges de l'Akhra s'effectue... L'oued Agrioun, fuit à travers les galets, bondit sur les rochers en frange d'écume. Les cascatelles sautent sur les roches moussues

rejaillissant de l'une à l'autre par les mille vasques superposées, creusées sous leur contact permanent. Par déchirures, la lumière inonde les gorges et le soleil se joue dans les grandes cascades. Un arc en ciel, broche immense, est posé par le travers des chûtes et le bijou aux sept couleurs enserre le flot semblant vouloir le retenir.

Mille gouttelettes aspergent les capillaires, elles bruinent et brillent des feux des gemmes les plus précieuses. Mais aux jours d'orage, seule la plume du Dante pourrait peindre le terrifiant spectacle !

Le ruisselet devient torrent et alors, profond, verdâtre, sinistre, il roule impétueux. Dans sa course, il entraîne des troncs d'arbres, pareils à des squelettes d'humains ; des pierres rondes qui semblent des crânes. Il les détache des rives, il les roule, il les broie dans une furie indomptable et il ajoute au chaos existant.

Un pont de sept arches sur une longueur de cent mètres surplombe une large fissure. Le gouffre mugit et la route se déroule entre les murailles cyclopéennes. Sur les Cîmes, des arbres tordus dont certains sont tout noirs, calcinés, furent-ils, dans le brasier d'un incendie et d'autres tout feuillus, en larges taches s'épandent, telle une chevelure sombre. Au grè de mon caprice, j'allais. Mon cheval docile, mon moyen de locomotion favori à l'époque, m'entraîna par les sentiers qui grimpent et disparaissent contre les parois de cette faille gigantesque.

Je voyais la route suspendue sur l'abîme, elle serpente en courbes multiples sur une longueur de 6.200 mètres, elle se tord, se faufile semblable à un reptile géant des contrés équatoriales. Parfois, taillée en corniche, elle s'incruste dans les murailles colossales, desquelles suintent des filets d'eau.

L'ombre s'épandait sur les roches polies et reluisantes de reflets d'acier... elle recouvrait les sublimes horreurs.

Les pigeons voletaient de gîte en gîte, ils se posaient un instant sur les vieux figuiers aux contorsions démoniaques.

Les noirs corbeaux infatigables, tournaient en des rondes éperdues et l'écho redisait leur croassements.

Cris de joie ou cris funèbres ? Sûrement cris de satisfaction de s'être repus de la chair d'un chacal. Le squelette de cet animal gîsait abandonné sans plus un seul fragment charnu. Son aspect rappelait les restes d'un animal des premiers âges. Les fourmis achevaient de sucer la sève de vie dans cette carcasse toute blanche, écartelée dans un coin d'ombre.

Tout auprès de ce cadavre retourné au néant sans un enfouisseur pour le recouvrir, mon souvenir me montra les petits tumulus que je vis là ! Quels êtres peuplent cette nécropole... Quelle race humaine dort dans ces tombeaux de Liliput ? Minuscules tertres faits de terre rouge, quels sont ceux qui gîtent dans vos cavités... Etres disparus, étiez-vous pareils à nous ou viviez-vous aux temps des extrêmes dissemblances. Etiez-vous des réfugiés dans la nature sauvage, effrayés fûtes-vous, par le voisinage de sanguinaires géants ?

Autant d'hypothèses que mon imagination seule ne pouvait résoudre et la folle du logis, voguait ! voguait !

La réalité détruisit mes rêves abracadabrants. La vérité m'intéressa étrangement.

Mes oreilles perçurent des gémissements, de courts sanglots. Etaient-ce des Rohania, ces revenants que craint tant toute musulmane ; la légende en a peuplé le Chabet el Akhra ? Ou bien, étaient-ce les âmes des hardis pionniers, lesquels en 1863, armés du fusil, du pic et de la pioche, entaillèrent le roc et y suspendirent la route, tout en pacifiant le pays ? Etaient-ce celles de ces officiers qui les premiers franchirent le passage suivis de leurs régiments. Pensive, j'ai contemplé la large dalle où sont inscrits leurs noms. Après avoir jeté aux échos des aspérités âpres et menaçantes de l'Akhra, les sons des trompettes et les roulements du tambour, l'armée française passa... Mais hélas ! plusieurs de ses membres dorment leur ultime sommeil dans le lit même de la rivière.

Donnons un souvenir ému à ces vaillants ?

Un rayon de soleil traversa les ombres crépusculaires. Des singes étaient blottis dans les anfractuosités, d'autres pâturaient, certains faisaient le guet. Voyant des factionnaires immobiles, j'avançai doucement, j'eus lieu de croire que ma présence ne leur était pas révélée. Cependant ils me parurent être aux écoutes. Je retins ma monture et la brave bête resta tranquille.

Seule, l'agitation de ses oreilles, me prouvait que, comme les factionnaires, comme moi-même, elle percevait un bruit insolite.

Alors... je vis une chose étrange... Avidement, mes yeux se fixèrent sur ce qui se passa. Près d'un gros rocher, sur un point culminant, un singe s'avança avec circonspection, le regard visiblement dirigé vers la sentinelle la plus avancée. Rien d'anormal ne lui ayant été signalé, dans un cri il lança un appel. Je traduisis ainsi son langage, puisque aussitôt ses pareils surgirent en grand nombre. Un groupe de singes marchait lourdement sans se livrer à aucune gambade, nulle grimace ! Ils poussaient en la faisant rouler, une masse brune se mettant à plusieurs pour la faire passer dans les endroits trop difficiles. Ils vinrent se placer auprès des surélévations qui m'intriguaient tant. Je distinguais le corps inanimé d'un singe adulte. Les vivants se mirent en devoir de fouiller le sol friable en cet endroit. Avec leurs mains bien munies d'ongles, ils creusèrent un trou, aussi adroitement qu'ils l'eussent fait à l'aide d'une pioche. Lorsqu'ils jugèrent la cavité suffisante, quatre singes parmi les plus forts poussèrent le décédé, l'attrapant par les membres, le firent tomber dans la fosse. Tous les assistants jetèrent de la terre et des pierres pour recouvrir cette dépouille. Des guenons, portant leurs petits sur leur dos, unissaient leurs lamentations et, chose inimaginable, je crus voir des pleureuses suivant un convoi funèbre... Consciensement, elles remplissaient cette fonction... pleurant, s'égratignant... gémissant... Puis, toute la bande s'en alla... gambada... arracha les arbouses mûres sur les arbustes surchargés de fruits verts, jaunes et rouges et de jolies fleurs blanches. Tous en mangèrent à satiété.

Certains se grisèrent... titubèrent et... le singe trépassé était oublié !...

Mon cheval hennit. Les petits animaux si drôlatiques s'éparpillèrent, puis disparurent. Je ne pouvais croire à la réalité du spectacle auquel je venais d'assister. Vraiment, où donc ses singes avaient-ils appris l'ensevelissement de leurs morts ? Cette coutume macabre leur avait-elle été inculquée par l'exemple des populations kabyles des villages voisins ? Quoiqu'il en soit, ils reproduisirent assez bien, un enterrement dont les rîtes étaient empruntés au mode kabyle. Je ne doutais plus... le *Chabet el Akhra* est réellement un séjour de mort, un ravin funéraire.

Un orage éclata, le tonnerre roula en se répercutant en détonation et les éclairs m'aveuglèrent. Je crus mourir dans le noir impénétrable étendu alors au fond des gorges et voulant vivre je m'enfuis emporté dans le mouvement de l'orbe plongeant lui-même dans l'ombre.

Après plusieurs années sans revoir ce Chabet, la vue à vol d'oiseau de ses monts : l'*Adrar* ou *Mellal* 1773 mètres, du *Djebel Takoucht* 1896 mètres placés aux limites de l'horizon, venait de me rappeler et de faire revivre en moi ces souvenirs inscrustés dans ma mémoire. Je contemplais, rêveusement, les festons de ces cîmes perceptibles et... une larme perla à mes yeux.

Plus près de nous, les crêtes sinueuses et les aiguilles du *Thaletaht* 1914 mètres avec l'*Azerou Gourgane* 2158 mètres placé juste en face de nous, séparé par un ravin profond. Les mornes et les ballons des *Aït Irguen* posés sur des piédestaux en pyramides avec leurs points les plus élevés : *Ras Timedouine* et *Hallouen* 2305 mètres. Les *Aït Sedka, Chenacha,* les rochers dentelés du massif des *Aït Zekki* 1778 mètres, le pic arrondi de *Tizibert* 1760 mètres au pied duquel se trouve le col de *Chellata.*

Je voyais toutes ces cîmes reposant sur l'agglomération des cailloux roulés dans une fange aujourd'hui plus dure que le ciment. Les sommets supérieurs des monts étaient sans cesse atteints par des flocons de mousse blanche.

Plus près encore, le *Kallaa* des *Beni-Abbès* couvert d'oliviers, déjà existants au temps de l'occupation romaine. Cette tribu a une population des plus industrieuses de la Kabylie, travaillant avec adresse le bois aussi bien que les métaux. Les femmes tissent dans ce douar des burnous d'une finesse remarquable.

Vers le Nord, le massif des *Beni Djenad* 1276 mètres ; au-dessus d'*Azeffoun* et les arbres géants de la forêt de l'*Akfadou* sont perceptibles. C'est dans les refuges de ce bois que régna Areski el Bachir, piètre brigand... Ce fut là, son fief. C'est sous ses ombrages que Tartarin serait venu le pourchasser s'il eût vécu.

Les communes de *Fort-National* et de *Michelet* s'étendent sur les vagues géantes des pics. Là, des ravins font de larges coupures dans la futaie.

Sous nos yeux, presque sous nos pieds les *Beni Yenni*, montrent leurs villages. C'est chez eux, que Lella Fatma, prophétesse kabyle, souleva l'insurrection en 1871.

Toujours au-dessous de moi, je distinguais les taches vertes des emplacements de sources. Il en existe de tous côtés. Elles tombent des fentes des rochers en longs filandres de cristal ou en chûtes d'eau nacrée formant éventail. La plus importante donne naissance à l'oued Berd. Son débit est tel, qu'il attira l'attention d'un ingénieur, M. Mario Vivarez. Il eut l'idée de la capter pour produire de l'électricité qui serait amenée à Alger au moyen de câbles. La guerre arrêta ce projet et des masses de houille blanche se perdent en flots inutiles. La force motrice est immense et il est pénible de constater qu'elle ne sert qu'à faire tourner des moulins pour se perdre ensuite en irrigation. Tout en l'utilisant toujours à ces usages, soumise cette force cachée dans la poésie, pourrait s'engouffrer dans des conduites, faire tourner des turbines ; les chevaux de l'onde, bêtes écumantes peuvent devenir des chevaux vapeur, de simples C.V. Et encore des volts et des ampères. Cependant, ma connaissance des lieux me fait vous exposer une autre idée. Permettez-moi incidemment de vous en parler. Lorsque

je fis en 1918 ma conférence sur les *Beni-Kouffi* je notais les sources de Tala Taizert, dites. sources de Boghni.

En projections, je fis défiler en les commentant, plusieurs vues de cette force de débit (1.000 litres à la seconde pour être condensés en électricité ne seraient pas à dédaigner). La hauteur de la chûte donne en plus une pression considérable. Pendant les temps de crise charbonnière, si on m'eut écoutée en prenant mes dires en considération, Alger n'eut peut-être pas connu la crise du gaz. Mais oui, cela est certain, puisque toute la houille eut pu être employée à produire ce gaz. Si l'on m'entend, le résultat sera : économie, haute dose de lumière à Alger et dans tous les villages placés sur le parcours des câbles. Et comme dépenses premières, l'installation des dynamos et des lignes. Ensuite les débours seraient insignifiants. Je ne parle pas à la légère : j'ai vu, mon père, M. Moisan, administrateur de la commune mixte du Guergour, en 1894, mettre à profit l'existence d'une petite chûte d'eau, combien petite était-elle à côté de la belle cascade de *Tala Taizert*. Il fit servir cette chûte placée à proximité du village de Lafayette pour éclairer cette agglomération. Il put faire distribuer, ainsi, la lumière à chaque habitant : fonctionnaires, colons, négociants et indigènes. Une conduite amena la houille blanche, une maisonnette servit d'abri aux dynamos, le garde champêtre du village surveillait la marche. Cette surveillance se limitait à ouvrir ou à fermer les prises.

Et, depuis cette époque, à Lafayette chacun jouit d'électricité à un prix des plus modiques ; car le coût de la production est très minime. J'étais toute disposée pour juger la perte éprouvée par le délaissement coupable d'une force pareille à celle de Tala Taizert qui se trouve sur le versant nord du Djurdjura par conséquent plus rapprochée d'Alger que celle de l'oued Berd (versant sud).

Mais en l'utilisant ne captez pas trop tôt la chute, ne détruisez pas la source. Laissez les cascades tomber du haut de leur rocher pour la joie des yeux. Préservez le pittoresque, gardez l'agrément, tout en prenant l'utilité.

Toujours sur mon belvédère, je voyais dans l'ouest, la rondeur du *Bou Zegza* où repose Lella Tamesguida, sainte de l'Islam invoquée pour le même motif que Lella Khedidja ; le *Mouzaïa,* les montagnes de la *Mitidja* bordant la plaine fertile et immense. La vue semble infinie. L'agglomération des cîmes offre un aspect saisissant.

On croit voir les premières marches de l'ancien escalier des Titans.

Dans le royaume des vieux colosses à tête grise, de nombreuses grottes se dissimulent et servent de refuges aux oiseaux des hauteurs. Un de nos guides les connaît toutes et nous signala leurs emplacements.

Ce Kabyle nommé Cherif se faisait remarquer par ses vêtements usagés, son burnous pourtant paraissait assez neuf, mais il était troué en deux endroits de déchirures toutes rondes. Je lui demandais pourquoi il ne le faisait pas rapiécer. « Allah, m'en garde », me répondit-il, « ce sont des trous faits par des balles qu'un de mes ennemis a tiré sur moi. Dieu a eu l'intention de me marquer dans ces deux endroits de mes vêtements, je ne suis pas assez fou pour les reboucher. Un nouveau projectile viendrait sûrement se faire jour par le même chemin ». Je lui dis alors que nos tirailleurs avaient abandonné une telle crainte puisqu'ils n'ont pas hésité à porter pendant la guerre leurs habits rapiécés.

Je ne suis pas sûre de l'avoir convaincu !

Il nous intéressa par le récit qu'il nous fit de la formation des grottes. Chérif est persuadé que c'est le fait du surnaturel et pour appuyer sa thèse il nous narra une histoire ou une légende sur chacune d'elles.

Une entre autres, imaginée récemment (il en est peut-être l'auteur), m'a paru digne d'être retenue pour vous la narrer. D'après mon conteur, l'existence de l'endroit est problématique.

« *La grotte enchantée*

« Le village était endormi dans le calme du haut Djurdjura. L'aurore rosissait les chaînes et les ombres se dissipaient dans les vallées. Le brouillard, en gros flocons, s'enfuyait sous la brise. Un jeune homme, un loqueteux, marchait rapidement. Il revenait des combats, mutilé pour revoir sa « mamma » et sa « thamtout », sa mère et sa femme.

« Là-bas, lorsque roulait le tonnerre de la guerre, que la mitraille tombait en pluie de fer et de feu, quand dans les durs combats il détacha ses pieds enlisés dans la boue des tranchées et que, montant à l'assaut partout la mort le guettait ; c'est à elles, que toujours il pensa.

« Il était sergent. Il n'est plus rien qu'un mutilé, qu'un réformé. Ses citations, ses décorations sont nombreuses. L'uniforme lui a été retiré. Ses vêtements tombent en lambeaux et de peur, que les médailles en les accrochant enlèvent les derniers morceaux, il les a mises... dans sa poche !

« Voilà sa demeure. La maison est bien délabrée presqu'autant que celle du passeur dans la plaine inondée de Dixmude.

« Il retrouve sa mère. Elle est toute bouleversée : Ounissa n'est plus auprès d'elle .Ahmed crut que son esprit allait lui échapper, lorsqu'il apprend qu'une sohhara, (une sorcière), est venue, la veille même, chercher Ounissa afin de se faire montrer par elle, le chemin de la grotte découverte par lui autrefois. Depuis, dit la mère, j'attends en vain le retour d'Ounissa... Ahmed affolé courut vers l'endroit indiqué. En peu d'instants à travers un chaos de roches il parvint auprès d'une cavité où dit-on, dorment depuis des siècles, les trésors que les Romains en se retirant de la contrée, ne purent emporter avec eux. Bien que par le pays tout le monde sache que dans le souterrain des sommes énormes sont accumulées, aucun Kabyle n'a jamais osé s'y aventurer. Est-il croyable que la craintive Ounissa ait eu le courage inaccoutumé de risquer d'irriter les « Djinns ! » A cette pensée, Ahmed

emplit les échos de ses lamentations, il ne retrouva même pas son emplacement. Il passa ainsi plusieurs heures à cet endroit... Enfin, dans le crépuscule, il vit surgir semblant sortir des entrailles de la terre un vieillard qui le regarda étrangement. Celui-ci lui prit son unique main, l'attira à lui et l'entraîna. « Viens, époux fidèle », dit cet homme, « tu es digne de l'épouse qui t'attend... Le « renom de ta vaillance est parvenu jusqu'à moi ainsi « que celui de ta pauvreté. Ta femme se préoccupa « beaucoup de manquer d'argent afin de pouvoir fêter « ton retour. Cela apitoya mon cœur. Je suis un djinn « puissant, je garde le trésor et j'en répands les bienfaits « sur les époux qui s'aiment tendrement : Tous deux « êtes de véritables amants. J'ai la faculté de me « transformer et en usant, je me suis mué en sohhara « pour capter la confiance d'Ounissa. J'ai pris, ta femme « pour savoir si ton cœur la trouverait ; viens la chercher « elle est là... Ose entrer pauvre dans la caverne ; tu peux « en sortir riche à souhait... »

« Ahmed suivit l'inconnu par un labyrinthe et il se trouva peu après dans une salle. Là, les diamants, les émeraudes, les rubis, les saphirs mêlaient leurs feux à l'éclat de l'or enchâssant les perles rares. Les pièces du métal précieux couvraient le parquet, l'inondant de richesses incalculables.

Cette vue laissa Ahmed, insensible et cela provoqua l'étonnement du vieillard. « Comment Ahmed ! ce « trésor, ton bien, si tu le veux, peut-il te laisser ainsi indifférent ? ».

« — Bon génie », répliqua Ahmed, « j'admire, mais « mon cœur appelle Ounissa, je t'ai demandé, ma bien « aimée et tu m'offres de l'or !... L'attrait de ce vil « métal est nul, si je ne puis avoir Ounissa pour partager « ensemble, l'existence agréable qu'il peut permettre... ».

« — O humain », dit le Djinn, « jamais je n'entendis « tes pareils parler ainsi et c'est toi qui fais mon « admiration ! « Alors, élevant la voix, il appela Ounissa. Celle-ci se présenta aussitôt. Les deux époux réunis désormais oublièrent les richesses. Le Djinn

disparu leur souhaitant une vie d'amour et de confiance réciproque. La grotte s'évanouit, l'entrée ne se vit plus... Ounissa et Ahmed redescendirent par les éboulis pour se retrouver bientôt chez eux. Le bonheur les suivit dans leur chaumière ».

Mais, ce n'est qu'un conte, un rêve... Ce qui ressort dans ce récit ce qui est bien réel, c'est la considération qu'éprouve Ahmed pour sa femme. Ce Kabyle est peut-être un rustre, mais c'est un homme et comme tel il adore Ounissa.

Cette légende, marque le pas en avant fait par les fils d'Islam qui ont pris conscience pendant leur séjour en France, de la valeur féminine. La guerre fut un utile enseignement. L'exemple reçu dans les familles françaises s'est inculqué dans l'esprit de nos soldats et travailleurs indigènes.

Abandonnons la grotte et la légende. A regret, quittons le *Lella Khedidja* et ses parages. Notre intérêt se portait tout entier sur le versant nord. C'est du reste celui où les boisements de cèdres sont en plus grande quantité. Les villages semblent autant de forteresses fort curieuses, accrochées pittoresquement sur les crêtes. Sur chaque sommet, comme un nid d'aigle, un village est juché. Certains sont dominés d'une Koubba. Elle émerge des murs blancs et contraste si bien avec la couleur rougeâtre des toitures qui l'avoisinent.

Les *Aït Ouacif*, les *Beni Akkach*, les *Beni bou Drar* et tant d'autres ont asile dans le Djurdjura. Ils ne peuvent tous vivre sur ce sol ingrat à la culture par la déclivité des pentes. Des agglomérations de 12 à 1.500 habitants ne sont pas rares. Cette surpopulation ne peut y subsister. Nombreux sont les habitants qui s'expatrient pour exercer le métier de colporteurs. Ils restent parfois plusieurs mois sans regagner leur foyer et ils rapportent presque intégralement le gain de leur commerce.

Chérif, devant l'intérêt que nous portons à ses montagnes, nous parla d'une caverne intéressante sise sous la « main du Juif ». Nous voulons aller la voir.

Une crainte vint à notre cicérone, à cause de la terreur qu'elle inspire aux Kabyles. C'est une grotte peu visitée. Chérif, ne voulant pas paraître plus poltron que moi-même, se décida à nous accompagner, et nous vîmes une véritable curiosité. L'air des Cîmes, sans la moindre vapeur d'eau, sans un atôme de poussière, aux effluves vivifiants est d'une incomparable pureté, très ozonisé, c'est un délice que connaissent seuls ceux qui fréquentent les hauteurs. C'est aussi le meilleur des apéritifs... Notre appétit était fortement aiguisé. Nous tressaillions d'aise ! Un plat de couscous est là servi sur une maïda (table basse). Vraiment, qui a eu cette délicate attention ? Ce fut, tout simplement, le génie de la montagne !... Il nous l'offrait comme il nous avait offert le nougat de ses roches dans les Beni Kouffi.

Notre faim, ne put être par lui satisfaite, mais nous pûmes admirer encore, la nature facétieuse. Elle a reproduit merveilleusement le mets national des indigènes.

Oh ! Si Chérif m'entend, il va être furieux. Vite, que je rétablisse la vérité à laquelle il croit et telle, il me l'a narré. Mieux que le géologue le plus érudit, n'importe quel Kabyle explique les transformations terrestres... Redevenons, encore un instant, amateur du surnaturel et disons ici, dans notre docte société, comment fut formé le :

« *Plat de couscous pétrifié*

« Il était une fois... cela ressemble à un des contes de la Mère Grand qui bercèrent notre enfance. Cependant, Perrault, ne nous a pas fait connaître ce qu'il y eut cette fois-là. Ce fut, grâce au récit de notre guide que j'appris ce qui se passa. Cela eut lieu, me dit-il, au temps où les Djinns étaient maîtres du monde. C'était à l'époque où ces terribles esprits détenaient le pouvoir de changer les hommes en rocs de formes diaboliques et où les pierres parlaient. Les animaux prenaient visage humain et les hommes avaient des faces de tigres et des pieds de boucs. Les rochers étaient faits de biscuits percés de part en

part. Les cavernes étaient des palais somptueux. Les habitations merveilleuses créées par l'imagination de Scheherazade n'étaient rien auprès des splendides gîtes élevés sur le Djurdjura. J'ai déjà cité que ces monts furent formés de la masse du cadavre d'un géant. Chérif m'apprit que l'écartement des côtes, fut ce qui donna naissance à certaines grottes.

« Dans le village de Tigoumine vécut, il y a de cela bien longtemps, un vieillard redouté par sa cruauté. Sa vie se passa dans l'ignominie et la débauche. S'étant imposé comme maître de la région dès son adolescence, sa sénilité ne fit qu'accroître sa méchanceté. Son palais féerique n'était qu'entrelacs de coupoles blanches, de dentelures d'arcades, de lambris de plâtre travaillé, pareils à des hiéroglyphes. Avec un tel homme sa femme ne put être heureuse, mais elle éleva sagement sa nombreuse lignée. Ses compagnons s'enfuyèrent tous ; un seul lui resta fidèle. A celui-là, il eut l'idée de donner sa fille aînée en mariage, afin de s'en faire un acolyte de tous les instants. Cet homme cassé, autant par l'âge que par les excès, allait être l'époux de la petite Aïcha, d'Aïcha une fraîche jeune fille de 14 ans à peine ! La mère implora : N'unit pas notre petite rose à la décrépitude d'un vieux chardon, dit-elle. Peine perdue. Rien n'y fit.

« Aïcha eut préféré Abdelkader. Le père n'en eut cure et le mariage fut fixé. Cette fleur de printemps allait être inexorablement unie à l'hiver glacial d'un vieillard. Des fêtes grandioses eurent lieu où tous assistèrent ; seul Abdelkader dont le chagrin était trop vif, ne vînt pas. Une salle spacieuse, construite spécialement pour cet événement fut décorée par des artistes célèbres... dont le nom est aujourd'hui tombé dans l'oubli. Deux cents colonnes soutenaient le faîte... De nombreuses petites tables, des maïda, furent dressées pour un repas pantagruélique. Seuls, les hommes, suivant la coutume déjà existante, devaient y prendre part. Le marié très gourmand, craignit que le plat de couscous placé sur la table qui lui était réservée, ne soit pas préparé à sa convenance, voulût le goûter. Mal lui en prit. Alors, que

les hôtes péroraient sur la place du village, il vint dans la salle du festin, plongea sa cuiller dans le couscous, mangea une cuillerée bien remplie de grains, puis, il s'effondra... foudroyé.

« A l'instant même, la masse de couscous se solidifia ; le grand plat, la petite table furent changés en pierres, les murs de la salle prirent la consistance du roc le plus dur et la construction fut transformée en grotte. Les stalactites, les stalagmites suspendirent leurs cristaux irisés, mais, toute l'ornementation première avait disparu.

« Les invités venant prendre place constatèrent la métamorphose et ils s'enfuirent affolés.

« Le lieu était maudit désormais !

« Les Djinns emportèrent le corps du vieux marié et jamais on ne put le retrouver. Un Kabyle assura qu'il avait senti une forte odeur de soufre dégagée sûrement sur le passage du chitâne, auteur du rapt. Un autre, dit avoir vu dans un trou le cadavre d'un homme qui portait sur le crâne des caractères arabes inscrits en lettres de feu. Personne n'osa jamais aller vérifier ces dires. Hommes et femmes furent convaincus de la colère d'Allah contre le crime d'avoir voulu donner une si jeune fille à un triste vieillard. Ils supplièrent le père d'apaiser la colère divine en réparant l'injustice commise envers sa fille. Celui-ci envoya chercher Abdelkader et, sur le pas de la grotte désormais rustique, il donna Aïcha au bel adolescent... »

Chérif s'étonna de la conclusion que je fis à son histoire. La voici : « Ne forcez pas à une union deux êtres si dissemblables. L'amour aime le printemps et au printemps il faut des fleurs. La nature elle-même se révolte devant les unions mal assorties ! »

Nous quittâmes notre historien et nous continuâmes notre route.

Nous dominions les contreforts de *Béni Mellikeuch* et des *Béni Ouakour*. Je dois citer sur les *Beni Ouakour* une particularité relevée par mon mari. En 1892, étant adjoint à Maillot, il constata une anomalie physique assez remarquable dans leur population.

Ce sont des gens d'une agilité surprenante, à l'aspect simiesque très prononcé. Jadis ce fut une peuplade des plus féroces ne portant aucun vêtement. La civilisation les ayant effleurés du bout d'une de ses ailes, ils ont appris à se vêtir. Cependant, leur corps a gardé chez la plupart d'entre eux, la proéminence abdominale très accentuée.

Leur physionomie est saisissante avec les énormes goîtres dont ils sont affligés et leur crâne rasé, encadré d'oreilles démesurées. On rencontre encore de ces êtres difformes dans le principal village *Ighzer*. Les récits les plus fantastiques se sont créés sur leur compte. J'avoue que ceux que nous vîmes ne sont pas beaux.

Dans notre descente des Cîmes, nous passâmes au pied des *Ouadhia*. Là, se trouve des établissements de Pères et de Sœurs Blanches, dont l'hospitalité fut pour nous toujours si généreuse et si aimable.

Nous allions par des ravins très sauvages, très boisés et très déserts. Nous traversâmes la plaine d'*El Betha* où se tient le marché du dimanche.

Justement, la tenue du marché battait son plein. Les cafetiers maures avaient installé leurs fourneaux rudimentaires et leurs ustensiles sommaires. La clientèle était assise en rond à même la terre et les nouvelles circulaient en propos ininterrompus. Les guitounes, toutes petites, étaient montées. Des marchands avaient mis leurs éventaires sous des abris de feuillages. Les cuirs bruts et travaillés mêlaient leur odeur forte à celle des fruits et des bêtes égorgées. Tous les produits de première nécessité sont toujours exposés dans ces boutiques. Les fragiles poteries bariolées de décor géométrique, comme le décor phénicien, se touchent aux rudes ustensiles de ménage en bois, cependant sans se nuire comme le pot de terre et celui de fer de La Fontaine.

Les femmes, qui ont un certain talent pour dessiner : la dent de loup, le damier, le grain d'orge, le petit losange, en jaune, rouge et noir, sont très recherchées. Peu importe leur grâce et leur beauté. Cependant un jour, à la vue d'une belle lampe peinte et de vases bien réussis, un

Kabyle s'écria que pour avoir la femme qui avait tant de goût, il donnerait bien mille douros. Le marchand lui dit : « Ne m'en donne que la moitié et prend-la, c'est ma femme... ».

L'admirateur de poterie, ne fut pas celui de celle-ci. Il ne restait plus à la malheureuse que le tiers de son nez. Malgré le talent créateur de la beauté des objets, la laideur de l'artiste ne pouvait entrer en balance avec la bigarrure d'une lampe. Si elle n'eut été que difforme, il n'eut pas hésité.

La foule, les coutumes sont toutes les mêmes sur les marchés indigènes. Le brouhaha est assourdissant, quittons bien vite celui-ci...

La plaine où nous nous trouvons, fût aux dires des anciens, recouverte d'une forêt épaisse. Le sol marécageux donnait une grande vigueur à la végétation. Les arbres résistaient à toute destruction ; par la pioche, par l'incendie, l'on ne pouvait en venir à bout. Sid Mohamed ou Rabah de la tribu des Chorfa, un saint homme, pria le ciel d'intervenir. Il le supplia de procéder immédiatement à la disparition de ce boisement réfractaire et nuisible. O miracle ! le ciel écouta le marabout. Pendant la nuit suivante, le prodige s'opéra. La forêt disparut si bien qu'au matin, les gens stupéfaits des pays environnants,, virent un terrain meuble qu'ils s'empressèrent de cultiver.

Nous suivions la partie nord des Sedka ayant constamment la vue sur le Djurdjura. Un renseignement me fut donné sur les Sedka, lequel par ces temps de vie chère, fait regretter les prix infimes de l'ancien temps.

A l'époque des turcs, les Aït Sedka étaient peu imposés et les maîtres de l'Algérie n'osaient s'aventurer chez eux pour y percevoir la dîme. Ils faisaient simplement prélever la taxe qui s'élevait... à l'énorme somme de trente centimes par feu. Cependant, les habitants se montraient réfractaires pour la payer.

Aujourd'hui, ils apportent avec soumission au beylik, en l'occurence l'administration française, des impôts autrement plus élevés.

Nous retrouvons les Cheurfa, les Iril Imoula, dont nous vous avons anciennement entretenus. Au col de Tizi N'Tléta nous distinguons de nouveau les Aït Irguen. Ils couvrent de noyers, d'une rare beauté, le ravin qui les sépare des *Béni bou Addou*.

Les pics, comme des clochers, dessinaient leurs silhouettes d'apothéose. Je m'attendais à voir à travers leurs dentelles de pierre, s'agiter les cloches chantant l'*Angelus*. Les cloches restèrent muettes. Mais, de toutes parts, il se faisait un échange d'ombres et de rayons entre le ciel et la terre. Les nuages s'embrasèrent de vapeurs rousses enveloppant les Cîmes dans une robe de gaze. Peu à peu, les monts, puis la masse se voilèrent ; le jour finit doucement. Nous restions dans la nuit étoilée contemplant leur silhouette...

Voilà, Mesdames, Messieurs, une autre de mes promenades sur les Cîmes. Excusez-moi d'avoir guidé vos pas par de tels chemins, mais, pouvais-je le faire autrement. Une organisation intelligente manque totalement à nos massifs algériens. Cependant, convenons que si l'on se donnait la peine de les rendre accessibles à tous, en sauvegardant leurs attraits, ils valent bien des sîtes européens. Ils possèdent un ensemble de choses harmonieuses et magnifiques. Le séjour en été dans les plaines brûlantes de l'Algérie est néfaste à l'européen. Un sanatorium serait le bienvenu sur les pentes boisées du Djurdjura.

En Europe, les chemins de fer de montagnes ont été construits pour satisfaire le public. Aux Indes, ils ont été installés dans un but essentiellement hygiénique. On a créé un sanatorium à Darjerling, sur l'Himalaya. La pente pour le chemin de fer est de 1 sur 27. Une voie ferrée a été faite, spécialement, pour rendre facile l'accès de cette station.

La montagne, source de vie, offre à ceux qui l'aiment un trésor de force et de santé, fouette l'appétit, excite l'énergie des muscles, tonifie le système nerveux. Nulle

part aussi, on n'a une plus nette conscience de la grandeur de l'âme humaine dans la petitesse du corps humain.

Avec le poète disons encore : « Le penseur trouve un livre immense où chaque rocher est une lettre, chaque sîte est une phrase, chaque village un accent d'où sortent pêle-mêle les illustrations du grand peintre de la nature elle-même ».

A Alger, je vous sais toutes et tous amateurs du beau et du bien. Dans chaque algérien ne se trouve-t-il pas une âme d'artiste. Ne la privez pas de contempler les œuvres d'art de la nature sur notre terre du Mogreb. Vous constaterez sa force, sa puissance, sa majesté. A chaque pas, vous aurez une nouvelle surprise, une nouvelle apparition.

C'est ce qu'en adoratrice de ma petite patrie je vous souhaite, Mesdames, Messieurs. Apprécions tous la réelle beauté de notre Algérie ; ce sera là, une bonne manière de l'aimer !

L'ŒIL DU MONDE [1]

Ouarsenis.

MESDAMES, MESSIEURS,

Une douce émotion me pénètre en vous retrouvant prêts à m'écouter. C'est pour moi un encouragement à vous faire part de l'admiration constante que j'éprouve à l'égard de notre belle colonie nord africaine. Chaque jour, l'Algérie prend davantage ses fervents et les garde. La Kabylie et ses agréments, nous ont tentés. Ses coutumes, ses mœurs, si dissemblables des nôtres nous ont intéressés. Aujourd'hui, parcourons une région tout aussi captivante : « l'Œil du monde ».

Cette dénomination fantaisiste, mais imagée, fut donnée par les Arabes au massif montagneux de l'Ouarsenis dont le dôme principal atteint 2.000 mètres.

Œil du monde !... Pourquoi ?... Parce que de son point culminant (Dra Sidi Abdallah) les anciens prétendaient découvrir l'univers.

De la capitale de l'Afrique du Nord, voulez-vous m'y suivre ?

---

(1) Conférence faite par Mme BUGEJA à la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord à la salle des Maréchaux, le 20 mars 1925.

Pour faire cette randonnée, nous devons remonter le cours des années, quand fillette, j'allais dans cette région d'accès difficile. L'aspect sauvage des montagnes rocailleuses et des forêts touffues y est inoubliable. Ma première impression, a subsisté en un souvenir, si présent à ma mémoire, que les faits vécus alors me paraissent récents.

A l'époque, l'auto n'usait pas le macadam des chaussées algériennes ; nous n'avions même pas une « patache », chère aux voyageurs de 1830 ! Asseyons-nous, tout simplement, et gardons l'équilibre sur les reins d'un vulgaire mulet... Monture peu élégante, mais au pied sûr !.. 60 kilomètres sont à faire ! D'Orléansville d'où nous partons jusqu'à l'Ouarsenis, Beni Hindel nous les ferons en 48 heures... 2 journées...

La pépinière, hors des remparts de la ville est un lieu ombragé par une plantation de pins, propice aux amateurs de « mouna ». C'est le bois de Boulogne des habitants d'Orléansville.

Après quelques kilomètres, parcourus sur un terrassement ébauché, où de distance en distance, de larges caniveaux de pierres tiennent lieu de pont, il n'y a plus de route carrossable.

Au-dessus du chemin s'élève le bordj de Bouali Mohammed, Agha de la région est de l'Ouarsenis. Cet agha alla au-devant des troupes françaises et les guida dans le massif montagneux que l'on pacifia. Près de là, se trouve le village nouvellement créé de Bougainville.

La fontaine du Lion ! Il y a de quoi frémir ! Le monarque des félins, va-t-il surgir ?... Rassurons-nous, il n'est plus ! En des temps, plus reculés, dit la légende, lions, lionnes et lionceaux se désaltéraient à cette fontaine. En pays arabe, tout comme au cœur de la Kabylie, la fiction ne perd jamais ses droits. Elle affirme que la gent léonine prenait ses ébats en foulant l'herbe drue des alentours immédiats de l'abreuvoir.

La plaine du Chélif, se trouvait desséchée par la canicule et, dans ce fleuve, il ne restait aucune flaque. Les populations assoiffées devenaient soucieuses. Un douar, avec ses chameaux, ses moutons, avait établi ses tentes

près de la fontaine. Un matin, les femmes, sœurs de Rebecca, pareilles de costumes et semblables dans leurs poses gracieuses, l'outre posée sur les reins, ne trouvèrent plus une goutte d'eau dans le bassin. C'était la calamité la plus grave.

Les sorcières (il y en avait de très influentes en ce temps-là) usèrent des conjurations propices, abusèrent des anathèmes, des supplications et des exorcismes... ce fut en vain. Une « ouzia », faite afin d'attendrir Allah, n'eut pas plus de succès. Pourtant, une présence inattendue stupéfia et effraya les femmes, qui, fidèles, allaient chaque jour implorer le génie de la source. Un rugissement formidable ébranla l'atmosphère. Le sol craqua sous un pas pesant. L'air surchauffé, empuanti d'un souffle fétide devint irrespirable. Une odeur de suint et de pourriture mêlés, étouffa les porteuses de « guerbas » qui se bouchèrent le nez et la bouche, sous un pan de leur foulard de tête...

Un lion de belle taille, à la crinière longue et flottante, s'avançait lourdement, reniflant à droite et à gauche, sentant le vent, tourmenté par les présences humaines. Il les regardait de ses gros yeux limpides et étonnés... Que me veulent ces intruses ?... Qui les rend si hardies ?... Que font-elles dans mon domaine ? semblait-il dire.

L'épouse du chasseur émérite El Arbi avait accompagné plusieurs fois son mari à l'affût des grands fauves, et de ce fait, elle avait acquis suffisamment de courage, surtout une présence d'esprit, peu commune. Messaouda, tel était son nom, se trouvait à l'aiguade tarie et après un premier mouvement de frayeur reprenant vite son assurance coutumière, elle se précipita devant le lion, éleva vers lui ses mains suppliantes, l'interpella en ces termes :

« Sidna, ne sois pas méchant ! Si tu es un homme protège nous ! Tu es fort, sois généreux. Laisse-nous la vie et aide-nous à la conserver ! »

Le noble roi des animaux sembla goûter agréablement cette supplique. Comme s'il l'eut comprise, il écarta le groupe et il s'avança jusqu'au bassin vide.

Collant ses lèvres lippues à l'endroit du robinet détruit, il lampa, suça si bien que, prodige des temps heureux, l'eau jaillit avec force. La crinière du noble animal ruissela de goutelettes qui scintillèrent à l'extrémité des poils. Rafraîchi et désaltéré, le lion s'ébroua dans son bien-être. Sans pitié pour les assoiffées, qui, si elles eussent osé, eussent sucé les babines mouillées, le lion d'un coup de langue sembla poser un scellé sur le trou d'échap. pement. A l'instant, l'eau cessa de paraître.

— O Sbâ (nom du lion) que fais-tu, s'écria outrée la plus téméraire d'entre les femmes présentes. Te voilà frais et dispos ! Regarde-nous. N'es-tu qu'un égoïste ? Vois, nos yeux aux tendres regards se ferment. Nos chairs aux tons d'ambre se flétrissent. Aie pitié ! à boire ! à boire !...

Veux-tu un serment ? Nous te jurons qu'aucun fusil ne sera plus braqué sur toi. Avec ta famille vous nous serez sacrés. Bien plus, tu pourras prendre nos agneaux nous ne nous plaindrons pas. Mais, ô Sultan, sois bon... Donnes-nous de l'eau !

Le lion, galant envers le beau sexe, lécha de rechef et une eau claire rejaillit. A ce nouveau miracle, les femmes qui n'avaient plus aucun sentiment de frayeur, remplirent leurs ustensiles et procédèrent sans gêne, à leurs ablutions.

Le lion accroupi les regarda faire. Lorsque la dernière eut rechargé son outre pleine, il se redressa et de nouveau souda le robinet. Curieuse, une femme en se retournant, surprit le geste. « O mes sœurs s'écria-t-elle, Allah est grand mais, demain, aurons-nous encore de l'eau ? Le jet ne gicle plus ».

La plus jeune d'entre les admiratrices du « seigneur lion » dit avec foi : « Mektoub ! Notre ami ne nous a pas sauvées en ce jour pour nous laisser mourir demain... Fions-nous à lui !... ».

A la fontaine le lendemain, pas d'eau. Mais le lion revint, lécha et l'eau reparut. Et ainsi chaque jour. Quand, hélas, un chasseur, d'un douar voisin, que souciait peu le pacte conclu et tenu, vit le lion se désaltérer. L'occasion

était belle. Heureux de l'aubaine cet homme le mit en joue. Deux balles le frappèrent entre les yeux.

Abattu, d'un grand rugissement, il protesta, laboura la terre de sa queue et dans une courte agonie, ce fut fait de tant de force.

Ignorantes du crime, les femmes revinrent. Le chasseur dépeçait sur place sa victime, fier de la belle fourrure qu'il emporterait comme trophée.

Irritées du manquement à la foi jurée, les femmes se jetèrent sur le criminel, l'étouffèrent sous leur nombre, le piétinèrent et réduisirent son corps en bouillie.

Et... le glou-glou du robinet, ne dit plus sa chanson.

Le douar dut partir, il alla au hasard dans la vaste plaine, à la recherche d'un point d'eau.

Comme ses transhumants, poursuivons notre voyage !

Voici Aïn-Leka sur la hauteur, demeure d'un garde, au milieu d'une futaie de chênes. Nous y passâmes la nuit.

Aïn-Loulou, autre maison forestière. De plus en plus, la forêt devient touffue. C'est Bou-Caïd. En 1890, Bou-Caïd ne se distinguait pas des autres points régionaux. Une mine de calamine de zinc non exploitée alors, a été depuis concédée à la société belge de « La Vieille Montagne ». Il s'y est créée une cité ouvrière qui s'est développée dans le plein rendement de l'exploitation.

Aujourd'hui, ce pays a changé d'aspect. Par arrêté gouvernemental du 16 avril 1924 une partie de la forêt domaniale d'une contenance de 1.030 hectares se trouvant comprise entre le village de Bou-Caïd et le milieu du versant sud de la montagne de l'Ouarsenis a été classée comme parc national. Des concessions de lots à bâtir devant servir à la construction de villas, hôtels, maisons de campagne, etc..., seront accordées gratuitement pour 99 ans. Tout un réseau de chemins et sentiers a été établi pour rendre des excursions faciles et nombreuses. Une route carrossable, partant du village de Bou-Caïd desservie

journellement par un service d'autobus, permet depuis le 15 juin 1924 d'accéder facilement dans l'intérieur du parc.

Dans cette partie de forêt se trouvent de beaux boisements d'essences variées, ainsi que des sites des plus pittoresques.

Le climat pendant l'été est frais, agréable et sain.

En ce mois de juillet, mois béni par tant d'écoliers, je venais à l'Ouarsenis, goûter un repos bien gagné après l'assiduité aux études scolaires. Une tempête allait éclater. Les arbres frémissaient sous l'appréhension de la bourrasque. L'air était de plomb fondu. Quelques gouttes d'eau échappées des nuages cuivrés se muaient bientôt en ondée qui transperçait nos minces vêtements. Le tonnerre fracassait son jeu de boules. Une haute montagne en forme de nef de cathédrale, flanquée d'une chaîne joliment dentelée, profilait des silhouettes à la lueur des éclairs. A mi-côte, une lumière vacillait.

—« Nous arrivons », clamèrent les cavaliers en burnous bleu. Il était dix heures du soir.

Un fanal, tenu à bout de bras par un homme, « révélait » l'emplacement d'un bordj. Je vécus les émotions du « Petit Poucet ». Mais, ni l'ogre cruel, ni l'ogresse secourable, n'existèrent pour moi. Au sein de ma famille, j'allais reprendre les habitudes si douces de mes vacances.

Une surprise m'était réservée ! Dès ma première visite aux écuries je trouvais un poney qui m'était destiné. Je le nommais : « Caprice » ! Pour me distraire, mon père voulut que je l'accompagne à cheval dans ses tournées.

Le bordj n'avait rien d'un palais. L'on s'est toujours représenté les administrateurs de commune mixte, logés luxueusement, menant une existence princière. A l'époque, comme en d'autres plus tard, cette réputation toute gratuite de « petits pachas » amenaient chez nous de nombreux convives ; aucun hôtel, pas le moindre cabaret n'offraient un gîte.

Si les repas ne laissaient rien à désirer, nos hôtes savaient-ils que notre bourse familiale en supportait tous

les frais. Une légende circulant dans le public ignorant, tend à faire croire que les chefs des communes mixtes touchent des indemnités administratives, de réception. Ni mon père, ni mon mari n'en ont jamais touchées ! Détruire des on-dit qui créent des abus est œuvre utile.

C'est en 1858, que l'Agha Mohamed ben Djilali construisit le bordj à 1.200 mètres d'altitude Cette maison de commandement devint en décembre 1880, le siège de la commune mixte qui s'étendait au sud vers la haute plaine du Sersou, faisant limite aux communes de Tiaret et d'Ammi-Moussa, d'Orléansville et de Téniet-el-Haâd.

Aucune route carrossable n'existait dans tout ce territoire, dont la population, exclusivement musulmane, était assez indolente, ne montrant plus les qualités du Kabyle, c'est-à-dire l'activité et la vivacité.

Les indigènes de la région, qui comprend les douars Beni-bou-Khanous, Tamellahat, Beni-Lassen, Oulad-Ghalia, Beni-Chaïb, Bethaïa, Beni-bou-Attab, vivaient de peu, ils avaient sur place ce qui était nécessaire à leur frugalité, des droits d'usage en forêt et leurs animaux s'y nourrissaient.

Cette population est toujours restée fidèle à la France et en 1864, elle fournit un contingent contre l'agitateur Si Lazreg. Ce contingent razzia les Beni-Tigrine de Tiaret révoltés et revint. Ibn Khaldoun dit : « qu'en l'an 1000 « l'Ouancherich » que nous connaissons sous le nom de Ouarsenis, fut occupé par une fraction des Matmata, venue des montagnes berbères du Maroc. Il est certain que les indigènes qui habitent cette région montagneuse, sont d'origne berbère, mais aujourd'hui, ils parlent l'arabe, alors qu'à la prise de possession du pays par nos troupes, c'est la langue berbère qui était usitée. Là, comme partout dans les montagnes, le peuple croit aux choses surnaturelles. Les Berbères de nos jours, c'est-à-dire nos montagnards, quoique musulmans, ont encore des habitudes et des croyances païennes, des superstitions que la religion n'a pas détruites.

Il ne faut pas dans cette région rappeler une personne qui a commencé à se mettre en marche. C'est de mauvais

augure. La rencontre d'une vieille femme, ayant une difformité du corps comme la fée Carabosse, est un signe calamiteux, mais, rencontrer de jeunes et jolies filles, des femmes porteuses de lait qui vous en offrent à boire et voilà que le succès, les avantages, les beaux bénéfices sont certains. Je ne cite que ces exemples, mais l'énumération pourrait être longue. L'indigène sent les beautés de la nature, il chante ses sensations et louange les charmes de la femme. Le « Meddah » ou conteur a un franc succès dans les douars par les belles soirées passées sous le ciel étoilé.

A Beni-Hindel, dans un carré de bâtisses ordinaires composé de simples rez-de-chaussées et de quatre bastions, fonctionnaires et bêtes voisinaient. Les maisons d'habitation, mises à côté des écuries.

En fond de tableau, les demeures confondues du chef et de ses adjoints. L'administrateur était meublé du strict nécessaire. Les adjoints, n'avaient alors aucun droit à un mobilier. Vu les difficultés d'accès et de transport, certains se contentaient de caisses pour se meubler. Mon père apitoyé, demanda à l'administration que ses adjoints aient les meubles de première nécessité. Sa demande fut accueillie et plus tard généralisée.

Notre logement allait être surélevé d'un étage. Des plantations nombreuses d'arbres fruitiers étaient en cours. Une vigne étendait ses pampres sur le versant. Grâce à l'initiative de mon père, il y mûrit des fruits aussi savoureux que les plus savoureux de France. La température s'échauffe les jours de siroco. Le bordj, construit face au sud, reçoit le vent des steppes et la montagne arrête celui du nord. L'hiver y est rude. La neige y reste à demeure pendant des périodes de plus d'un mois.

Une fois, pour Noël, nous fûmes bloqués par la neige plusieurs jours, sans arrêt. Le pain manquait. La poste et le ravitaillement assurés trois fois par semaine par un convoyeur et deux mulets, entre le bordj et Orléansville ne se faisaient plus. Cela devenait inquiétant pour la population dont le recensement est promptement établi : L'administrateur, deux adjoints, un secrétaire, un khodja,

cinq déiras, un pépiniériste, un menuisier, un forgeron : un cours manuel inculquait à de jeunes indigènes, les notions de ces métiers. Un cafetier maure débitait à 0,05 centimes, sucre compris, un kaoua parfumé. Les nombreux administrés venant le jour de la chekaïa formaient sa clientèle.

En la saison hivernale, les glaçons qui pendaient en stalactites, le long des toitures, étaient peu réconfortants pour des estomacs qui avaient les mêmes exigences qu'en notre capitale, bien pourvue. Il fallut aviser et échapper au risque de souffrir du manque de pain.

Avec difficulté un déira se fraya un passage jusqu'au douar le plus proche. Chez les indigènes, il trouva du blé qu'il acheta et qu'il fit moudre dans le moulin de pierres primitif. Un four, pareil à une fourmillière géante, fut élevé dans le bordj. Fait en terre gâchée, il fut allumé aussitôt. Avec la farine, dès le retour du cavalier, des galettes furent pétries et enfournées. Cuites et dorées, j'en croquai une à belles dents ; elle était d'une lourdeur de plomb pour les estomacs moins résistants que le mien. La vie des pionniers administratifs ne fut pas indemne de vicissitudes nombreuses.

Le dégel arriva. Un chasseur se présenta au bordj porteur d'un gypaëte de grande envergure. L'immense oiseau paraissait mort. On le posa sur l'esplanade devant notre salle à manger.

Réunis pour le repas de midi, nous causions de cette prise magnifique, lorsque, convive indésirable, le mort se dressant sur ses pattes, chancelant et titubant, s'avança vers nous par la porte demeurée entr'ouverte.

Levant son cou dénudé et sa tête rasée qui émergeaient d'une collerette de plumes ébouriffées, il paraissait venir nous demander des comptes. Les balles reçues, les coups de matraques, l'avaient momentanément assommé, il reprenait ses sens et son allure batailleuse. La férocité et la combativité du géant des airs sont connues. Nul ne sera surpris, si j'ose avouer notre frayeur à la constatation de cette résurrection. La disparition de son

gibier donna l'alarme au chasseur. Sans tarder il vint lui donner le coup de grâce.

Des rohannia, des revenants, fréquentaient les parages. Un soir, des pierres tombèrent en pluie sur les toits. Lancés par des mains invisibles, ces projectiles touchaient le sol tantôt devant le bordj, tantôt derrière et à la même minute ,il s'en écrasait sur les côtés.

Nos gardes, tous arabes, croyaient aux sortilèges. Plus prosaïques, ou plus conscients, nous pensions qu'un troupeau de brebis et de moutons mérinos dont la bergerie s'étendait au-delà du mur nord du bordj, tentait des amateurs. Leur but était d'effrayer les bergers, afin de s'emparer facilement des bêtes. Aucune disparition n'était cependant constatée.

Les pierres s'amoncelaient. Des patrouilles circulaient, en vain autour des remparts.

Enfin, l'on mit la main au collet d'un mauvais plaisant, qui se multipliait en courant pour jeter une pierre, tantôt ici, tantôt là.

Nu comme un ver, cet arabe à la face bestiale, au corps noir velu, vrai seïde de satan, aux yeux infernaux prenait plaisir à alerter les gardes et nous-mêmes. Cette manière d'agir n'est pas isolée, elle se pratique souvent dans les douars. Les habitants des tentes sont convaincus alors avoir affaire aux djenouns. Nos cavaliers, eux-mêmes, lors de la prise de cet individu ne furent pas convaincus de sa culpabilité : le surnaturel seul était coupable.

Le mauvais plaisant réfléchit à la géôle sur les dangers d'incarner un esprit. Laissons-le à l'ombre ! Allons vers la lumière ! Montons sur la cîme !...

J'avais formé le projet de faire une ascension. Un des plus hauts pics algériens était à ma portée. J'allais vers ce pic que Fromentin a vu de loin. Dans « Un été dans le Sahara » il dépeint ainsi l'« Ouarsenis » : « Suppose, dit-il dans une de ses lettres, une étendue de quarante lieues de nuages amoncelés entre l'Ouarsenis et nous et tu pourras imaginer dans quelles profondeurs de brume sa magnifique pyramide est ensevelie. »

Dès le lever d'un jour du mois d'août, après avoir traversé la broussaille, puis plus haut, la forêt de pins, de chênes-liège, de chênes verts et d'oliviers sauvages, je gravissais la masse rocheuse. Nulle sente ne facilite la montée parmi les rocs et les éboulis. Des cèdres, écimés par le orages, sont en petit nombre. Arrivée au sommet, la côte pénible est vite oubliée. L'œil embrasse un horizon infini. Comme les arabes, je crus dominer le monde !

Un cube de maçonnerie, élevé jadis en support d'un drapeau de fer, est mis là pour servir de point géodésique. Il ne restait que la hampe transformée en tire-bouchon par la foudre.

De multiples galeries trouent les flancs de la montagne. Les Romains ont exploité le plomb argentifère et aujourd'hui, ces mêmes galeries ajoutent leurs couloirs aux nouvelles percées, d'où l'on extrait de la calamine et du fer.

Une deuxième chaîne à crête dentelée, invisible du bordj, se juxtapose à la première. Les pics de Sidi-Amar et de Bel-Kheiret forment deux clochers latéraux. Des citernes, bien conservées, sont sur la chaîne la plus basse : ce sont des restes de l'activité romaine. L'hydraulique, si nécessaire à l'Algérie, dépourvue d'eau en été, a été bien comprise par ce peuple qui n'a pas craint d'installer à cette hauteur, des réservoirs qui la canalisaient jusqu'aux endroits où elle était nécessaire.

Actuellement, la haute administration algérienne se préoccupe de cette question. Un barrage est en cours d'exécution : celui de l'Oued-Fodda dont les eaux descendent de l'Ouarsenis et qui permettra d'arroser 16.000 hectares et recevra plus de 4.000 litres d'eau, à la seconde, ce qui représente 15 millions par heure.

Le 10 novembre 1924, M. le Gouverneur général Steeg, en a posé la première pierre. M. Steeg, réalise le programme que tous les vieux Algériens réclament depuis les débuts de la colonisation. De vastes territoires improductifs, jusqu'alors, ajouteront leurs moissons à la richesse agricole de la colonie.

L'infiltration des eaux provenant de la fonte des neiges a créé à quelques centaines de mètres du bordj sur le côté droit, une nappe jaillissante. De mon trône, digne des dieux, je surplombais l'horizon... Horizon, si vaste, qui n'a pour limite que la faiblesse de la vue humaine.

J'étais plus que reine !... Mes sujets prosternés à mes pieds, étaient innombrables. Je distinguais, là-bas, tout là-bas, les monts de Chellala, d'Aflou, la montagne carrée de Tiaret, le « Zaccar », le massif de Tittery dont le centre est Médéa, le Dahra, jusqu'aux côteaux du Sahel, etc..., etc.

Des pointes du Djurdjura percent les lointains. Tout le pays est bosselé. Les hautes plaines d'alfa s'épandent vers le sud.

Le Chélif trace son sillon dans les sables fauves. En des convulsions de serpent, l'Oued Mina se faufile. Nombreuses sont les dépressions, en forme de cuvette, où l'eau pluviale s'étale en miroir aveuglant. Tout près... il semble que l'on n'ait qu'à se pencher pour s'en saisir... c'est le Sersou.

Jusqu'en 1901, ce Sersou était monotone et inculte. Je le voyais tel.

Puis, de nombreux douars. Entre autres, les Oulad-Ammar paraissent tout proches. Ce nom me remet en mémoire une anecdote : La rencontre d'une maraboute. Dans la suite de mon séjour, en allant chez les Ouled-Amar, nous nous trouvâmes en face d'un jeune cavalier de fière allure, il était accompagné d'un homme âgé. Tous deux reconnaissant en mon père, le chef de la commune mirent pied à terre et s'avancèrent vers nous avec respect.

Le jeune indigène se tenait sur la réserve. Sa figure fine et halée, était celle d'une femme, plutôt que d'un écuyer du sud. Sa voix musicale me confirma dans mon opinion, et bientôt, mon père me présenta à cette jeune maraboute. Elle était si jolie dans son costume masculin, elle le portait avec tant d'élégance et de distinction, qu'à l'admiration s'ajoutait un véritable respect pour sa personne. J'étais un peu interdite car mon imagination

ne m'avait jusque-là représenté les femmes indigènes que sequestrées et cloitrées : Pareille liberté dans le costume et les manières renversait toutes mes idées. Nous conversâmes pendant quelques instants et elle m'apprit que son plus grand plaisir était de parcourir la campagne à grandes chevauchées ou d'assister aux fantasias où parle la poudre.

Continuons notre tour d'horizon. Voici les grand ravins déchiquetés des Beni-bou-Khanous. Une multitude de campements gîtent dans les coins et les recoins des rives du terrain. Plus près, le Tamelahat et ses collines déboisées,, calcinées par un incendie qui étendit ses ravages jusqu'à Ammi-Moussa. Des milliers d'hectares avaient été récemment la proie des flammes. L'incendie avait duré plus de quinze jours.

Nuitament, le spectacle vu du bordj était grandiose, les flammes léchaient les crêtes et victorieuses s'en élevaient tout le long, on eut dit un cratère d'une largeur démesurée, en pleine éruption. Le feu se tordait et grésillait et nous en percevions le bruit...

Les fonctionnaires de la commune mixte étaient tous sur les lieux et organisaient les secours, les cavaliers les accompagnaient. Plus un homme ne restait au bordj. En pleine brousse arabe, femmes et enfants français étaient seuls. Malgré cet isolement, rien de fâcheux n'arriva dans ce bordj perdu, retiré de tous secours en cas d'attaque.

Les journaux algériens relatèrent l'incendie. L'étendue du désastre émut ceux de la Métropole. M. Masqueray, ce savant qui sut illustrer l'Algérie, vint. Il amena avec lui le peintre Bombled, envoyé de Paris par l'*Illustration*, pour saisir sur la toile la beauté des flammes dévastatrices. Cet artiste s'était rendu sur les lieux lorsqu'une chute de cheval lui fractura un bras. On le ramena, auprès de nous, sur une civière improvisée. Les arabes, témoins de l'accident, lui avaient fabriqué un appareil sommaire. Le Docteur Bouteloup, d'Orléansville, assurait le service médical de la région, on l'appela. Il vint aussitôt, et ligatura la cassure. M. Masqueray n'abandonna pas son malchanceux compagnon de route. Tous deux, demeurè-

rent nos hôtes et ils reprirent ensemble la route d'Alger.

Dans le panorama, voilà l'Oued-Sly, qui est peuplé de gazelles à longues cornes, doubles en grosseur de la petite et gracieuse gazelle des plateaux. J'ai vu quelques-unes de ces grosses gazelles en allant dans les Beni-bou-Slimane et, mon mari quelques années plus tard, en 1894, a rencontré un petit troupeau de quatre ou cinq de ces gentilles bêtes dans l'Oued-Sly. L'Oued-Sly est livré depuis à la colonisation par la création du village de Masséna.

C'est dans cette vallée de l'Oued-Sly que déjà quand je la parcourais je vis les indigènes exécuter leurs prestations en nature :

On établissait la plate-forme pour un chemin de fer départemental. Ces travaux ont été abandonnés et ont disparu depuis. Un projet de loi vient d'être déposé, tout récemment, par le Gouvernement général de l'Algérie sur le bureau de la Chambre des députés, en vue de la déclaration d'utilité publique d'un chemin de fer à voie de 1 m. 55 à établir entre Orléansville et Vialar, par la vallée de l'Oued-Sly. Cette ligne ferrée de pénétration dans le massif montagneux permettra le transport des céréales produites par la haute plaine du Sersou et le minerai extrait de la montagne de l'Ouarsenis...

Beaucoup de gibier dans les parages. Outre les bêtes de poils et de plumes, hôtes habituels de l'Algérie, l'outarde se tenait sur les vastes plateaux, le sanglier fonçait dans les forêts ; des panthères gîtaient sur certains points et l'autruche galoppait dans les daïas du sud. Je suivais la route à peine amorcée, qui devait rejoindre celle de la splendide forêt des cèdres de Teniet-el-Haâd.

Cette voie, qui est restée à l'état d'amorce, se déroule au milieu d'un chaos.

Un torrent fuit du hammam de l'Ouarsenis, source d'eau thermale éloignée du bordj de 8 kilomètres, dans le douar des Ouled-Rhalia. Hammam bien différent de ceux des villes. En Algérie, on rencontre des sources thermales un peu partout et ces eaux chaudes nombreuses

sont connues depuis l'antiquité. Ici, les Romains avaient établi des piscines et tout un système de canalisation pour y amener les eaux.

Brusquement le long du torrent, un filet de vapeur s'élève en une ligne mince et sinueuse s'échappant d'un gourbi au toit de diss, en contre bas de la route.

N'était cette brume légère, haute de quelques centimètres, que le vent a vite fait d'éparpiller, rien ne trahit la présence d'une source chaude et nous n'aurions pas été tenté de descendre le talus à pic qui y conduit. Sous la croûte broussailleuse de la toiture s'abritait un gourbi, un bien pauvre gourbi et au-dedans s'ouvrait une piscine construite en pierres plates avec un étroit rebord pour se déshabiller. Nous sommes dans un hammam chauffé, disent les indigènes, par des génies Ses eaux salutaires guérissent les goutteux et les rhumatisants.

J'entrai : A travers le nuage de vapeur, les voiles des mauresques n'existaient plus. C'était un enchevêtrement de chairs fermes et flasques. La piscine était réservée aux femmes, elles étaient là dévêtues et toutes ensemble baignaient dans un espace restreint de quelques pieds carrés, se pressaient sans cependant se gêner. Les mères, avaient amené leurs enfants et les frottaient vigoureusement. Chose assez curieuse, les petits n'ont pas peur de l'eau ; mais ils craignent le savon arabe, une pâte gluante qui leur pique les yeux et ils geignent.

Plusieurs de ces enfants étaient encore à la mamelle et ma stupéfaction a été, je l'avoue, très grande, en voyant un marmot sur les reins de sa mère têtant le sein maternel ; le petiot avait réclamé sa subsistance, la mère ne changea pas sa position sur son dos, elle prit seulement son sein allongé démesurément, le plaça sur l'épaule ; le marmot se haussa pour attraper son biberon naturel d'une élasticité peu banale.

Toutes ces femmes riaient et causaient, leur nudité ne les gênaient nullement. Que voulez-vous ; ces êtres primitifs ne s'offusquent jamais de ce qui est naturel. Seul un regard masculin peut les émouvoir. Ah ! si un homme s'était hasardé, par inadvertance, dans ce gourbi, c'eut

été un véritable affolement ; mais les hommes ont toujours respecté ce lieu réservé aux femmes, jamais il ne leur fut venu l'idée d'enfreindre cette règle. Le meilleur témoignage que l'on puisse donner du respect des hommes pour ce hammam féminin, c'était l'inexistence de porte au gourbi ; une palissade de branchages renouvelée à chaque saison en protégeait seule l'accès.

Tout proche de ces bains existe un arbre marabout, fort vénéré, un simple lentisque dont les branches tourmentées se baignent dans les eaux de la source.

L'eau encore tiède s'écoule à travers les pierres qu'elle colore d'une belle teinte safranée.

Par sa nature sulfureuse, la source a des propriétés curatives qu'atteste la guérison de nombreux malades et les innombrables ex-voto pendant aux branches du lentisque. Ces marques de gratitude furent découpées dans les voiles des mauresques ; elles ne sont guère élégantes, ce sont des bandes de chiffons de toutes couleurs, flottant à la moindre brise.

Ainsi paré, l'arbre semble animé de petits serpentins accrochés à toutes les branchettes.

Les indigènes connaissent fort bien les eaux qui conviennent à leurs maladies et malgré le manque de confort de cette primitive installation, ils l'utilisent largement. Un campement, très sommaire, souvent une simple tente ou un abri en branchages leur paraît suffisant. C'est ce manque de confort qui empêchait les européens de suivre le même traitement.

Pourtant dans ce hammam une cabane leur était réservée. Elle se dressait tout près d'une cascade d'eau froide de 18 mètres de haut. (Après le bain chaud la douche froide). Que désirer de plus, d'autant que le cadre est magnifique. Une grotte avec balcon, large comme une terrasse, s'ouvre à mi-hauteur dans le rocher où le lierre grimpe et s'accroche aux dentelures. Des ramiers en ont fait leur asile ordinaire.

Depuis mon voyage, l'administration de la commune mixte a fait des aménagements :

La source Hammam-El-Djerab (bain de la gale) qui sourd le long de la montagne voit son eau conduite dans une petite construction de style arabe, d'une seule pièce et fréquentée seulement par les indigènes. Le débit est de 3 litres à la minute, la température à la piscine est de 36°.

Les sources de Sidi-Sliman (Ouled-Rhalia), dont quelques-unes ont été captées et réunies, alimentent un établissement thermal renfermant deux grandes chambres ayant chacune une piscine et deux cabines avec une baignoire. L'eau est à 40°. On y a omis la salle de douches. Un petit hôtel est installé à proximité. D'autres sources sortent un peu partout du flanc de la montagne et peuvent être captées pour augmenter le débit utilisable actuel de 70 litres à la minute.

A l'est, sans discontinuité, les bois s'étendent et se soudent à la forêt des cèdres de Téniet-el-Haâd universellement connue.

Des souvenirs plus récents me permettent de vous faire la description détaillée de cette forêt.

D'abord arrêtons-nous un instant à Téniet-el-Haâd (Le col du Dimanche), centre à la fois d'une commune de plein exercice et d'une commune mixte. Mon mari administra cette dernière, qui, à l'époque, n'en faisait qu'une avec celle du Sersou, détachée d'elle après son départ.

La ville de Téniet-el-Haâd a été comme beaucoup de localités algériennes un poste militaire établi pour surveiller le massif de l'Ouarsenis. Dans la pacification de la région de Téniet-el-Haâd, à côté des noms de Bugeaud, Changarnier, Saint-Arnaud, la France ne doit pas oublier celui du bach Agha, Ameur ben Ferhat, l'ancêtre, l'ancien chef de la famille des Ferhat (1) qui s'est toujours trouvé présent avec Larbi el Hayani, son khalifa, pour soutenir et guider nos généraux dans leurs expéditions. Ses enfants ou petits-enfants sont encore

---

(1) Les Ben Ferhat, par Manuel BUGEJA, Administrateur principal de commune mixte. **Bulletin de la Société de Géographie** 1916.

aujourd'hui des chefs indigènes dont le dévouement à la France est connu.

Téniet-el-Haâd est devenu un centre important, qui a pour lui la salubrité de son climat, le voisinage des hautes montagnes et surtout une attraction incomparable « les Meddad » (forêt de Cèdres) et qui autrefois sur les deux versants du Djebel des Meddad ne comprenait pas moins de 3.000 gros cèdres sur une superficie de 1.000 h. environ.

Le Docteur Bodichon a dit en 1847 : « On sait combien était estimé à Rome les cèdres de Mauritanie dont on confectionnait des tables de luxe, lesquelles atteignaient parfois des prix fabuleux. Mais pour un tronc présentant par l'aspect de sa section toutes les qualités désirables que d'arbres abattus : Aussi que de régions dévastées par cette industrie.

« La colonisation française se montra-t-elle aux premiers temps de la conquête plus clémente envers ces beaux arbres ? Qu'on en juge par cet exemple :

« Le ministre de la guerre avait décidé qu'on formerait « à Téniet-el-Haâd, un établissement militaire pouvant « contenir 1.500 à 2.000 hommes Le génie chargé de « l'exécution, commença par abattre de quoi bâtir une « ville, sans se préoccuper de la saison où le bois doit « être abattu. Des arbres vieux comme le monde, hauts « de 30 à 40 mètres sur 2 à 3 mètres de diamètre en « tronc, une multitude de sujets de moins belle venue, « furent livrés à la hâche. On les précipitait du haut « en bas des collines en leur faisant écraser des centaines « de jeunes plants sur leur passage. A grands frais, ils « furent mis en poutres, en madriers, en planches « nécessaires aux constructions. Mais bientôt on recon- « nut que le cèdre coupé ainsi sans discernement de « saisons devenait un mauvais bois à bâtir, car il se « fendait prodigieusement. Alors, on y renonça. On « emploie à Téniet-el-Haâd, les bois du Nord, débarqués « à Cherchell et à Alger. Maintenant, chacun peut voir « là où s'épanouissait naguère la plus belle forêt de « l'Algérie, là où s'élevaient les cèdres aussi vieux et aussi

« beaux que ceux de Salonique, des planches, des « soliveaux, des poutres répandus ça et là, pourrissant « en plein air et livrés au gaspillage. Il faudra des siècles « pour réparer l'œuvre destructrice de quelques mois ».

Malgré ce massacre, la forêt est toujours belle.

Une route, semée d'ornières où cahotent les véhicules, part de la cité. Elle entaille la montagne de ses nombreux lacets. En une dizaine de kilomètres, il faut franchir la différence d'altitude. Téniet est à 1.160 mètres et le Kef-Siga, partie très boisée et rocheuse, point culminant des Meddah, se trouve à 1.700 mètres environ. Le général Margueritte chassa un lion à cet endroit.

A la fin de la saison estivale quelques carrés de vigne rompent la monotonie du côteau dénudé.

L'aspect change quand l'hiver règne en maître. La terre, les plantes, les arbres, le ciel même deviennent uniformément blancs. En toutes saisons, j'ai aimé gravir le raidillon. Des voitures avançaient au pas de deux chevaux. Allure trop lente à mon gré ! Une automobile ne m'eut pas plus satisfaite. Sa vive allure m'eut conduite trop rapidement. Me perdre sous les futaies, passer par les sentes resserrées, cela me tentait bien davantage. Mon impatience s'accomodait mieux du trot d'un autre « Caprice » !

Quelles sensations éprouvées, lorsque l'esprit s'élève dans l'ambiance du pittoresque. Elles sont indéfinissables !

Dans la forêt, chaque arbre a son histoire, chaque pierre sa légende, chaque carrefour ses farfadets, chaque broussaille sa surprise, chaque éclaircie un point de vue différent. Des chênes, pareils à des torses sont postés en avant garde. Il n'y a place que pour eux et ils la disputent aux broussailles. Les fourrés sont si fournis que leurs branches semblent vouloir garder prisonnier l'aventureux qui ose se risquer dans leurs lacis. De leurs tiges molles et piquantes des ronces interdisent le passage. Qu'à cela ne tienne, il n'y a qu'à tourner l'obstacle pour continuer la fouille des appâts forestiers.

L'automne me faisait escorter par ses feuilles, où le soleil accroche des rayons d'or. Une immense symphonie

règne alors : jaunes, rouilles, ocres, ambrés et chrômes se fondent dans tous les ors. Les belles feuilles des chênes ne vivent plus. Certaines arrachées, souvenirs fanés de l'été, tourbillonnent comme des oiseaux blessés. Les glands se détachent et en bruits imperceptibles cinglent les feuilles mortes, étendues en un tapis épais.

De gros champignons soulèvent la couche d'humus. Toutes les espèces comestibles s'y trouvent réunies et pointent leurs ombrelles. Les morilles tiennent compagnie aux cèpes et les choux-fleurs, à foison montrent leurs dentelles blanches.

La mousse spongieuse sème ses folioles déchiquetées pendant que les lichens envahissent les arbres et les pierres.

Avec le printemps, les orchidées naines sortent orgueilleusement des moindres failles et s'offrent aux amateurs dans leur diversité. Les liserons suspendent leurs banderoles aux ronces. Les petites violettes pâles plus timides se révèlent par leur parfum si subtil... Qui n'a été par la forêt dans l'aurore des beaux jours, ne peut connaître l'enivrement causé par l'odeur de sa flore...

En avançant vers la crête, le zéphir matinal se charge d'odeurs balsamiques âcres et pénétrantes. Elles émanent d'un arbre isolé poussé dans le rocher... Ce solitaire surplombe l'abîme. Au milieu d'un chaos de blocs, il surveille les pentes. Sentinelle avancée. C'est le premier cèdre que la foudre ébrancha bien des fois !...

A sa suite, les cèdres s'élancent à l'envi, d'autres s'étalent. A gauche, à droite, en avant, il n'y a plus qu'eux. lIs sont, dans leur domaine, souverains incontestés. Leur masse serrée couvre les pentes, livre à la montagne un assaut triomphant. La multiplicité de leurs branches la cernent, l'étreignent, la prennent et le brouillard l'encercle de gros bourrelets de flocons épais.

Mon cheval me menait par le labyrinthe des sentiers qui se faufilent partout. Le chemin à parcourir et son aboutissement lui étaient familiers.

Je traversais la forêt dans sa largeur. J'allais aux bords du petit lac aux reflets d'acier bleui. Des carpes glissaient

entre deux eaux, pareilles à des poissons de velours et de mousse. Devant moi, des lièvres apeurés détalaient, des perdrix se levaient dans un bruit d'ailes ; des papillons batifolaient nombreux et étourdis ; des geais s'envolaient dans un éclair bleu et des corbeaux mettaient sur tant d'harmonie leurs notes lugubres. A travers buissons et clairières, je furetais dans les moindres recoins. J'arrivai en vue d'une habitation. Une seconde dessine son profil dans une clairière. Toutes deux, nichées près du sous bois idéal, ont violé la retraite des plus beaux conifères. L'imagination vagabonde : L'on s'attend à voir sortir des demeures solitaires de pieux anachorètes...

Hélas ! seuls apparaissent les gardes de la forêt !... C'est une maison forestière ! C'est le chalet d'un simple particulier épris du rond point, où il a établi sa demeure, vraiment appréciable au temps chaud. La route carrossable y aboutit. Dans la prairie, je retrouvais notre société. C'est un délicieux rendez-vous de chasse. Sur le tapis de peluche verte, les « roula » (les fées), doivent mener leurs rondes gracieuses les soirs de clair de lune. L'eau cristalline s'échappe d'une source. Nous y raffraîchissions nos gosiers altérés.

Les géants de ces lieux lançaient, au-dessus de nos têtes, leurs branches hérissées de fléchettes et semées des rondeurs de leurs pommes. Pour ceindre leur circonférence nous nous mettions à plusieurs et nous avions l'illusion de les prendre sous notre domination.

Arbres gigantesques, chargés de siècles, quelle diversité d'humains avez-vous regardés ? Quel en est le nombre ?... Tous ont passé !... Vous seuls êtes toujours là, frissonnant de toutes vos branches et vous contentant d'inscrire en votre cœur, l'almanach de la fuite du temps. La chûte est commune à tous les végétaux, comme à tout ce qui a vie sur la terre. L'heure fatale arrive aussi pour vous.

Le « sultan » est mort depuis longtemps. La « sultane » bien vieillie, veut le rejoindre... Ces colosses tombent en fine poussière. Le temps les a minés, ils ne sont plus que des squelettes dont le vent désarticule les os.

La majestueuse parure d'une des plus belles futaies se transforme. D'autres arbres, jeunes et vigoureux, prennent la place. Chaque année, ajoute à leur taille.

Les patriarches : Messaoud, Messaouda, existent toujours, épargnés par la foudre et par les incendies. Combien de temps, vivront-ils encore ?...

Voici une table toute rustique. Faite de planches taillées dans les cadavres des vieux cèdres, elle tient au sol par des piquets. Sur elle, des noms sont inscrits en creux, à l'aide d'un canif... Où êtes-vous, vous tous qui êtes venus avec des sentiments divers et qui avez tracé sur les tablettes, le nom que vous portiez ! Ailleurs, est-il bien oublié ? La forêt l'a reçu en dépôt, elle le garde toujours et tant que la pourriture ne dissociera pas les atômes du bois, elle le gardera !...

Après notre promenade, nous retrouvions sur cette table les provisions retirées des caissons des voitures. Une collation était dressée et nous la dégustions avec une évidente satisfaction.

Au milieu des bataillons de cèdres nous abandonnions toute étiquette, tout souci. Seule, subsistait la jouissance, sans contrainte de la forêt. Les feuilles bruissaient. Leur agitation mettait sur nos visages sur toutes choses des ronds brillants. Sous leur abri, nous retrouvions nos sentiments d'enfant. L'homme, le plus sévère, devenait gai, le plus enjoué, était rêveur. Un nivellement se faisait dans les idées, entre les âges !

Puis, quand nous poursuivions notre route au-delà des châlets, quel panorama s'y découvre. A perte de vue s'étend la haute plaine du Sersou, les côteaux de Chellala, l'Ouarsenis, « l'Œil du Monde ».

. . . . . .

Un jour séparée d'elle, je crus la forêt perdue à jamais :

Dans l'atmosphère alourdie d'un été des plus chauds, le ciel se chargeait de lourds nuages, frangés de cuivre. L'orage était proche.

Un point lumineux jaillit soudain et telle, une luciole, il se fixa sur le bord de la forêt. Rapidement, cette lueur

devint étoile, puis les rayons furent des flammes. Une torche embrasée se dressa dans le grésillement d'une flambée de bois sec. Le vent la fit vaciller en tous sens, la courba sur un tas de broussailles qu'elle enflamma.

A travers le silence nocturne, la forêt courait un danger. Les gens des douars placés à proximité, vinrent heureusement apporter leur secours. Dans leur action, ils ne perdaient certainement pas de vue leur croyance aux génies !

De peur d'attirer la colère des protecteurs de la forêt, les pompiers occasionnels devaient éviter soigneusement de marcher sur la cendre : Dans le cas contraire, c'eût été offenser les génies !...

La vapeur graduellement se dissipa et le feu s'éteignit. Puisse les « Meddad » être à jamais préservés et continuer à être encore... toujours... la forêt...

. . . . . .

Mesdames, Messieurs, restons, le voulez-vous, sur ce souvenir. J'espère que la randonnée de ce jour vous a été agréable et qu'elle vous incitera à ne négliger aucun site algérien. Nulle part, vous ne serez déçus.

AU PAYS DE LA SOIF[1]

LE SERSOU

Métamorphose

MESDAMES, MESSIEURS,

« Le désert est profond et le vent est sonore ».

Légende des Siècles
VICTOR HUGO

Par monts et par vaux, je vous ai parfois menés. En ce jour, c'est dans l'étendue infinie, dans le royaume des landes, dans la propriété du mirage, que nous circulerons. Je vous présenterai le « Seressou » de l'ancien temps ; je vous ferai connaître ses stades pour l'amener à la vie qui l'anime aujourd'hui.

L'évolution dans la nature algérienne, cette évolution due au génie, à l'initiative, au labeur de notre peuple est bonne à constater et à dire et non moins bonne et utile à retenir.

Chez les Arabes, la légende mêle ses fictions aux vérités de la réalité ; je ferai comme eux.

Bien au-delà des montagnes de Trézel, deux tribus ennemies s'étaient vouées une haine mortelle. Depuis un temps immémorial, de nombreux griefs existaient de part

---

(1) Conférence faite le 21 Mars 1928 à la Société de Géographie de l'Afrique du Nord, Salle des Maréchaux du Cerçle Militaire

et d'autre. La guerre était à l'état latent. Un incident, fort grave, constitua un *casus belli* irréfutable.

Un chef ravit dans le camp adverse, une superbe jeune fille : « La perle de l'Oasis ». Les lagunes de sable, tout comme celles plus fluides de Verone, eurent des Roméo et des Juliette, des Montaigus et des Capulets. Les cœurs de Sadia et d'Abdallah furent agités des mêmes sentiments.

La tribu d'Abdallah protégea ses projets amoureux et des amis dévoués enlevèrent la belle Sadia. Le rapt réussit, mais, l'avanie criait vengeance ; la tribu de Sadia se solidariserait pour demander raison à celle d'Abdallah.

Le fait me fut rapporté par M'Barek, un vieil arabe au visage si plissé, sillonné d'autant de rides, que ses épaules étaient chargées d'ans. Je le connus, il y a 26 ans. Il avait la franchise, la loyauté et une bonhommie de vieux berger pasteur attaché à la glèbe qui le vit naître. Type spécial de l'arabe du Sud, accoutumé à habiter plus avec la nature sèche et aride, qu'avec les humains. Frugal, il subsistait de peu. A ses heures, il faisait le goual, car la poésie, comme en Bretagne, est pour les gens des douars, le grand véhicule de la pensée. M'Barek en usait et en abusait.

Il contait les anecdotes, citait les actes guerriers, les légendes. Chanter les épopées des fils du Sud, narrer des récits fabuleux, le transportait hors des sphères terrestres. Souvent, le soir, accroupi au feu d'un bivouac noir, il charmait les grands enfants des tentes. L'existence biblique des patriarches se continuait et se retrouvait, toute entière, dans le territoire sauvage qu'habitaient les tribus : Laban, Jacob, Rebecca, Joseph et ses frères, existaient là avec leurs tentes et leurs chameaux. M'Barek était cru ,aveuglément, par tous ses auditeurs. Honni de tous les curieux eût été celui qui eut émis un doute sur la véracité des dires du vieil Homère arabe : « Un sortilège l'eût atteint.

Effrayée, je fis comme tous et j'écoutai intéressée le conteur.

Un jour, continua-t-il, les paladins de Sadia, animés de haine, préméditèrent une rencontre : en représailles, ils envoyèrent un cartel à leurs ennemis. Pendant que s'accomplissaient les préparatifs de circonstance, la nature se mit en furie... le vent libre galoppa dans la plaine et le siroco souffla bruyamment du fond des dunes de l'antichambre du désert. Les femmes fourbirent les armes, affilèrent les yatagans, en les frottant à terre, sellèrent les coursiers. Tout ce que ces gens avaient de lames et de sabres fut exhibé.

La tête haute, le casse-tête en sautoir, la lance reluisante, mise en pendant de la gourde rafraîchissante, le yatagan et le couteau placés dans la ceinture à côté des provisions de Kesra, les fiers janissaires n'oublièrent pas la peau de panthère munie d'un carquois hérissé de flèches empoisonnées.

Ainsi équipés, après une invocation à Allah, tous s'élancèrent en selle. Des adieux s'échangèrent. Les femmes stoïques retinrent leurs larmes : malfaisante eût été celle qui les eût laisser tomber. Les pleurs ne coulèrent pas, afin qu'aucun sort n'atteignit les aimés qui caracolaient en cavaliers émérites, vrais centaures dans leurs prouesses équestres.

Une tempête faisait rage. La brise et la rafale chantèrent comme la harpe au Temple de Sion. Les hommes d'armes, sans souci de la pluie cinglante, se mirent sur le sentier de la guerre, bannières et oriflammes déployés au vent, précédés de la nouba. Les you-you féminins les accompagnèrent. Les gardiennes du foyer, rentrées chez elles, préparèrent les onguents... Combien seraient nombreuses les blessures reçues, qu'il faudrait soulager. Tout serait prêt pour le retour.

Des clameurs parvinrent au camp : les guerriers étaient aux prises. Les antagonistes, face à face, se désarçonnèrent, se prirent à la gorge, dans un corps à corps infernal. Jusqu'à ce que dans le ciel, la nuit ait promené son immense estompe, les frères ennemis s'entre tuèrent. La tribu de Sadia, enserrée, dut s'avouer vaincue ;

elle demanda l'« aman » et le combat cessa. L'ange de la victoire couvrait de ses ailes les défenseurs d'amour. Ceux-ci chantèrent leur réussite, mais ils firent preuve de magnanimité en n'ôtant pas la vie à leurs prisonniers. Cependant, aucun de ces derniers ne se leurra d'espoir. Pouvaient-ils attendre un acte de clémence entière de ceux qui devenaient, de par la loi sauvage, leurs bourreaux ?

Devant leur sort inéluctable, ne pouvant se résigner à mourir sur place, ils se laissèrent désarmer et formèrent une chaîne de bagnards envoyés sous bonne escorte en captivité. La tête basse, ils partirent vers la souffrance, vers la torture. Une centaine d'hommes pourtant se trouvaient libres, mais prêts à tomber. Affolés, par la perspective d'un sort cruel, ils résolurent de s'y soustraire, par la fuite. Cinglant leurs chevaux, ils les enlevèrent, s'emparant néanmoins des corps des leurs qui avaient franchi la barque à Caron. Chacun en prit un ou deux qu'il mit sur le cou du cheval par le travers de la selle et ils partirent au galop.

Ce rapt empêcherait les vainqueurs de célébrer au camp, une victoire complète. La nuit, de son ombre protectrice, recouvrit le reste des vaincus. Ce résidu d'armée se réunit ; le groupe reformé, bien qu'amoindri, se choisit un chef.

Un vieux guerrier, réputé pour sa connaissance du désert, accepta le commandement. Rassemblant leurs dernières forces, les chevaux fourbus, marchèrent vers le septentrion.

Le retour des fuyards aux demeures vénérées de leurs pères, leur était interdit, la fuite, toujours la fuite seule, pouvait les sauver. Longtemps ils cheminèrent à ciel ouvert, les risques d'être aperçus et poursuivis, les angoissèrent. Enfin, ce reste de troupe arriva aux montagnes et s'y défila, hors d'atteinte de toute poursuite. Au point du jour, après quelques instants donnés à l'ensevelissement des morts, la fuite recommença pénible. L'une après l'autre, les cavales efflanquées tombèrent pour ne plus se relever.

L'Arabe aime son coursier, la disparition des braves bêtes navra les hommes. Le Mektoub consolateur leur donna l'apaisement.

Le calme de la nature succédait à l'orage et à la tuerie guerrière, dans une steppe immense où aucune habitation, aucun foyer de vie ne s'élevaient. Rien que des terrains pierreux, durs, secs, mêlés de salpêtre.

A travers la lande, infiniment triste, les pas des réfugiés écrasaient les plantes rudes qui craquent comme des madrépores.

Des djebels nombreux, des mornes bizarres, tranchants comme des fers de faulx, s'estompaient à leur droite.

Vers l'est, le Nador, d'un bleu sombre ; la montagne carrée lançait son profil d'énorme meule de paille. Sa silhouette se dressait sur le ciel pur à présent. En face, un oiseau gigantesque semblait être tombé, les ailes étendues, sous le plomb de quelque chasseur hardi. A gauche, le dôme colossal de l'Ouarsenis, imposant et superbe, dépassait la fine dentelure des chaînes voisines aux lignes capricieuses. Toutes ces images flottaient dans la masse lumineuse. Les hommes se crurent perdus au milieu d'une nature vierge où poussait le drine. Certains murmurèrent, prêts à la révolte contre le sort. Tous se demandèrent quelle était cette plaine fauve et pelée immuablement triste. Les plus osés, s'adressant au chef, lui firent part de l'inquiétude générale : « Où allons-nous ainsi ? lui dirent-ils. Nous arrêterons-nous bientot ? Il en serait temps ! ».

— « Essrou ouessou ! répondit le commandant de la colonne... marchez et taisez-vous !... Allah connaît le terme de nos pérégrinations. Fions-nous à Lui, car Il nous conduit. »

Le soleil était revenu accablant. Des oasis décevantes se créaient sous l'action du mirage. Des villes flottaient imprécises et se fondaient dans des nappes d'eau éblouisantes, autant qu'irréelles, onde perfide et trompeuse où nul jamais ne se désaltère. La fantasmagorie régnait en maîtresse.

Ni la poésie dégagée des enchantements de cette région solitaire, jaune, brûlante, mais superbe quand même ; ni l'espoir d'un séjour prolongé au milieu de cette zone inconnue ne tentèrent les fuyards. Trop de souffrances les torturaient. Plus encore, avec l'incertitude d'aller ainsi au hasard, ils constataient l'impossibilité de se trouver bientôt dans l'herbe lustrée de quelque jardin édénique. Ils étaient, comme Musset « venus trop tard, dans un monde trop vieux ». Seules leur apparaissaient les plantes chimériques des mirages trompeurs. Quand, soudain, porté par le souffle de forge, sous les rayons ardents déchirant l'air, un long sifflement se fit entendre. Au détour d'une élévation caillouteuse, le chef ordonnait l'arrêt.

Tous s'arrêtèrent, mais avant de se livrer au repos, ces croyants se tournèrent, avec ensemble, vers l'orient et ils récitèrent la prière de fedjer (1). Le lieu était-il idéal ? La stérilité environnante était loin d'en faire un séjour enchanteur !

Dans un périmètre immense, une plaine, toute aussi nue que les précédentes, faite de toutes couleurs fondues les unes dans les autres, s'offrait à leurs yeux rougis. Certes, ce n'était pas la terre de Chanaan !... C'était le salut, tout de même ! C'était la région des chasses à l'autruche, de la gazelle et de l'outarde. Sur l'heure, ils la dénommèrent « le Serressou », devenu depuis, par abréviation d'habitude, « le Sersou », steppe aride et désolée où l'air courait éperdument sans jamais rencontrer de brise-bise.

Leur imagination leur représentait cette immensité cultivée avec soin ; dans les temps reculés, les moissons y plissaient leurs remous chatoyants et les eaux descendues des montagnes étaient retenues par un barrage pour l'irrigation des terres. Puis, quand les premières pluies d'automne inondaient le Serressou, leur limon se déposait en couche épaisse. Au printemps, la décrue se produisait

---

(1) Fedjer : Prière du point du jour.

il ne restait ça et là que de petits lacs, comme ceux que montre toujours le mirage.

Quelle fantasmagorie, quel rêve ! Dans la suite des âges, le sol, devenu inculte, fut déserté par les hommes ;seuls, les gibiers à poils, effrayaient les lézards gris.

La nappe souterraine recueillit les eaux de la surface...

Là, la horde errante termina sa migration et dit : « La terre est grande et n'a pas de sultan », elle s'établit en possesseur ; c'est le Sersou.

Devant la profondeur inexorable de l'horizon limpide tous eurent l'impression que cette étendue monotone les garderait et les mers, les icebergs, les monuments, les animaux irréels qui flottaient dans les airs, les mystifieraient plus d'une fois.

Là-bas, tout au sud, l'armée victorieuse avait regagné son camp : Sadia et Abdallah unirent leurs deux existences. Comme dans les contes de fées, ils eurent... beaucoup d'enfants...

. . . . . .

M'Barek, l'œil excité, termina son récit. Il semblait avoir encore quelque chose à me dire.

L'âme de la plaine flottait légère autour de nous....

Le N'har ouassel scintillait de la munificence de toutes les gemmes du feu. Le regard de M'Barek s'était fixé sur les méandres du fleuve. « M'Barek, lui dis-je, as-tu encore un fait intéressant à m'apprendre ? »

— « M'Barek en a toujours, me répondit-il, le soleil ne se coucherait plus, si j'étais à court de récits à te narrer. Ecoute ceci :

« Dans cet ancien temps, la sécheresse revint. En aucune saison le moindre filet d'eau n'éclaira plus la steppe de son ruban moiré. Jamais plus les roseaux verts ne purent former leurs luisantes courroies, dans une jolie aiguade aux berges verdoyantes au milieu de la chebka (1). Seuls, des oueds à sec déroulaient leurs rubans de

---

(1) Chebka : plaine aride.

sable argenté. Les voyageurs étaient astreints à puiser dans des trous un liquide pollué de mille impuretés... Haro sur les microbes... Plus souvent, cette eau leur faisait défaut ; la fièvre éprouvait la totalité des rares passants du pays de la soif, qui fut parfois le royaume de la faim.

Immensité étalée comme une mer figée, traquenard, plus mortel et moins enchanteur que l'Atlandide, il était peu prudent de s'y aventurer. En nul endroit, le palmier ne secouait ses longues palmes en éventail flexible ; illusoires étaient les bocages.

Cependant, par un après-midi, au moment où le globe vivant du soleil roulait dans un ciel rougeâtre, une autre caravane vint dans ce bled. Le hasard est si grand : elle fit la rencontre des survivants de l'armée vaincue. Chaque jour , plusieurs des ruminants payaient de leur vie pour étancher la soif consumante des poitrines humaines. Les caravaniers, arrivés à un tel degré d'épuisement, ne purent plus s'alimenter ; les vivres ne leur manquaient pourtant pas ; mais l'eau des citernes vivantes se fit rare à son tour et ne les désaltérait plus. Il ne restait plus aucun chameau à abattre. Le manque de liquide devenait mortel. La rouïna (1) ne passait plus dans les gosiers meurtris.

Comme nos soldats, en expédition à Déhibat, dans le Sud tunisien, en 1916, cernés par des rebelles et dépourvus d'eau, ils furent réduits à boire leur urine. Que de souffrances endurées pour en venir à cette extrêmité !

Démunis de tout, nos assoiffés ne pouvaient faire une ouada (2). Un mouton eût été nécessaire pour cette immolation à Allah ! Où le prendre ? La farine manqua. Impossible de rouler du couscous ; l'essentiel faisait faute. Presque mourants, tous tinrent conseil. Avec ensemble, ils décidèrent d'user leurs dernières forces à monter vers une région plus clémente, quand un homme survint.

---

(1) Rouïna : farine de blé rôtie.
(2) Ouada : vœu.

Un derviche parcourait le pays sans aucune gêne. C'était un ancêtre du Khalifa Sidi El Aribi. Les gens de la caravane le connaissaient par ouï dire. Sa réputation le représentait comme ayant le don de faire des miracles.

Respectable et toujours écouté, il empêcha les affamés d'avancer et les fit rester sur place. D'un ordre ce vieillard monté sur un cheval du plus beau noir, fougueux et intrépide, les dissuada de fuir. Tous élevèrent leurs mains suppliantes vers lui : « Regarde, Sidi, les « outres sont vides sans plus une chibouta (1) d'eau. Nos « enfants, nos femmes tombent pour ne plus se « relever... ». Le marabout paraissait hésitant, il louangeait la résignation, citait des versets coraniques... c'était insuffisant !

« Lassés par une attente vaine, comme les Israélites au désert de Sion, tous vitupérèrent, non contre Moïse et Aaron, mais contre Aribi : « Ce n'est pas l'heure de « se jouer de nous. Si tu ne peux davantage, indique- « nous la route des régions plus clémentes. Si tu en es « capable, redonne-nous quelques forces pour les atteindre. » Le doute émis froissa le marabout qui, saisi d'une sainte colère, s'écria : « Partez, hommes de peu de « foi ; allez où bon vous semble. Cherchez ce que vous « ne songez pas à demander avec conviction au « représentant, très humble, de Celui qui détient les « richesses et qui donne aux oiseaux, la pâture... Mourez « tous. Comme l'ange céleste le fit pour Agar et son « fils, chef du peuple arabe, j'eusse pu vous sauver. Par « votre faute, vous ne serez pas désaltérés. Débrouillez- « vous, je m'en vais ! Je vous fais défense de me suivre. « Celui qui enfreindrait mon ordre, deviendrait, sur « l'heure, une masse sablonneuse. ». Et il partit sans se retourner.

Plus personne n'entendit parler de ce débris de caravane. La mort mania sa faux jusqu'à ce que tombât le dernier goumier. A peu de jours de là, El Aribi rencontra

---

(3) Chibouta : petite outre en peau de bouc.

un autre groupe en perdition. Plus malins ou plus croyants, les hommes le composant crièrent au Marabout : El Hadj, donne-nous ta baraka. Ta bénédiction et tes prières apitoieront Dieu... l'eau tombera. »

Leur croyance était celle de tout oriental sur l'influence maraboutique, provocatrice de pluie. Sidi El Aribi recommença pour eux les consolations verbales et les prières. Crédules, ces nouveaux assoiffés attendirent sans murmurer. Une telle confiance émut El Aribi :

Hommes de foi mon cœur est apitoyé. Je vais demander à Allah le magnanime, le souverain, d'avoir comme moi, pitié de vous. »

Ce disant il mit pied à terre il récita la prière de midi ; puis se relevant, il enfourcha à droite (1) sa monture, se dressa debout sur ses étriers d'argent, regarda les quatre points cardinaux, réunit les rênes dans sa main droite, et donna de l'éperon dans les flancs de son cheval couleur de nuit. En clamant la grandeur de Dieu, il fit faire à sa monture de nombreux sauts. A chaque bond les sabots luisants et coupants s'incrustèrent dans le sol. A soixante-dix endroits, où avaient porté les pieds de l'animal, il surgit une source. Le visage contre terre, le creux de leurs mains en guise de verre, les caravaniers burent tout leur saoul. Désaltérés, ils baisèrent les pans du burnous, se suspendirent à l'arçon de la selle, à la queue du cheval.

« L'ascète joyeux de la liesse générale voulut plus encore : « Laissez-moi partir, dit-il... Laissez-moi poursuivre ma route dans la voie du bien ; croyez-moi, tout profit sera pour vous. Fils des hommes, je crois avoir tiré assez d'eau sur la terre pour éteindre votre soif et celle des générations futures de ce pays. Ici même, ces générations seront sans cesse renaissantes, sans cesse évanouies. Que le salut soit sur vous et sur elles !..... »

« Sur ce sellam il reprit sa marche à travers la steppe. Alors, prodige nouveau, les sources se réunirent et le

---

(1) Les Européens se servent de la main gauche et montent à gauche.

suivirent en un clair ruban d'acier. L'eau creusa un lit, traîne ondoyante sous ses pas. Une rivière était née : Le Nahr Ouassel (fleuve surgissant).

Dans le crépuscule de peu de durée, dans la fournaise du couchant, dans le calme bleuté de la nuit, l'ancêtre prit plaisir à se faire suivre du fleuve. En tours et en détours, il lui fit parcourir le plus de pays possible. Il emmena le ruisseau tortueux et encaissé jusqu'aux montagnes de Tittery. Ensuite, il rammena le cours d'eau, qu'il dénomma le Chéliff, jusqu'à la mer où il mit son embouchure presque sous le méridien de sa sortie des terres.

Après avoir écouté avee intérêt cette légende, je dis à mon conteur ce que dit le Maréchal Bugeaud, quand le Khalifa El Aribi lui raconta le prodige accompli par son ancêtre :

C'est très bien cela mais le Chélif qui a une origine plus ancienne que celle que tu lui attribues, était connu des Romains, déjà bien antérieurs à ton ancêtre.

Le Khalifa, d'abord un peu déconcerté, répondit : C'est possible ; mais alors il n'avait pas d'eau !

Ce sourcier a-t-il jamais su ce que dit notre grand savant Pascal ? « Les fleuves sont des chemins qui marchent. Il est permis d'en douter.

Hélas, pas plus le nahr ouassel que tous les cours d'eau algériens et tunisiens, ces chemins ne marchent en fleuves pacifiques et utiles. Nul bateau, nulle péniche ne les sillonnent.

Non navigable, le nahr ouassel ne put jamais faire naufrager un bateau. Il y a quelque trente ans, des pinces sans rire, au cerveau surchauffé dans la plus chaude des sous-préfectures algériennes, créèrent de toutes pièces les péripéties émouvantes d'un naufrage dans les eaux du fleuve asséché.

Qui ne se souvient de la tragédie fluviale de « La Chicanette », qui fit tant de bruit dans la presse métropolitaine. Les géographes d'un magazine illustré, firent échouer un aviso de l'Etat « La Chicanette » dans les rapides du Haut-Chéliff.

Le bateau était bien monté mais la saison moins propice ; l'oued était un oued « secco ». « La Chicanette » n'eut pour toute carêne que la similitude du nom : Dénomination de la salle d'un cercle d'Orléansville où l'on jouait gros jeu. Les fonctionnaires y laissaient leur traitement, les propriétaires terriens leurs gains, les commerçants leurs bénéfices. Des ruines s'en suivirent et le cercle fut fermé ; d'où le naufrage de « La Chicanette ». On en rit encore.

L'été, le débit des sources est d'un litre à la seconde. La plaine, cette grande altérée, d'une perméabilité si spongieuse, pompe les rares eaux de la saison chaude. Et le soleil dessicateur achève l'assèchement. Alors la vallée est, la si bien nommée, « Un morceau de Sahara égaré en plein Tell ». L'hiver, la pluie forme un torrent qui ne peut être navigable. A cette époque des pluies, il roule une masse d'eau qui peut atteindre 4.000 mètres cubes à la seconde.

Depuis le miracle du Marabout, les « Sébaïn-Aïn » n'ont plus cessé de couler.

La rivière clapotante se perd, tour à tour, dans les lauriers roses, pour reparaître brillante entre les berges rougeâtres. Les aloses, les anguilles, les vulgaires barbeaux, forment au fil de l'eau leurs sarabandes interminables. Les naïades du ruisseau plantent leurs quenouilles de roseaux qui se courbent sous le poids des passagers de l'aquilon ; les libellules dansent leurs rondes de Loïe Füller et palpitent sous les joncs. Les grues en longues files, chantent leurs plaintes et s'abreuvent.

Dans la pénombre de la savane tout près du serpent fluide, des formes noires, collées en arapèdes, élèvent leurs cônes pointus. Ces cônes, ce sont les tentes délabrées qui se silhouettent en masse noirâtre. Ce sont les crèches au toit de toile.

Des êtres, descendants de l'ancienne harka, naissent, vivent et meurent au reflet troublant des lumières, dans les sources susurant un éternel lied de fraternité.

L'eau mouvante s'agite de longs frissons et sous la

palpitation harrassée des replis, des grenouilles régalent d'une sérénade les habitants des tentes.....

Le vieux berger ne dit plus rien, il s'est replongé dans sa rêverie.....

Du fond du passé, le vent plaintif emporta dans l'infini cette réminiscence de patriarches et les voix des combattants disparus !

En ce jour, les temps ont changé. Nous sommes au au mois de juillet 1921.....

. . . . . .

L'aube monte au zénith ! Un peu de spectre flotte encore.

Dans la chambre, longue comme un couloir, le jour pénètre. Cet indiscret passe par les ouvertures mal closes. Il court sous la porte, enfile une fente dans les volets pleins ; il passe par les joints écartés et filtre en poussière d'or impalpable... Mille atômes brillent, tourbillonnent s'écrasent et disparaissent dans le parterre. Un rayon joue sur le lit se pose sur mes yeux clos et sa flèche me réveille. Mon esprit sort du rêve..... sous une piqûre, je me souviens !

Je ne suis plus chez moi... La blanche Alger est loin..... Je suis en pleine campagne, sur les hauts plateaux.....

J'ai quitté la cité pour venir jouir des blanches lueurs de l'immensité désertique.

J'ai abandonné la civilisation et le mouvement trépidant des agglomérations d'habitants, pour me replonger dans la vie calme des descendants du Silencieux : « Esserou Ouessou » (1).

Je me trouve au douar Beni Linte, couchée dans un grand lit de fer, vis-à-vis d'un second, tout aussi large, tout aussi grand, dressés tous deux dans les angles de la chambre.

Peu à peu, mes yeux éveillés voient sortir de l'ombre une table boîteuse, une glace au tain écaillé, tout un mobilier ordinaire. Pourtant, je suis stupéfaite !..... Suis-

---

(1) « Esserou ouessou ». Marchez et taisez-vous. Est devenu le Serressou et aujourd'hui, Sersou.

je en état d'hypnose ?... Existais-je réellement ?... Mais quoi !... illusion !... j'ai besoin de me frotter les yeux... Je ne suis pas ici... Je suis pour le moins, sous une fresque enlevée à un palais florentin. Le plafond a un cloisonnement merveilleux. D'un fouillis de branchettes, un entrelac de rubans sort de l'ombre et se détaille. Des fresques, violemment enluminées, évoquent une charmille. Sur les murs des corbeilles aux grandes anses abondamment garnies de fleurs éclatantes, se suspendent. Des médaillons, où seules les miniatures font défaut, s'encastrent dans les frises. Au fond du grand Sersou, un artiste de faubourg a eu l'ambition de rivaliser avec ceux de l'époque italienne et il a mis sur le plâtre, un peu de son talent.

Le parquet de briques pâles et inégales est en opposition, peu heureuse, et il ne reflète et ne reflètera jamais les images fleuries. Bien plus, par endroits, l'usure causée sous les pas le creuse perceptiblement.

Au dehors, les cavaliers au manteau bleu, les visiteurs, ont dormi à la belle étoile, couchés sur des nattes d'alfa, drapés dans leurs burnous, le capuchon ramené sur la face et, pareils à des morts, roulés dans un suaire, ces dormeurs reposent encore. Etendus, tout à leur aise, cette couche leur suffit. Tout indigène s'y délasse... s'y prélasse, mieux que sur un lit de plume très moëlleux. La terre est là ; le sol est le duvet habituel fait exprès pour se reposer ! Il y a toujours de la place, à l'Hôtel de la Nature, et les prix ne sont pas onéreux...

Dans un préau qui cumule les destinations de salle d'audience où viennent les fellahs présenter leurs suppliques ou leurs réclamations à leur Caïd ; de dortoir, voire même de cabinet de toilette... la présence d'une aiguière sur sa cuvette en cuivre rouge en fait foi... des hommes invoquent Morphée et ses pavots.

Sous l'air frais de la nuit, ces hôtes ont-ils réellement dormi ? Ont-ils dû lutter contre le froid nocturne ? Plusieurs d'entre eux, n'ont pas cessé de s'agiter et de parler. Leur conversation, babil intarissable, tenue sur un timbre monotone me tint lieu d'une berceuse. En accom-

pagnement, les aboiements rageurs des chiens qui en veulent, chaque soir, à la lune ; les ébrouements des chevaux les plus vifs, attachés de l'autre côté du mur et qui ont tenté de briser leurs entraves n'eurent rien d'un soporifique...

Le jour est levé... chacun vaque aux occupations de la vie aux champs...

Les moindres traits de gouache m'ont absorbée, mais ne m'intéressent plus ; j'ai bien mieux à faire. L'air pur, venu du large, est si tentant. Je me vêts à la hâte... ma toilette est vite faite.

Dans le renouveau du jour, je veux revivifier mes poumons et ne perdre aucun souffle bienfaisant.

Un jet lumineux vient me baiser les pieds qui rougissent sous son attouchement... Je les voile. Me voilà chaussée et prête à dire bonjour à mon ami le soleil. Allons vite le voir surgir et le contempler dans son éclat. Je sors... Le froid plus vif de l'aube naissante a secoué et réveillé les occupants du préau et de la cour. Ils se sont assis à la turque et ils sirotent un kaoua brûlant. A ma vue, plusieurs se lèvent. C'est le Caïd, ce sont ses fils, ses parents, sa famille est nombreuse. Nombreuses aussi les bouches qu'il a le devoir de nourrir.

En formules amphigouriques, chacun me souhaite mille prospérités, amabilités que j'ajoute à tant d'autres... Si tous les vœux reçus lors de mes visites dans les douars, tant en pays arabe que dans la région kabyle, si tous ces souhaits que je veux croire sincères s'étaient réalisés, je n'eusse dû connaître ni le souci, ni la maladie, je n'eusse dû ressentir que les joies d'un bonheur complet..... Hélas ! chimère... illusion ! La vie, comme un rosier a plus d'épines que de roses !...

Je réponds aux selams par des souhaits analogues, consacrés par l'usagê, toujours les mêmes, appropriés à toutes les circonstances et à toutes les personnalités. Très déférants, ces gens me baisent la main.

Le burnous en sautoir, chacun va reprendre sa vie coutumière. Jamais un indigène des Hauts-Plateaux ne sortira de chez lui simplement vêtu d'une gandoura,

sans haïk ni burnous... Ce dernier vêtement le quitte rarement. S'il était surpris sans son ou ses burnous car un Arabe en mettra plutôt deux que pas du tout, la décence le lui ordonne il croirait déchoir... Comme en toute chose, l'anachronisme est là. Ce même individu ne trouve nullement indécent la nudité des enfants ; les garçons et les filles, sous la tente, dans le bled, n'ont d'autre vêtement que les cheveux dont dame nature les a pourvus. Personne n'y trouve à redire.

Je me précipite vers le dehors... Le portail clos m'arrête... Maudite porte, pleine et ferrée comme une entrée de prison... Sa fermeture retient mon élan vers la belle campagne, et de son obstacle, recule la vision recherchée de tableaux plus séduisants que les natures mortes qui se sont présentées à mes yeux dès mon réveil. Les clefs sont introuvables ; cachées avec soin, celui qui les a mises en sûreté ne se souvient pas de l'endroit où il les a placées. J'attends le résultat de ses recherches. Calmant difficilement mon impatience, je perçois un cliquetis rassurant... le geôlier apparaît... Un vieux serviteur avance à petits pas, sans hâte ! la mienne ne l'émeut pas ! Un trousseau de grosses clefs, pour la plupart rouillées, dans chacune de ses mains, ce saint Pierre du Sud les essaie l'une après l'autre avant de placer la bonne... Enfin, la voilà ! C'est la dernière du dernier assortiment... Mais quelle clef ! aussi phénoménale que doit l'être celle du Paradis !... Elle tourne, la serrure grince. Ça y est !... Non, pas encore... la porte ne bouge pas ! Combien de temps vais-je rester emprisonnée ? Une seconde clef, tout aussi lourde, au pène tout aussi tourmenté, craque dans un autre gâche. L'immobilité du vantail est la même... un verrou est tiré... Enfin ! l'ouverture est libérée. J'éprouve la sensation de la délivrance.

Le prisonnier, rendu à la liberté, doit pousser le même soupir de soulagement que celui qui, en cet instant, dilate ma poitrine ; je suis à l'air libre. Des enfants accourent, se faufilant entre les larges burnous, nous regardant de leurs yeux doux et craintifs. Je revois dans

tout son éclat, le paysage entrevu hier à la lueur des étoiles.

A mon arrivée, le ciel bleu noir était parsemé de ses mimosas d'or ; les astres brillaient comme des paillettes, dans les plis d'un voile de gaze sombre ; l'obscurité pourtant ne régnait pas : le ciel était nocturne sans devenir obscur. Dans cette nuit sudiévale, l'œil discernait les objets sans en retenir les détails. Quel spectacle attachant est celui d'un ciel profond et étoilé lorsque tout son se perd dans le bruissement indistinct. La grande plaine silencieuse s'endort dans la bandelette grise de la route, détachée de l'obscurité blanche dont parle P. Loti.

Cette préparation au repos est une mystérieuse volupté de la nature qu'il fallait surprendre et connaître, ne fût-ce que pour la raconter.

A cette heure si douce, où une paix infinie semble tomber des cieux, où s'oublie, pour quelques instants, la souffrance d'avoir vécu encore un jour entier, dans la sérénité du soir, alors que la quiétude pénètre les cœurs agités des hommes, où les nids sont tranquilles, les tanières des bêtes sont remplies et s'endorment, les fleurs minuscules à ras de terre se ferment... j'étais en contemplation ! Je le suis encore !... En ce matin, je laisse derrière moi le bordj. Bordj, entouré d'un haut mur d'enceinte percé de créneaux, il se profile sur un renflement de la planitude. A l'intérieur, diverses constructions, sans ordre et sans plan d'ensemble apparent. Bordj, aux cours multiples, tracées sans symétrie, enchevêtrées les unes dans les autres, depuis celle commune aux hôtes jusqu'à celle plus mystérieuse du gynécée où s'écoule la vie cachée des femmes.

Des coins et des recoins se nichent dans la masse des bâtiments. Un frêne, un seul, couvre l'habitation de son ombre mesquine. Il semble ne pas oser s'étendre, confus d'avoir osé pousser là, unique specimen forestier. Les écuries voisinent adossées à des corps de logis plus importants.

Le tableau des constructions eût été banal, si je n'avais à m'applaudir de ma diligence. Le roi de l'aube

radieux se lève du côté de Boghar. Grand, immense, son globe de feu monte dans les vapeurs matinales. La rosée humecte et scintille, comme une fine poussière d'étoiles, tombée sur l'herbe rasée d'immenses prairies.

En fond de tableau, les monts voilés de brume bleuâtre, se détachent comme des dunes dans l'azur pâli du resplendissement soudain.

Je goûte toute la splendeur du décor. La solitude du spectacle grandiose m'attire... me captive par la diversité des sensations. Ce Sud, grave en moi son charme sauvage et sévère, sa poésie farouche. Des images déroulent leur netteté, leurs coloris et leurs impressions grisantes devant mes yeux charmés. Je suis conquise !...

Je voudrais en faire une reproduction identique, je ne puis qu'essayer d'en plagier la réalité. Je constate mon impuissance à peindre le fini des tableaux si changeants de l'immensité, les clartés cruesdes cieux africains. Là, les fellahines silencieuses, sortent des tentes noires en leurs enclos libres de jujubiers épineux. Des fumées montent... le premier repas se prépare.

Drapées, comme le furent les prêtresses de Pallas, les ménagères circulent autour des demeures et vaquent à toutes les occupations de leur vie rustique. Celles-ci, attachées à ce sol par les liens de leur frêle case de toile stabilisée, ces femmes sont toujours pareilles, rien ne change sous leur tente. Il y a comme un sommeil magique sur les choses, le temps les dérange à peine et par la force d'inertie, les âmes ont un je ne sais quoi d'immuable.

L'intelligence n'est pourtant pas absente, ni oblitérée dans les cerveaux de ces grands enfants, véritables jachères, où nul défrichement n'est commencé. Ici, comme sur tout le territoire français, nous devons être les laboureurs pour retourner, améliorer la terre, ensemencer le bon grain et arracher l'ivraie. Nous avons fait de l'Algérie une colonie admirable, cela est bien. Mais, plus belle sera notre œuvre, si, répandant notre instruction, propageant notre civilisation, nous mettons dans les esprits endormis, soumis à un terre à terre bestial, le

génie rénovateur inné en nous. Cela nous le devons, nous le pouvons.

Les filles et les garçons doivent être dirigés dans notre culture. Ces populations nomades sont devenues sédendaires. Habitantes fidèles du pays des migrations, elles ne partent plus.

Riche comme Laban, le caïd, possesseur de milliers d'hectares, laisse aux pauvres la jouissance de lopins de ses terres. Sa charité permet à plusieurs familles de rester sur ses domaines. Les hommes, les khamès, cultivent la lande, prélèvent leur part dans les récoltes et nombreux ils subsistent comme subsistèrent les serfs dans l'antique esclavage. Généreux Booz, seigneur bienveillant, le caïd a le cœur pitoyable aux misères d'autrui, avec la même réprobation tacite pour l'injustice. Il les comprend et les soulage. C'est le Maître, c'est aussi le protecteur. Il serait souhaitable que de tous je puisse en dire autant !

En ces lieux, avez-vous soif ? Voici une fille d'Ismaël aux grands yeux noirs qui va vous désaltérer avec le lait des chamelles ou de l'eau goudronnée à votre choix. Avez-vous faim ? Dites : « Je suis l'hôte de Dieu !... » Le chef de la tente s'avancera vers vous en disant : « Sois le bienvenu » et un mouton sera immolé. (Avant la cherté de la vie il en était ainsi, maintenant, il faut se contenter d'un poulet).

Les rayons du soleil levant couronnent d'une ligne pourpre l'horizon uni. Peu à peu, l'uniformité s'enflamme : je suis dans un incendie. Des flèches, rougies au feu d'un âtre flamboyant, s'enfoncent dans la chair rose du firmament. Des traces bleues, verdâtres et sanguinolentes sous les piqûres des pointes restent accrochées aux nuages.

Les chiens aboient constamment, vigilants gardiens, ils en ont pour l'instant à la fulgurance du grand astre.

De nombreux vols de pluviers gris étaient posés sur la glèbe, la cacophonie des « fidèles amis des hommes », les effraie et ils filent vers le Sud, où leur tranquillité ne sera plus troublée.

Sous eux, dans la suave transparence de l'air, le Sersou est là, étendu pendant des lieues et des lieues, étalé de Vialar au Nador et de Tiaret à Chellala.

Cette plaine est située entre la ville de Tiaret, dont la cité placée aux flancs du Djebel Guezoul, point de mire dont la vue magnifique s'étend sur cette immensité plane et Téniet-el-Had, autre point pittoresque, distant du précédent de 106 kilomètres... La forêt de cèdres de Téniet-el-Haâd, dont je vous ai déjà décrit les paysages suisses dans notre excursion à l'Ouarsenis (l'œil du Monde) est certainement la plus belle partie de la contrée.

De tous côtés, les montagnes grises, soulevées, émergent leurs cîmes dans les monticules vaporeux des lointains... Plus près, l'ondulation des collines veloutées... Suis-je dans la solitude ? Est-ce le désert ? C'est immense et beau comme la mer ; c'est toujours le Serressou. Pourtant, il n'y a plus d'abandon, on pressent la vie active de l'homme. Sur le tapis fauve, de 80 kilomètres de long, à la hauteur de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, ce n'est plus la plaine aride et caillouteuse !

Dans sa fouille, mon regard voit la vie sortir de la tombe en une renaissance superbe. L'espoir et la joie de vivre éclatent dans les thalwegs qui sont comme les berceaux, dans les fermes, dans les carrés de vignes rangées et dans les meules des moissons barbues..... La terre est reprise ! Des bras forts l'entourent, l'enveloppent de leurs rudes caresses.

Plus de mer d'alfa où seul bruissait le vent tiède !... Que s'est-il passé ?... Pour opérer cette transformation, qu'a-t-il fallu ? Simplement tout s'est accompli par la main robuste de l'homme...

Des fermes se dressent dans une robe de velours vert et un manteau de satin jaune. La nouvelle installation est chose faite.

En complète fermentation d'un sol fécond, l'ancienne mer de sable, houleuse de terrains inféconds, roule en vagues profondes les flots d'or et d'émeraude de ses moissons. Rayée de sillons innombrables, la plaine, avec

ses traînées d'herbe verte, ses grandes places blondes d'épis mûrs, ses labours rougeâtres, l'espace fascinateur, oh ! comme c'est beau !

Cette planitude ne l'est pas complètement ; elle se bosselle des meules de gerbes déjà récoltées ; les grains sont gonflés et promettent un beau rendement en farine à la mouture...

Est-ce vrai qu'il faille être un peu révolutionnaire pour goûter et comprendre la nature ? Si cela est, je le suis !...

J'aime découvrir les énigmes des paysages, autant, si ce n'est plus, que sur les visages. Je regarde cette terre, si longtemps restée stérile. Je revois l'habitat des fauves ; j'entends l'écho de leurs rugissements. Mais ce n'est qu'un rêve !

Cette steppe regorge de sève et de vie. Les récoltes ne manquent plus. Les hamadas, peu à peu, ont disparu et les réfugiés de la guerre ancienne sont repartis.

N'est-ce encore que le pays du mirage trompeur, des jeux de clarté inattendue, où la verdure n'était qu'illusion ?

Oui, le Sersou l'est toujours et, plus encore, puisque les colons français sont venus.

Le sillon est tracé. L'homme a démontré la fertilité du sol dédaigné et improductif. Les fermes, puis les villages sont sortis de la plaine. Où aucune habitation, hormis les tentes des Nomades, n'était dressée, d'immenses propriétés, diverses agglomérations étalent leur prospérité ; seul, un territoire visiblement limité par des tas de cailloux reste en friche. Des milliers d'hectares sont toujours en jachère et rappellent l'ancien Serressou...

Un seul village, Trézel, construit par l'autorité militaire, est toujours le seul. L'épée ne tient pas à la charrue... Bugeaud n'est plus... Le fer qui troue les poitrines méprise le soc qui éventre la terre, a-t-on dit. Après jugement de ce qui a lieu ici, on peut le croire et le croire aisément. Le sentiment, guide de cette inertie, a peut-être eu un but louable : encourager l'élevage moutonnier. « La toison et le burnous, le mouton et le berger ».

Certainement, ceux-ci ont besoin de protection, d'aide et d'encouragement : « L'humanité, dit Eug. Pelletan, peut passer de la vie pastorale à la vie agricole, mais elle ne licencie pas pour cela le troupeau, elle le parque, au contraire, à côté du sillon... ».

Devant moi, des troupeaux paccagent, quoique moins nombreux. La vie agricole a diminué la vie pastorale, mais ne l'a pas éteinte.

Là, où des mouflons à manchettes et les gazelles élancées firent leurs bonds en liberté, parmi les touffes de thym rabougri et de lavande rachitique ; où les oiseaux migrateurs se posèrent, sûrs de ne pas être inquiétés ; aujourd'hui, dans un infini d'herbage, paissent les bœufs tranquilles. Près d'eux, sur la route, roulent les voitures et les automobiles. Les chameaux, transporteurs toujours utiles, suivent résignés d'autres chemins à peine tracés.

Sur la butte, belvédère idéal, mes yeux scrutent les changements survenus dans ce pays où je suis venue il y a 26 ans.

En 1900, c'était, en pâtis, un Sersou dénudé et jaunâtre, presque ignoré des milieux agricoles. « La terre se donne à tout le monde, elle ne procure de réelles joies qu'à ceux qui l'aiment longtemps ».

Quelle différence frappante !

Fascinée, je ne peux plus détacher mes regards de la haute plaine... Je suis tentée de crier à sa factice immobilité, comme jadis Michel-Ange à son Moïse : « Puisque tu vis, parle donc ! »,

Un fellah dont l'âge décline, Messaoud ben Mokhtar, ancienne connaissance, suit sur mon visage la trace de mes impressions. Son regard de lynx ne me quitte pas. Il est bien vieux et il marche le front penché vers la terre, en s'appuyant sur un bâton. Sa barbe blanche, coupée ras sous le menton, lui donne l'air d'un patriarche. C'est un pauvre, d'intelligence courte et de parole lente, un peu résigné, morne dans ses vêtements tout rapetassés et dentelés par l'usure. Quoiqu'il ne connaisse pas plus

Socrate que Platon, Voltaire que Jean-Jacques, si la philosophie n'existait pas, il l'aurait inventée.

Répondant en écho à ma pensée, ce vieillard parle sans passion et me dit : Les Larbaa sont partis ! Surprise, je le regarde et il comprend la question prête à jaillir de mes lèvres.

— Oui, continue-t-il bêtes et gens se sont éloignés dans la sécheresse. En ce dur été, ils retournent dans l'aridité des terres de Laghouat. Pauvres gens, pauvres bêtes !... Aucune plante ne se trouvera sous leurs pas, les troupeaux ne se rassasieront pas ; tandis qu'ici, un jour de pluie suffit pour faire renaître la verdure. La moindre ondée fait sortir de terre en masse les plantes minuscules, sur lesquelles les chameaux et les moutons se jettent avec avidité.

« L'homme lui-même tout taciturne soit-il, devient joyeux à la constatation de cette chétive végétation, et, pour tous, l'espoir renaît. C'est l'herbe salvatrice... ses pousses menues conservent les troupeaux. Nous la bénissons, nous l'implorons. Ailleurs, on ne la regarderait même pas. Mais les Larbaa sont repartis le cœur triste... L'autorité supérieure en a décidé ainsi !

« Il leur a fallu regagner avant l'heure habituelle, la steppe où, faute de pluie, nulle graine n'a encore germé. J'étais là, me dit pathétiquement leur défenseur ; j'ai vu pleurer des hommes. Je les ai regardé serrer les poings de rage, impuissants ; je les ai entendu supputer les pertes probables que leur causera cette transhumance hâtive.

« Cette source de vie humaine que sont les troupeaux, ne s'attaquait pas aux récoltes. Les céréales sont coupées, engrangées pour la plupart. Parqués, où seuls subsistent les chaumes, nos moissons n'avaient à craindre des animaux aucune déprédation. »

« Il faut, dit-on, pousser à l'élevage pour suffire aux besoins carnivores de la population, tant européenne qu'indigène. Voilà la considération qu'obtiennent les éleveurs de cette chair nécessaire. »

Et, le fellah animé d'une juste colère, les joues creuses ,se creusant davantage, agitant dans ses gestes de

fureur, ses lambeaux de vêtements, s'accroupit et ne me parla plus.

Puis-je donner tort au vieil arabe ? Ses appréciations, ses dires, marqués du coin de la logique, ne peuvent surprendre personne. Ses prévisions sont fort justes.

Les moyens de transport, les chameaux (ces bêtes « cassent » si facilement disent les arabes) souffrent forcément de la sécheresse.

Dans le retour prématuré, sous la charge trop lourde dans le parcours trop long, à bout de forces, nombreux seront ceux qui tendant leur cou flexible, se coucheront pour ne plus se relever. Leus propriétaires devront les achever d'un coup de couteau. Et, à part des lambeaux de chair raccornie, pris sur la maigre carcasse, prélevés sur les membres nerveux, les cadavres abandonnés dans la steppe, resteront sans sépulture et ils serviront au repas des hôtes du désert. Les chacals et les hy.ènes glapiront en se conviant mutuellement au festin que les vautours leur disputeront. Pourtant, sous nos yeux des chaumes s'agitent en houle. La table des bêtes errantes est toujours servie. Comme des navires, les exploitations agricoles sillonnent l'ancienne mer de sable. De riants villages semblent s'égarer dans l'immensité plane. Les meules de paille, les gerbes de blé, mises en tas, des monceaux de lentilles sont sur les aires.

La civilisation, comme le soleil, peut avoir ses jours et ses nuits, ses plénitudes et ses éclipses, elle disparaît et reparaît, mais ne meurt jamais puisqu'elle peut toujours renaître.

Là, sous mes yeux, je le constate dans la renaissance de la bonne lumière..., quel beau résultat !

Les colons ont ajouté un fleuron de plus à notre Algérie. Mais, en toutes choses, soyons justes. Donnons à César ce qui revient à César : « quand le maître se lève pour partir, le chien est déjà sur la route », dit le proverbe.

Si les travailleurs de la terre vinrent féconder ce sol, s'il leur fut donné des facilités pour le faire, ils peuvent en rendre grâce à la ténacité, à l'initiative d'un fonc-

tionnaire (1) que ne rebuta aucune contradiction, aucun sarcasme... Administrateur de cette région dénudée et sauvage, il a pressenti le réveil de cette terre endormie et il a voulu ce réveil... Ce chef lutta pour attirer sur la haute plaine l'attention de nos dirigeants. Il lutta pour obtenir de doter l'Algérie d'un nouveau grenier !

De jour, de nuit, il arpenta la steppe, leva des plans, calcula, analysa... Ne s'arrêtant que le soir dans le douar hospitalier à l'heure où le soleil couchant couvre la plaine d'un beau jaune d'or.

Durant des jours et des mois, il étudia les terrains et il fit jalonner les endroits où l'inexistence de puits avait créé la légende d'une région dépourvue d'eau. La montre en main, au pas de son cheval, à chaque heure de marche, il donna l'ordre de forer le sol. De nombreux puits furent ainsi creusés, à des profondeurs diverses. A certains endroits la couche aquifère était très proche de la surface du sol. Sur chaque point, l'eau pure et fraîche jaillit.

Ayant acquis à cette cause, M. Revoil, alors Gouverneur général de l'Algérie, que certains cherchaient à détourner, je vis tracer sous sa directive les routes et les rues des villages de Bourlier et de Burdeau, ce grand centre actuel ; puis Victor-Hugo. Dans ce sud où pas un arbre, même pas un buisson ne s'élevaient, des plantations donnent une ombre appréciable dans la nudité environnante. Le village de Burdeau, si contesté, lors de sa création, montre sa prospérité, sa vitalité aux incrédule, aux imprévoyants. Burdeau a vite franchi les étapes pour arriver à la vie municipale. Il a été depuis trois ans érigé en commune de plein exercice. C'est la culture de cette région qui en fait la prospérité.

Une évolution agricole et commerciale s'y est produite avec une vigueur telle qu'elle a nécessité de la part des colons une initiative aujourd'hui couronnée de succès !

Des docks modernes importants avec un outillage perfectionné et des commodités pour l'évacuation des céréales ont été construits.

---

(1) Manuel Bugeja, Administrateur à Teniet-el-Haâd, et le Sersou dépendait alors de cette commune mixte.

Les 23.000 hectares de terre arables qui ont formé ce noyau de la colonisation officielle ont permis d'étendre et de faire prospérer la colonisation privée, qui, ensemble aujourd'hui, rapporte, en année médiocre, 250.000 quintaux de blé dur et de blé tendre, chiffre sur lequel on s'est basé pour l'établissement des docks qui deviendront encore plus importants. Burdeau seul a donné l'an dernier, qui a été une année déficitaire (sécheresse) 305.500 quintaux de blé dur et 43.360 quintaux de blé tendre. Si on compte les cultures de la région, on arrive à une récolte dépassant un million de quintaux de céréales. Le crédit agricole y est organisé. Le préfet d'Alger inaugura à Burdeau un stade sportif, le 2 juin 1927.

L'œuvre de la colonisation du Sersou, qui date d'un peu plus de vingt ans, a produit un mouvement civilisateur dans toute cette région, où les indigènes sont à l'unisson des colons.

Des routes ont été ouvertes partout dans la haute plaine et une voie ferrée parcourt la région jusque dans le département d'Oran. Des projets sont en instance, tels l'adduction d'eau dont le besoin est croissant, également l'évacuation des eaux de pluie, l'édification d'un grand abattoir et d'une Mairie.

Les résultats acquis dans cette terre colonisée sont un sûr garant d'un avenir plus prospère, la contrée est en plein essor économique.

Plus est, en 1911, trois cent mille moutons (300.000) ont été expédiés à la Métropole.

Il n'y a plus d'erreur ni d'opposition possibles : Le pays de la soif est devenu celui qui calme la faim !

Une activité infatigable, le souci du bien de tous, du mieux à faire, ont rappelé l'homme cultivateur en ces lieux abandonnés. Cette activité a ranimé l'énergie des premiers venus et elle n'a pas cessé de les aider dans leurs tentatives colonisatrices, appliquant à la lettre les principes de la vraie civilisation...

Un auteur a dit « Coloniser c'est mettre la terre en valeur par l'agriculture, c'est peupler le sol sur lequel on

s'établit sans déposséder brutalement les légitimes possesseurs ; c'est initier les indigènes au travail agricole ou industriel ; coloniser c'est fondre lentement par la saine influence de la civilisation deux peuples en un seul... ».

Les colons ont eu une forte dose de volonté, un lourd bagage d'énergie. La couche alluvionnaire a répondu à la confiance mise en elle ; le moindre effort du soc lui fait rendre le grain au centuple.

Non seulement les immigrants payèrent leur premier champ ajouté aux 55 hectares donnés par l'administration, mais de leurs gains, ils purent ajouter à leur domaine des milliers d'hectares. La modeste pièce construite, lors de la mise en possession officielle, pour abriter toute une famille, un simple gourbi parfois, s'est transformée en vaste propriété, en ferme importante. Le rêve d'agrandissement de tout fermier s'est réalisé. Comme le moujik de Tolstoï qui marchait tout le jour, mesurait son futur domaine et le trouvait toujours trop petit, les colons du Sersou reculent sans cesse les limites de leurs terres.

Le soleil poursuit sa marche ascendante et les couches atmosphériques surchauffées par le contact du sol, renvoient comme un miroir d'étain, l'image des couches supérieures. J'ai l'impression de contempler une nappe liquide.

Une légère ondée arriva, fort à propos, rafraîchir le Sersou. Les arabes, dans leur joie baisent les mains de mon mari... Le caïd leur avait assuré que la visite de l'ancien « hakem » apporterait la bénédiction sur la terre qu'il sut faire renaître. Sa prophétie se réalise.

Le caïd Ahmed au corps bedonnant, la face ronde et épanouie, aux lèvres un peu grosses, détendues, laissant voir des dents blanches comme les cailloux d'une fontaine, me tire de ma contemplation...

L'astre est à la méridienne ; les heures ont marché et je ne m'en suis pas aperçue. J'hume l'air à pleines narines, comme un jeune chien heureux de vivre...

L'hôte m'appelle... Je le suis... La table est dressée et nous dégustons la chair délicate et tendre d'un agneau de lait. Une brebis, au dehors, bêle douloureusement ;

elle réclame son agnelet. L'écho redit et prolonge sa lamentation... Pauvre mère ! A contre cœur je mange le méchoui succulent.

. . . . . .

Je songe encore au Sersou nourricier, à cette belle moquette de cultures. Au milieu de son opulence, sous le ciel algérien, je ne puis m'empêcher de m'écrier ; « J'existe !... » Et le soleil, réplique : « Je suis » !

Voilà, Mesdames, Messieurs, quelques souvenirs recueillis au Sersou.

Vue sous tous ses aspects, l'Algérie est toujours belle pour ses admirateurs ; montagnes ou plaines ; Nord ou Sud, elle est tentante, par sa diversité même. Puisse-t-elle toujours vous inciter à la visiter jusque dans les coins les plus reculés.

UNE
EXCURSION AU BABOR

Mesdames, Messieurs,

Sur d'amicales instances, je n'ai pas pu me dérober à la tâche que j'ai entreprise : Dire de l'Algérie ce que j'en sais et surtout essayer de la faire apprécier, comme j'ai appris à l'apprécier moi-même, en la connaissant mieux.

« On ne parle bien que de ce qu'on aime » a dit Renan... Je ne sais si j'en parle ainsi, un fait est certain ; j'aime chaque jour davantage mon pays natal. Les diverses régions algériennes m'ont attirée, m'ont captivée, depuis... toujours

Le territoire du Babor, ses sites pittoresques, son histoire, les souvenirs ineffaçables que j'y ai recueillis, me paraissent de nature à captiver aussi votre attention.

La petite Kabylie, c'est-à-dire le pâté montagneux qui s'étend au nord de Sétif, entre l'Oued el Kébir et l'Oued Sahel, a pour points culminants : le Babor et le Tababort. Cette zone était aussi accidentée et aussi difficile d'accès que la Grande Kabylie ou Kabylie du Djurdjura. Partout, des montagnes superbes atteignant 1.500 et parfois jusqu'à 2.000 mètres d'altitude.

Dans les intervalles, s'écoulent des rivières dont les eaux suivent les méandres capricieux de ravins profonds

se trouvent des forêts de chênes séculaires où l'été, en quelques points, brillent encore sous le soleil, les derniers vestiges des neiges de l'hiver...

A l'époque Romaine, elle était habitée par les Babari ou Bavari, tribus venues du Sud dans la seconde moitié du IIIe siècle.

Procope, parle des Maures, chez lesquels Gélimer vaincu par Bélisaire, en 533, s'est réfugié. Il s'agit, certainement, des indigènes de la petite Kabylie, puisque le récit mentionna le roi Vandale comme s'étant enfui jusqu'à l'extrêmité de la Numidie.

La description qu'il fait de l'habitation : huttes où on étouffe, le couchage sur le sol, les vêtements, la nourriture, ne peut que concerner le Kabyle de cette région. Le portrait qu'il trace n'est pas flatteur ; mais on reconnaît le gourbi enfumé où l'occupant n'est préservé ni du froid ni du chaud ; le burnous déchiqueté, héritage transmis de père en fils, le genre de vie, tout est pour montrer l'indigène encore retardataire. La tradition indique que des familles européennes, à la suite des Légions, s'installèrent dans le pays, alors inculte et inhabité ; elles construisirent des habitations, défrichèrent et vivifièrent la terre par un labeur constant et les premiers jardins furent créés. Ces jardins ont fait de la Kabylie un verger presque ininterrompu.

Il s'agit certainement de la période romaine, puisque dans tout le territoire de la Commune Mixte de Takitount, où est enclavé celui du Babor, à part les montagnes on retrouve des traces romaines. Entre les Beni-Besazel et les Beni-Zoundaï se remarquent des agglomérations de constructions indigènes du non de Beni-bou-Roumane (les enfants des Romains).

Mon mari, dans sa *Monographie de la Commune Mixte de Takitount* donne d'amples détails sur l'histoire de cette contrée. Je n'ai pas à y revenir (1).

---

(1) Manuel Bugeja, Monographie de la Commune Mixte de Takitount. Bulletin de la Société de Géographie d'Alger, année 1926 et 1927.

J'assistais un jour au cours d'un de nos éminents professeurs de géologie de la Faculté. Ce savant nous expliqua les coupes géologiques, les divers terrains, les transformations subies à travers les âges de cette partie Est de la Kabylie.

Admiratrice de nos belles montagnes un cours sur l'une d'elles ne pouvait manquer de me séduire. Dès la fin des explications j'allai vers le conférencier et, après un échange de vues sur le sujet du cours, j'ajoutai malicieusement que si je ne pouvais m'élever aux hauteurs du professorat, j'avais néanmoins d'autres données sur la formation du Babor, et que ces données méritaient d'être prises en considération.

Je l'invitai à venir m'entendre à la Société de Géographie et, pour ne pas exciter plus longtemps sa curiosité, j'ajoute, et la vôtre, je vais vous narrer l'histoire de la création du Babor, ignorée des plus savants géologues.

« *Légende du Babor (Le Bâteau)*

« Un bâteau immense, si grand que jamais on n'avait jamais vu son pareil, voguait sur la mer Méditerranée, il y a... (le millésime oublié importe peu). Ses proportions inaccoutumées excitèrent l'étonnement des gens de mer qui s'enfuyaient à son approche. Tous craignaient cette masse qui pouvait s'abattre sur leurs frêles esquifs et les pulvériser. Cependant, chaque armateur eût voulu compter ce vaisseau parmi les unités de sa flotte. Mais, le propriétaire de ce spécimen unique, l'emmenait vers les contrées lointaines où il espérait en tirer le meilleur profit. Chargé de voyageurs, il irait pendant des mois foulant de sa proue toutes les mers du globe. Son équipage, choisi et éprouvé, stigmatisait les grèves. Nul, parmi les matelots le composant n'eût osé élever la moindre protestation. Il était parti et il voguait presque continuellement... Vers quel but ?

« Le commandant seul eût pu le dire ! Un parchemin, scellé de cire, décacheté au large du port d'attache, le lui avait appris ; mais, un ordre lui enjoignit de le laisser ignorer de tout subalterne à bord.

« Le navire avait parcouru les mers antarticques. Les glaçons restaient collés aux mâts. L'hiver, plus tempéré de la « Côte d'Azur », n'avait pu faire fondre leur masse congelée. De grands feux illuminaient le pont et leurs flammes bienfaisantes n'arrivaient pas à réchauffer les hommes engourdis.

« Un détail nous semble important à retenir : tous les voyageurs portaient une barbe importante et de longs cheveux, sans que l'on puisse distinguer ni leur origine, ni leur nationalité. Une tempête survint. Le navire tanguait fortement, les vergues s'inclinaient sous le vent, les voiles claquaient, se fendaient dans leur longueur, s'envolaient par loques. Les vagues écumaient, s'élevaient de plus en plus hautes, de plus en plus rebondissantes. Un coup de vent démolit le grand mât et le bâteau démâté bascula sous la chûte. Un remous le désempara, le roula désormais à la merci des flots. La grande mangeuse furibonde se colletait avec les eaux tumulteuses et boueuses d'un fleuve. A l'embouchure un raz de marée destructeur prit le navire dans son tourbillon et s'en joua comme d'un fêtu de paille.

« Des rochers émergeaient sournoisement leurs récifs. Une ville s'apercevait sur la côte. A cette vue l'espoir revint aux cœurs angoissés. Tous élevèrent leurs supplications vers le Régisseur des mondes qui crée et apaise les tempêtes.

« En réponse, une vague formidable prit le bâteau, le souleva dans sa trajectoire, le projeta dans les airs à une grande hauteur et le poussa, au loin, où il retomba lourdement sur le sol.

« Cet évènement, produit sur la côte algérienne entre Bougie et Djidjelli, changea l'aspect de la contrée.

« La coque se renversa et ses débris recouvrirent une zone de terres incultes, jaunes et grises, où il n'existait aucune trace de vie humaine ; où nul village n'égayait l'uniformité plane, limitée par des montagnes.

« Quelques naufragés, favorisés par la chance, purent se dégager de la masse de fer et de bois, pendant que l'équipage et le reste des passagers trouvaient la mort par

l'asphyxie ou par écrasement. Les survivants, étreints par la crainte d'un retournement de la carêne, ce qui les eût infailliblement ensevelis, allèrent s'établir à une distance suffisante pour ne plus rien avoir à redouter d'elle. Les morts avaient, dans l'épave, un cercueil monumental !

« Les ans, les siècles, apportèrent les grains de sable et la terre nécessaires à l'enfouissement total de la coque et des restes mortels des hommes. Les planches disjointes agrippèrent les coiffures et les barbes. Les longues chevelures épandues passèrent par toutes les fentes et continuèrent de croître !...

Un miracle s'était accompli : la montagne du Babor (du Bâteau) était créée ! !

« La puissance du Détenteur de tout pouvoir fit fructifier les cheveux et les barbes qu'il transforma en arbres superbes. De ce jour naquit le « Pinus Baboriensis » ou pin du Babor. Ce conifère qui a les aiguilles du pin et les branches horizontales du cèdre, ne se trouve nulle part ailleurs. Son fruit est un cône pointu, beaucoup plus allongé que celui du pin. Le pays, dès lors, eut une flore et une faune magnifique ».

. . . . . .

Cette légende, peu banale, est bien dans la note imaginative des peuples nord-africains, où le merveilleux a toujours présidé à la création des êtres et des choses.

. . . . . .

Reprenons pied dans la réalité.

Les Kabyles de la région appellent le Pinus Baboriensis : Biguenoun. Il y a le Djebel Biguenoun (cèdres), tandis qu'à Teniet-el-Haâd (1) le cèdre est appelé « Meddad ». Les indigènes du Babor confondent donc les deux essences.

Aucune route n'a encore percé ce massif aux montagnes très abruptes comme les Pyrénées et, que sillonnent, çà et là, de petits cheminements muletiers. Fidèle à mon

---

(1) Voir Les Meddad dans ma conférence sur l'Ouarsenis.

goût d'excursionniste, je voulus aller sur le sommet du Babor.

J'habitais alors le Bordj de Takitount, la citadelle de la contrée, hauteur qui commande l'Oued Berd, où quelques travaux de fortifications avaient été faits au moment de la pacification de la Kabylie. C'était un point stratégique important pour relier Bougie à Sétif.

Lorsque j'arrivais, toute jeune mariée, les remparts branlants allaient vers la décrépitude totale. Chaque jour, des pierres se détachaient des murailles et des brèches s'ouvraient du côté du Nord. Takitount, réputé par les eaux gazeuses d'Aïn-el-Hamza, n'avait pas d'eau potable dans le bordj. Une citerne contenait les eaux pluviales, recueillies des toitures et qui, polluées étaient imbuvables. Il fallait aller à trois kilomètres puiser l'eau à une source.

La pluie, d'ailleurs est si rare en cette région, que les indigènes ont l'habitude de se réunir en Zerda ou banquet pour la demander à Dieu si elle tarde trop à venir. Femmes et enfants dansent et crient en réclamant la pluie bienfaisante.

Or, nous avions pour nous apporter l'eau qui nous était nécessaire, un vieil indigène, nommé M'Jidel, poussant devant lui un âne porteur de deux tonneaux, mis en cacolet.

Je m'avisais un jour de me renseigner afin de connaître le mode de désinfection des récipients. Il n'y en avait aucun.

Ayant demandé un nettoyage complet, je fus stupéfaite. En mettant un des tonneaux, sens dessus dessous, je constatais l'obstruction de la bonde. Je m'applaudissais de ma sagacité, pensant à toutes les impuretés accumulées, au point de former tampon : lorsque je dus m'applaudir davantage ; mais je reculais, prise d'un dégoût insurmontable. Le tampon était... devinez quoi... non, vous ne pouvez-vous l'imaginer ! C'était un crapaud, bien en chair, que son séjour dans le tonneau avait engraissé, au point qu'il ne pouvait plus sortir, et... nous buvions de son jus ... Brr... Vous faites la grimace... Nous l'avons faite plus « belle » que la vôtre, je vous assure. Ce sont

là les petits désagréments inhérents à la vie dans le bled... qui ne m'ont pas fait détourner mes regards des agréments réels de cette existence, en pleine brousse algérienne.

Que cette anecdote ne détourne pas votre admiration pour ce beau pays.

Un belvédère aménagé sur un des bastions du bordj, permettait de jouir d'un superbe point de vue sur la campagne environnante, montagneuse et prenante, pareille aux défenses d'une immense forteresse de cyclopes.

En baissant les yeux, l'on était rappelé à l'instabilité des choses, au néant de la vie terrestre. Au pied du remparts un mausolée, simple tombe, servant de dernier asile aux soldats tués, lors de la défense du bordj :

Après un échec désastreux, toute une section fut massacrée et le lieutenant Hermann, qui la commandait, fut coupé en morceaux. Je vous avouerai que c'est la vision, par le souvenir, de cette modeste sépulture que j'ai eue sous les yeux pendant plusieurs mois ; ce sont les héros couchés sous la dalle de pierre qui m'ont incitée à venir vous parler de la région qu'ils ont su défendre et aimer jusqu'à la mort.

Nous vivons, chassons ce souvenir glorieux mais macabre. Nous voulons connaître et apprécier la joie d'exister... Allons au Babor... Allons-y au pas rude des mulets.

Juchée sur les reins d'une de ces montures, si utiles pour gravir les pentes escarpées, en compagnie de mon mari, de deux savants naturalistes : M. Vilmorin et le Directeur du Garden-Square de Londres, venus faire des études sur place concernant l'aspect tout spécial du Babor, par un clair matin nous partions pour l'excursion projetée.

La mollesse des sièges n'avait rien d'un duvet ; mais, que ne supporterait pas un savant, afin d'éclairer la science d'un nouveau rayon et une femme, dont la curiosité pour la nature ne s'est jamais émoussée.

Pilotée par le caïd du douar, revêtu du prestige de son burnous rouge, les excursionnistes se déclaraient enchan-

tés. Sur le parcours, les trouvailles botaniques excitaient nos savants. Le chemin conduisait vers l'Est pour atteindre le col du superbe Babor. Vu l'heure matinale, le paysage s'illuminait du scintillement de la rosée sous les premiers rayons du soleil, qui. éclatant au-dessus des montagnes, formait par le jeu de la lumière toute la gamme des verts.

Le décor des hauteurs dont les teintes bleutées se fondaient, presque au loin, avec l'azur opaque de la voûte resserrée, tout cela était saisissant.

En remontant le cours de l'Oued Berd, aux flancs des montagnes, se suspendent quelques villages. Ces villages sont entourés d'arbres fruitiers : figuiers aux larges feuilles pâles et dentelées, des arbousiers saignants et couverts d'une floraison neigeuse se contorsionnaient aux pieds des grenadiers aux grappes de fleurs sanglantes.

Les habitations s'amassent, les unes sur les autres, en un curieux enchevêtrement de terrasses, sur lesquelles apparaissent de çi, de là, les silhouettes de femmes et d'enfants plaçant, pour les faire sécher au soleil, les longues courges, tordues comme des serpents, les « cabouïas » rondes et les poivrons.

Dans l'ancien temps, il était facile à l'habitant de se loger sur toute la superficie de la Kabylie ; et, même, tout individu pouvait devenir propriétaire : rêve de tant de gens, actuellement. Point n'était besoin d'être Crésus pour avoir à soi un toit où s'abriter. Pourvu que le chef de famille Kabyle ait un petit pécule, et Dieu sait si le Kabyle aime à mettre une certaine somme d'argent de côté, il l'amasse sou par sou, la cache dans un endroit connu par lui seul, et quand la rondeur de l'épargne le permet, il élève sa maison. A l'époque précitée, le prix d'une bonne construction ordinaire était de 250 à 300 francs. Peu de demeures atteignaient un prix au-dessus de 350 francs.

Nous allions toujours.

Pour des touristes, il y avait de quoi rêver un repos virgilien en ces domaines en miniature, enclos de haies de figuiers de Barbarie. Notons quelques tentes dépaysées,

affaissées sur le sol, alors que nous longions le pied de la montagne nous égratignant aux buissons de ronces et de lentisques, par un sentier si étroit, que, pour la plupart du temps, il nous fallait passer en file indienne.

Une buée d'argent flottait dans la vallée, des brumes denses s'accrochaient aux rocs. Il vous prenait envie de fermer les yeux sous l'appréhension d'une chûte dans cette ouate qui cachait des risques mortels. Braves mulets kabyles, ils allaient, comme si une double vue les guidait. Enfin, le soleil fut le vainqueur ! Phébus, aux cheveux dorés, chassa les nuages embrasés dans un océan d'or et de pourpre avec des reflets de métal en fusion.

L'opacité du voile était devenue une mousseline... une vapeur... et rien. La nature triomphante reparut plus belle, on l'eût cru appropriée ! Elle s'était voilée, pudiquement à nos yeux, pour faire sa toilette.

Nous nous étions engagés dans le défilé de Kanguet-el-Akmer, en suivant une berge boisée. Nous gagnions les hauteurs qui dominent les fontaines de Ta-Merdja-Djoud, sur l'emplacement même qu'occupa, en 1853, la colonne Mac Mahon et, en 1856, une nouvelle colonne, commandée par le général Périgot à son retour de Crimée : un détachement de cette colonne a occupé Takitount.

Aujourd'hui, le touriste en traversant ce pays, naguère impraticable, ne se doute pas que des bras de héros lui ont tracé, battu la route qu'il suit, insoucieusement pour son plaisir.

Les heures de cheminement passaient ainsi dans une sorte de béatitude qui m'a fait comprendre et admettre le flegme, la sérénité des « buveurs de soleil ». Leur philosophie orientale est faite d'une sorte d'inconscience : mon farniente leur ressemble-t-il ? Non, puisque toujours j'admire tout ce qui est autour de moi...

En ce jour, le balancement de ma monture m'extériorisait et nulle fatigue ne m'accablait.

En France, l'on ne s'imagine pas l'Algérie telle qu'elle est. Elle apparaît, à certains, sous l'aspect lamentable du désert, plaine éternelle de sable grillé par un soleil de feu !

Il ne faut pas avoir longé les cheminements kabyles, pour formuler une telle appréciation erronée.

Des frênes, enguirlandés de cent vignes grimpantes chargées de grappes vermeilles, étendent leurs moignons feuillus. Des gourbis s'accrochent aux anfractuosités, entourés de leurs jardinets.

Une halte à la méridienne, auprès d'une source qui fuit sous les capillaires, permit à nos jambes de goûter un moment de délassement. Mes pieds s'étaient engourdis sur le berda ; ils eurent tôt fait de reprendre leur élasticité. Nous déjeunions assis sur des racines dépouillées, rougeâtres, qui, flottaient en contre-bas du sentier comme des chevelures scalpées.....

Nous étions, de nouveau, lestés, prêts à nous remettre en route, effrayant les jolis geais bleus qui s'envolaient à tire d'aile. L'ascension se poursuivait sur les flancs Est de la montagne. Le soleil déclinait, sans que nous nous soyions aperçus de sa course.

Des gouffres mugissants s'ouvraient au-dessous de nos pieds, des gouffres bleuâtres au-dessus de nos têtes. Nous allions en proie à une sorte de vertige. Nous franchissions les crêtes et les flancs couverts d'un beau peuplement de chênes-zéens, de chênes-verts, de cèdres, de sapins ou pins du Babor. Sur le Tababort, seulement se retrouve le Pinus Baboriensis.

La végétation du sous bois est luxuriante, il n'en existe pas de pareille dans la chaîne du Djurdjura. Tout le pays jusqu'à la mer présente une vaste forêt d'un seul tenant depuis Bougie jusqu'au-delà de Djidjelli ; c'est-à-dire le Nord, l'Ouest et l'Est sont boisés de chênes divers.

Des orangeries anciennes sont entretenues dans la vallée basse de l'Oued Agrioun. C'est là, mon mari m'en a souvent parlé, qu'il a, dans sa carrière, vu les plus belles oranges : elles avaient une grosseur inconnue ailleurs.

En 1882, alors que le Gouverneur général Tirman avait envoyé un conseiller du Gouvernement faire une enquête aux Beni-Segoual et Beni-bou-Youssef sur les incendies qui, en 1881, avaient dévasté une grande partie

des forêts qui bordent le golfe de Bougie, M. de Bellemare, le conseiller de Gouvernement en question, fut émerveillé du fruit et n'osa pas le goûter, tellement il était gros.

L'orange était de la dimension d'un melon. Il en emporta quelques échantillons à Alger, où cette espèce était inconnue. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Le 14 janvier 1927, j'en vis de presque semblables dans les vitrines d'un primeuriste. Ces fruits provenaient d'une propriété des environs d'Alger.

Ceci prouve qu'en Algérie la culture des agrumes fait merveille.

Dans l'immense et long remous de vagues empourprées s'aperçoivent les sommets secondaires de la région au Sud : le Chenaga, Serdj-el-Ghoul, Sidi-Mimoun, séparés de la masse principale par la vallée de l'Oued Hattaba qui prend sa source sur les premiers contreforts Est du Babor. A 1.600 mètres, l'eau jaillit des rochers. Les sources qui s'échappent des flancs de la montagne, à l'Ouest, se déversent dans l'Oued Berd, transformé en aval, en Oued Agrioun qui coule dans les gorges du Chabet-el-Akra. Les ruisseaux qui descendent du côté opposé forment l'Oued-el-Kebir, appelé d'abord Oued Eudja et, qui prend ensuite, le nom d'Oued-el-Kebir, après avoir reçu l'apport du Rhummel, près de Sidi-Mérouane.

Les montagnes se déchirent de vallées sauvages, elles se coupent d'éboulements tertiaires, se sillonnent de coulées de terre noire comme des scories volcaniques.

De nombreux gisements miniers ont été constatés. Certains sont exploités. On extrait des pyrites de fer et de l'hématite, du zinc, du plomb argentifère. Il fut également trouvé du mercure, de l'antimoine, du cuivre dans ces montagnes, non encore bien explorées.

Voilà le Mintano, le ravin de Takarsboust. Le grand semeur comme à plaisir, a jeté très épaisse la « semence » de cailloux roulants.

Tout à coup, sans que rien ne l'ait fait prévoir, le paysage disparaît de nouveau à nos yeux. Un brouillard épais, compact, qui pendant une heure nous a littérale-

ment aveuglé ; il nous baignait dans une sorte de nimbe lumineux, mais impénétrable au regard, au-delà d'un ou deux mètres. Nos montures marchaient à tâtons ; nous ne pouvions plus les guider et nous devions nous fier à l'infaillibilité de leur sens de direction.

A un arrêt brusque, nous reprenions conscience. Nous avions atteint le sommet à l'heure où le roi des astres quitte notre hémisphère. Plus de brumes, elles se sont enfuies et elles ont fait place à un tableau inoubliable. C'est une heure exquise, une heure de rêve ! !...

Oh ! Que c'est beau ! Avons-nous entendu dire, maintes fois, par des étrangers éblouis quand en plein été, il leur arrive de circuler en Alger. Vu du boulevard de la République, unique au monde, ce coucher royal a de quoi éblouir le moins enthousiaste de ses contemplateurs. La majestueuse disparition sihouette les reliefs des hauteurs de Mustapha, les arbres, en fresque sombre, se détachent sur l'éclairement céleste.

Cependant cette disparition est pauvre d'aspect dans sa grandeur, limitée ; comme elle l'est, au seul bond de l'astre dans l'inconnu. Il en est, tout autrement quand, dans les mois estivaux on peut se trouver, non sur l'asphalte surchauffée, mais dans la nef verdoyante des sommets du Nord algérien. Ceux-ci comptent le Babor dans leur théorie alpestre.

Quel charme acquièrent les insectes dans leur vol lumineux d'un brin d'herbe à l'autre. Quelle joie pour les yeux d'admirer l'incandescence de l'atmosphère ambiante sous la clarté du soleil, où tout prend un tel relief, qu'il semble qu'on pourrait compter toutes les brindilles qui jaillissent du sol.

Un souffle rafraîchi fait frissonner les Pinus Baboriensis. Le zéphir se joue à travers les branches et les aiguilles des conifères, se détachent pour se décomposer auprès des roches.

Mère nourricière de l'humanité, créatrice de la végétation, la terre glisse, peu à peu, dans les ravins ; son effritement dénude les sommets ; alors, les follicules

des arbres et leurs pommes fournissent seul l'humus qui féconde.

Soudain, tout bruissement s'éteint. Les branches ne frémissent plus... Plus une pomme, plus une brindille ne se détachent. Les parasols, tout comme leurs jeunes frères élancés et droits, semblent se recueillir dans leur immobilité.

Seuls, des papillons de velours changeant, par leur frôlement étourdi, réveillent quelques frêles rameaux... L'instant est solennel... l'astre roi se meurt !...

A nouveau, les grands arbres tressaillent à la reprise de la brise. Une lueur de feu les couvre de pourpre et dans le calme, vaincus, les maîtres de la forêt s'endorment.

L'astre vogue en dernières convulsions et il se perd à travers un archipel de nuages. Les vapeurs errantes s'agglomèrent, s'effilochent, en reprennent d'autres et tâchent le ciel de blanc, de gris, de noir...

Le tapage des couleurs, dont Flaubert était par dessus tout épris, succède et varie à l'infini. Le soleil suit la courbe du jour, d'abord étincelant on ne pouvait le fixer, il devient très rouge, puis se change en feu. Corsaire impénitent, il éperonne de ses traits et de ses piques les stratus, les nimbus, les cumulus et il les ensanglante. Des verts, des bleus les parsèment, ce sont les ecchymoses des précédents contacts.

Les bords des nuages se frangent d'écume roussie et cuivrée sous les attouchements récents. Les jaunes, les ocres de tous les tons, se fondent et se mélangent peu à peu. Des violets s'étendent, prennent une teinte rose clair, peu durable, qui se ranime, s'exaspère, entre en fusion, s'incendie d'une lumière intense et dorée où se mêlent des reflets roses d'une délicatesse infinie. Alors, la forêt entière semble livrée à un vaste incendie. Les troncs, les branches, la terre flamboient. Des vapeurs embrasées se faufilent partout. En tous sens, des flammèches s'élèvent dans la cêpée et jouent en fantômes d'ombres chinoises.

A notre approche, une clochette tintait. Etait-ce l'*Angélus* échappé d'un clocher ?... Etions-nous près d'un

gras pâturage ?... Une odeur de suint s'évaporait d'une cascade de pierres.

Un mouton parut... Il n'était plus jeune, ses cornes développées le révélaient... Puis, venaient une dizaine de brebis, des agnelets bondissaient et se mêlaient aux chevraux qui folâtraient auprès des chèvres noires. Des boucs se livraient bataille : quinze, vingt, trente échantillons des races caprine et ovine, s'avançaient à la file.

Quelle poésie émanait de ce tableau digne d'un Watteau : ce troupeau paissant dans les hautes prairies, sur le fond des montagnes, dorées à ce moment. Toutes les bêtes, même celles à toison noire, mettaient, au bout des poils, des touches de rose.

De jeunes kabyles, pâtres haillonneux, suivaient et escaladaient les rocs, avec autant d'aisance que s'ils eussent marché sur une route plane.

Notre présence en ces lieux, habituellement déserts, ne les étonna guère... Mektoub... elle devait être écrite... Une chose pourtant, un appareil plutôt, eût l'air de les intriguer : les jumelles, dont nous étions munis, firent l'objet de leurs commentaires. Le désir de savoir, l'envie de regarder dans ces « machinas » se lisaient dans leurs grands yeux bleus, écarquillés de convoitise. Nous leur offrions de les contenter.

Tous voulurent se renseigner... C'était à qui collerait et le plus longtemps possible, son regard sur l'objectif. La vision, si nette, des lointains les effara... Tour à tour, chacun satisfit sa curiosité. Une exception, pourtant, fut faite pour un teigneux, aux yeux chassieux... Nous ne pouvions réellement pas, risquer une telle contagion !

— Oh ! que le soleil est gros, dit l'un.

— Cette masse d'eau... est-ce la mer ? demanda un second.

— On pourrait la toucher, s'écria un autre.

Chacun exprimait son ahurissement ou sa satisfaction.

Le rapprochement visuel des montagnes et des vallées éloignées, les ahurit... ils ne pouvaient comprendre la puissance de l'optique.

Pendant ce temps, le soleil avait planté ses aiguilles d'or dans un pan de la « grande bleue ».

Avec toute la majesté d'un pacha bedonnant qui va prendre un bain, le globe rouge se plaquait énorme, tout rond. Des lignes sombres le traversaient et il se ceinturait d'un cercle plus clair. Le voilà qui s'aplatissait par en bas, comme si le contact de l'eau salée le rongeait, sa grosseur diminuait de plus en plus à l'horizon. C'était une potiche chinoise en jade irisé : la partie supérieure était olivâtre, puis jaune ocre, tout en restant feu à la base. Sa transformation se poursuivait en globe de lampe électrique allumée. Gallé ou Daum l'avait historié de nuances adoucies. L'astre, dans un sursaut d'agonie, se silhouettait à travers la profondeur de la mer... il manquait de force... la mort le prit...

Le ciel, dans sa douleur, rougit sur une grande étendue, puis meurtri, il se mit en deuil. Alors, s'étendit la plus belle mer de nuages qu'il fut donné à nos yeux de contempler. C'était une houle immense, semée d'îles, pavée d'icebergs, moutonneuse à l'infini. Peu à peu, les montagnes étaient englobées dans les remous, si bien qu'à vingt heures, seules quelques cimes surnageaient, victorieuses de n'être pas confondues dans ce néant.

Tel est un des couchers de soleil auxquels j'ai assisté sur les hauteurs. Chaque jour, ils varient d'aspect, jamais, ils ne sont pareils. Celui-ci fut si beau, que je n'ai pu résister à la tentation de le décrire modestement, car rien ne saurait dépeindre la solennité du spectacle et le charme qu'on éprouve dans sa contemplation.

La nuit venue, très fraîche (il y fait plus frais qu'au Djurdjura), un grand calme planait, engageant au repos.

Deux tentes étaient dressées. Nous nous réfugiions sous l'une d'elles.....

Au matin, un cèdre exfolié se trouvait, juste à point, pour nous servir de siège et nous permettait d'admirer à l'aise tout le pays d'alentour.

Du haut de la cîme, à 1990 mètres d'altitude, ce qui frappe d'abord le regard, c'est l'aspect général du pays, la quantité de montagnes dont il se trouve hérissé. La

ligne de faîte oriental, englobe le Tababort, 1995 mètres, et elle s'étend sur la rive droite de l'Oued Sahel, en passant par les monts de Guergour (1800 mètres), le Mégris (1725), ceux du Chabet-el-Akra (le « Ravin de la Mort ». décrit dans ma conférence « *Visions des Cîmes* », dont le point culminant, l'Adrar ou Mellal (1773) au pied duquel, à deux kilomètres à vol d'oiseau, coule l'Oued Agrioun qui arrose Kerrata. Dans ce charmant village, à la sortie des gorges du Chabet-el-Akra, j'ai assité à l'enterrement d'un singe fait par ses congénères.

Les Amoucha, le village de Chevreul, non loin du Babor, mettent leurs plaques nuancées dans le panorama.

Les montagnes à pentes raides ont leurs flancs profondément crevassés de larges ravins, elles sont très boisées et très broussailleuses et dans leur milieu pointent les affleurements de la roche.

Les montagnes à pentes douces permettent à la terre meuble de rester, même sur les crêtes, et de donner naissance à une végétation vigoureuse.

Le littoral maritime, partie septentrionale, a une route carrossable qui traverse les sites ravissants, où s'est faite une découverte rare : la grotte merveilleuse de Dar-el-Oued, dont la beauté est connue dans le monde entier. Cette découverte fut l'effet du hasard, grâce à l'explosion d'une mine, en 1901, pendant la construction de la route en corniche qui conduit de Bougie à Djidjelli.

De toutes parts, se voient des sous bois de myrte, de lentisques et de lauriers-roses, où poussent à foison les câpriers, ombragés d'arbres séculaires d'essences diverses et d'oliviers géants, mille fois plus imposants que ceux des rives du Midi de la France.

Au-delà de la masse profonde et verte, l'on aperçoit de nombreux vestiges de l'occupation romaine, entr'autres, Sétifis (Perigotville).

A Perigotville, dans les ruines d'une basilique, s'étale une magnifique mosaïque. Ces témoins d'un passé lointain, au milieu d'une nature redevenue sauvage par sa vigueur

initiale, donnent à ce pays un pittoresque en quelque sorte philosophique.

Perigotville, au surplus, par l'un de ses habitants, me laissa un souvenir ineffaçable. Je n'ai jamais retrouvé nulle part ailleurs, un homme possédant un système pileux aussi développé... J'y ai vu... N'anticipons pas ! !

J'accompagnais alors mon mari dans une de ses tournées. Un colon du village nous avait offert le « pain et le sel » et afin de faire honneur à l'Administrateur, les petits plats étaient mis dans les grands. Le menu, difficile à improviser dans les villages où Potin n'a pas de succursale, avait dû fortement éprouver les méninges de la cuisinière.

Il est assez curieux pour qu'il vous tente par sa diversité :

1° Un poulet sauté ;

2° Un poulet en blanquette ;

3° Un poulet rôti.

Il n'y eut que pour le dessert qu'il nous fut fait grâce de ce volatile. Je craignais fort d'en voir paraître un « confit aux marrons » !...

Ce n'est pas par ironie que je vous signale la « variété » de ce menu, c'est simplement pour vous indiquer qu'il y a quelques années, beaucoup de nos colons ne jouissaient pas de la belle aisance, je puis ajouter de la richesse acquise aujourd'hui. Ce brave homme avait fait tout ce qu'il avait pu...

Mais... vous attendez pour savoir ce que j'y ai vu d'extraordinaire :

Au café, les « agapes » trop copieuses, réchauffaient notre hôte... Il semblait étouffer... Nous le vîmes tirer sur sa barbe, longue d'une dizaine de centimètres. Nous crûmes que nos yeux se troublaient et voyaient double... La barbe s'allongeait... s'étirait et, à sa suite, sortait du col de la chemise, une tresse de 0,35 à 0,40 centimètres.

Notre stupéfaction était grande et s'accrut, lorsque cet émule d'Esaü demanda à sa femme d'aller lui chercher « l'autre ». Auparavant, il s'était déjà fait alléger le menton d'une chevelure... non... d'une barbe de 0 m. 60

centimètres. Ce flot pileux, parfois fort gênant, était tressé et enfoui sous les vêtements.

Je n'ai jamais revu barbe semblable et, si son possesseur n'avait été originaire d'Espagne, je l'eusse cru un descendant des créateurs du Pinus Baboriensis ! !...

Près des Pinus, l'on domine la mer que l'on a devant soi au Nord.

De notre poste d'observation, l'Oued Sahel débouche près de Bougie. Cet oued sépare le Djurdjura de la chaîne du Babor. Les bossellements de la commune mixte du Guergour, les gorges du hammam Sidi-el-Djoudi, situées à 55 kilomètres de Sétif. Ce hammam a l'eau principalement sulfatée calcique, il est très fréquenté.

Il y subsiste, parmi les roches éboulées, un poste romain, assez bien conservé.

Dans les environs, d'autres traces de la période romaine. A Aïn-Meddah filtre une source à grand débit, qui fournit la force motrice pour l'éclairage à l'électricité du village de Lafayette. J'en ai parlé dans ma conférence « *Une excursion dans les Beni-Kouffi* ». A propos de cette source, alors qu'il y a quelque temps on me communiqua un article de journal, où l'auteur semblait prendre la paternité du fait, ma piété filiale m'impose le devoir de relever ces dires.

De nos jours l'on est vraiment trop enclins, à ne pas savoir reconnaître les mérites des hommes d'avant garde, aux idées généreuses et productrices, obstinés dans un travail persévérant, pour donner un bien-être plus grand aux générations de demain. Les plagiaires n'existent pas seulement chez les écrivains, il y en a ailleurs, de plus subtils, partant de plus profiteurs.

Je dois rappeler, dis-je, que ce fut mon père, M. Moisan qui, en 1893 et les années suivantes, alors qu'il était administrateur au Guergour, fit des essais d'acclimatation de la truite « arc-en-ciel » en Algérie (1).

---

(1) MM. Lépine et Jonnart, Gouverneurs Généraux, se sont intéressés à l'œuvre de l'acclimatation de la truite arc_en-ciel, par M. Moisan.

Ses nombreux rapports sont certainement enfouis dans les cartons administratifs.

A l'époque, les moyens de communication étaient difficiles, il n'existait pas d'automobiles et les centres, éloignés de la mer, étaient privés de marée. Voulant obvier à cette privation, mon père résolut de faire servir les sources claires de la Kabylie au peuplement en bon poisson des rivières qui s'échappent de tant de rochers.

Des essais, faits au siège même de la commune mixte du Guergour, donnèrent des résultats satisfaisants : un canal amena les eaux d'Aïn-Meddah. Des œufs de truites, venus de Theix, près de Clermont-Ferrand, éclorent dans des bassins établis en réduction sur le modèle de l'établissement de pisciculture de Theix : ils donnèrent des alevins vigoureux. Chargé d'une mission du Gouverneur général, mon père alla chercher des reproducteurs. Avec mille difficultés dans le transport il eut la joie de mettre les sujets vivants dans les viviers *ad hoc*.

L'essai était concluant quant au transport des reproducteurs et à l'éclosion des œufs... A ce moment, mon père reçut son changement de résidence.

Il protesta, mais, en fonctionnaire obéissant, il dut partir. Après plusieurs jours, notre bonne Administration se ravisa. Mon père reprit possession de sa commune mixte, mais... hélas !... les produits de ses efforts et de ses soins attentifs avaient disparu.

J'assistais à une véritable crise de découragement et de colère mêlés. Il y avait de quoi. Son successeur, pendant le laps de temps, minime pourtant, qu'il passa à Lafayette, s'était complètement désintéressé de la question ; la rumeur publique l'accusa même de jalousie... Un fait reste certain : les bassins placés en côteaux, avaient été vidés, les vannes étaient encore ouvertes, les poissons entraînés dans la prairie, où ils pourrissaient, étalés, le ventre en l'air.

Mon père reprit courage... Il recommença l'expérience avec succès. Il mit les produits obtenus dans les oueds limitrophes et dans la grande Kabylie, particulièrement à Mechtras.

Des Kabyles nous ont affirmé avoir pêché trois ans plus tard des poissons dont la description est bien celle de la truite. Lors de sa retraite, mon père continua, hélas, sur une trop petite échelle ! Dans sa villa du boulevard Bru, à Alger, un bassin, combien réduit, lui suffit pour obtenir des produits qu'il exposa au Jardin d'Essai du Hamma. M. Rivière, alors directeur, qui avait compris l'utilité de l'œuvre entreprise, fit aménager une délicieuse source, garnie de roches, qui existe toujours ; mais mon père n'est plus...

Revenons au Babor !

La vue s'étend à l'Est et au Sud sur une grande partie du département de Constantine ; à l'Ouest, c'est toute la Kabylie jusqu'au Djurdjura qui est devant moi. La coulée peu profonde du Bou-Sellam, large traînée d'arbres et de prairies, affluent de l'Oued Sahel, insinue ses zig-zag. Au nom du Bou-Sellam, je ne puis m'empêcher d'évoquer une de ses légendes :

Le Bou-Sellam rivière de Sétif, se jetait autrefois dans l'Oued Ksab, par la vallée qui va par Ksar-et-Tir à Ras-el-Oued. Le Hodna jouissait ainsi des eaux du Bou-Taleb et de celles du versant Sud du Mégris. Mais, un marabout changea le cours du Bou-Sellam :

« A une époque qu'on ne saurait préciser, vivait dans le Sahel un marabout vénéré, ayant nom Si Mohamed ou Ali : vers le même temps, le célèbre Si Bou Djemline, habitait M'Sila. Il prit un jour fantaisie à Si Mohamed de visiter M'Sila ; il y vint, mais il fut fort surpris de voir que Si Bou Djemline, qu'il regardait comme lui étant inférieur sous tous les rapports, ne lui rendait aucun hommage. Très mécontent de ce manque d'égards, Si Mohamed l'interpella en ces termes :

« Tu n'est pas venu au-devant de moi ; tu ne m'as
« pas reçu comme tu aurais du le faire ; il paraît que tu
« ne me connais pas ! Ignores-tu donc que je puis d'un
« seul mot changer ton pays si fertile et si riche, en dunes
« arides, où toi et les tiens vous mourrez tous de soif et
« de faim ? Je t'apprendrai à me connaître. Demain, je
« détournerai de son cours le Bou-Sellam, ce fleuve qui

« est votre richesse et dont chaque guerba (outre) d'eau « vous donne des milliers de charges de blé. »

« Après avoir ainsi parlé, Si Mohamed quitta M'Sila et se rendit à El-Hammam. Arrivé là, il frappa le rocher avec son bâton et ordonna au Bou-Sellam de ne plus couler vers le Sud. La rivière obéit, s'ouvrant, avec fracas, un passage à travers des rochers, elle se jeta vers l'Ouest et alla percer la chaîne du Guergour pour se perdre en Kabylie dans des ravins profonds. Dans ce trajet elle passe ,sans utilité aucune pour la culture et l'irrigation des terres ».

A l'Ouest, la crête aux multiples rochers du Tababort, qui a l'aspect d'être parallèle au Babor, à peu près de même forme, mais plus accidentée et séparée de ce mont par les gorges étroites et profondes de l'Oued Anasser. La crête qui s'élève au-dessus de Mintano est dénudée.

Le sommet du Babor, masse compacte, énorme, à laquelle un renflement assez prononcé donne la forme d'une ellipse, étendue de l'Est à l'Ouest, sur une longueur de quatre kilomètres, a une altitude sensiblement la même ; il s'isole du massif rattaché partout à la base.

De nombreuses excursions peuvent être faites pendant un camping, en ces lieux.

L'on marche sur un magnifique tapis de verdure et de fleurs. Tout le territoire est boisé, ai-je dit, par de belles forêts, c'est donc toujours sous bois que l'on peut se promener en allant, soit dans la direction de Bougie, soit vers Djidjelli, en ayant toujours vue sur la mer. Dans cette dernière direction, les sentiers traversent des vallées, des rivières aux bords enchanteurs. La forêt des Beni-Medjeled apparaît comme celle de Fontainebleau. Ziama et ses environs charmants peuvent être un but d'excursion. C'est l'ancienne Choba des Romains, où émergent du sol des ruines, des colonnes, des stèles funéraires, témoins irrécusables de l'élégance passée de cette petite ville.

La route, en corniche par intervalles, entre Souk-el-Tenin et Djidjelli, est à parcourir et, de Djidjelli on peut, par divers sentiers, revenir au camping.

D'autres grottes, sises sur le parcours, sont à voir et, comme c'est la région de Djidjelli qui a les plus belles forêts de chênes-lièges, on peut étendre et allonger ses pérégrinations sur des points où se dissimulent des richesses minières inexploitées et même, non encore prospectées.

Toute la région du Babor avec ses sites, aussi merveilleux que sauvages, ses rochers bizarrement ciselés par l'érosion, comme sous le ciseau d'un sculpteur, est une région d'avenir.

De même, l'attraction est indéniable pour les chasseurs qui peuvent y faire de fructueuses battues aux sangliers.

A 1990 mètres d'altitude, le siroco estival ne nous envoyait que quelques bouffées, tempérés par la fraîcheur des nuits. Si le souffle surchauffé du Sud atteint parfois les cîmes, il les frôle juste assez pour rappeler aux estiveurs qu'ils sont toujours sur la terre d'Afrique. Il est vrai, qu'un jour d'été à Paris, je me suis cru transportéeau Sénégal.

Par contre, sur les montagnes algériennes, il est fort prudent et toujours utile de se pourvoir de vêtements chauds si on ne veut pas geler parfois, comme on ne gêle jamais à Alger en plein hiver.

Nous avions l'illusion d'être des « hommes des bois » demeurant parmi les hôtes habituels des hauteurs : les singes, les vautours, les aigles, les ramiers et les corbeaux. Venus chercher de la fraîcheur, nous étions servis avec usure. A grands cris, nous réclamions la chaleur. Cette chaleur qu'on ne demande qu'à fuir à en juger par le nombre des départs pour France dès la première atteinte de l'été ; cette chaleur nous avait abandonnée. Une vague de froid sévissait en maîtresse sur les cîmes et, sans avertissement, nous surprenait après la douce tiédeur éprouvée la veille.

Emmitouflés dans nos manteaux, nous étions transis. D'Africains nous étions mués en « Esquimaux ». Un brouillard très dense, bruinait et nous enrobait dans ses voiles superposés.

L'accumulation des brumes devint si profonde qu'il nous fut bientôt impossible de rien distinguer à trois pas. Le thermomètre, à 13 heures, marquait 12° centigrades.

L'appétit en montagne ne fait pas défaut, il ne pouvait manquer lorsqu'on a avec soi un insulaire d'Outre-Manche. Tout directeur de muséum n'est après tout qu'un homme et, comme tel, assujetti aux exigences de l'estomac réclamant des aliments, plus substantiels que les Pinus et autres végétaux à la finale en «us ».

Fort heureusement, le caïd en avait jugé ainsi. On applaudit à sa prévoyance. La cuisine berbère fit les frais du repas. On mangea sur le pouce et sur l'herbe : un plat de couscous accompagné de la merga traditionnelle, bien rouge et fortement épicée. Les grains de pâte passèrent plutôt mal que bien.

Deux ragoûts à fond de mouton, garnis l'un de navets et l'autre mêlé de pruneaux, eurent assez de succès, bien que par l'abaissement de la température, la sauce se fut figée instantanément. Quand parut le plat de résistance, l'appétit tenait bon.

Un succulent méchoui dans son agenouillement rituel, ses bons grands yeux à fleur de tête, la langue pendante dans la commissure des lèvres, disait la supplication dernière. Le caïd se mit en posture pour l'attaquer de toutes parts. Ses doigts en pince crochetaient la chair dorée et craquelée tiraient de ci, de là, un lambeau de peau grillée, un tronçon de viande juteuse, cassaient les côtes (d'après le rite un couteau ne devrait pas servir à dépecer un méchoui) déchiraient les flancs, désarticulaient les membres. Les convives l'imitaient et leurs mâchoires mastiquaient sans cesse.

Un seul d'entre eux, malgré son flegme héréditaire, faisait grise mine. Il avait pourtant mangé de tous les plats, sans trop de répugnance. L'hôte cherchait les rognons et, pour ce faire, il engloutit son bras nu dans le ventre de l'animal, puis il le retira tout ruisselant de graisse chaude, tenant une boule juteuse dans sa main. Le convive dégoûté, fit montre d'une stupéfaction

intense. Son flegme l'abandonna, il lâcha sa serviette, se leva vivement et pris de nausées, il porta la main devant sa bouche. Le visage horrifié, la taille redressée au-dessus du rôti écartelé, la dextre étendue, il montra cette forme trouée et cabossée, sans qu'aucun son ne fila de sa gorge contractée.

Enfin dans un effort sur lui-même, il s'écria : « Oh ! oh ! Jamais vu ça ! ! » Et les convives, assis à l'orientale, entendirent cette apostrophe véhémente, devenue légendaire parmi eux : « Français, Arabes, Kabyles, tous cannibales, Anglais, seuls... carnivores !... ».

A aucun prix, ce carnivore ne voulut goûter à la chair succulente d'un jeune agneau. Crût-il qu'un négrillon avait fait les frais du méchoui, servi en son honneur ? Il n'est pas défendu de le penser ...

De retour à London que dût-il narrer ? Cannibales... cannibales sans doute !

Voilà comment peut s'écrire l'histoire des coutumes spéciales à chaque peuple... En Algérie cannibales... nous fûmes... cannibales, nous sommes... et... nous le resterons : un méchoui bien préparé est un mets toujours exquis !...

Il est fort heureux pour notre réputation, que cet illustre touriste ne se doutât pas que sa « table » était dressée sur des cadavres, ni qu'il s'était mis à l'abri des rayons solaires sous des chevelures humaines ! Que serions-nous ? C'est à trembler rien que d'y penser !...

Le froid devint tel qu'il nous fallut déserter la « salle à manger », pittoresque belvédère situé face au Nord. Force nous fut d'y abandonner les restes du méchoui.

L'agneau rôti et les vins généreux n'avaient pu parvenir à nous réchauffer. Nous nous réfugiâmes sur le versant opposé. Qui nous eût vu grelottants en cet après-midi, transis comme des barbets, hors de leur bain, eût subi les mêmes sensations.

Réunis et groupés, nous nous approchâmes du tas de braises où avait grésillé le rôti. Ce tas paraissait n'être plus qu'un amas de cendres pâles ; mais, avec la perche qui avait rempli l'office de broche, le foyer fut fouillé. Des étincelles jaillirent, de petites flammèches léchèrent

les débris charbonneux et, bientôt, des pétillements percèrent la brume. Le feu était ranimé.

Un tronc d'arbre, placé sur les braises ravivées, brûla pendant toute la soirée. Quand il fut bien mordu par la calcination, les flammes atteignirent près de deux mètres de haut et, à seize heures, à deux mètres de distance, la chaleur du brasier restait très forte et recherchée. Sous la flambée satanique, la brume se dissipa sur un rayon de quelques mètres... Oh ! le bon feu, combien il fut apprécié.

Autour de lui, près les uns des autres, nous lui offrions nos corps pour les ranimer, nous lui tendions nos pieds et nos mains et il les réchauffait. Dans ce boisement qui date des temps légendaires, auprès de ce foyer, évocation de l'époque primaire, nous n'étions plus nous.

Ces arbres, ces rochers, n'avaient pas poussé ni surgi sur la terre surchauffée de l'Afrique ? Quel contraste ! Nous étions celtes, armoricains !... Nous tenions une réunion cultuelle dans une clairière, habitat habituel des farfadets. Les Korrigans et les Lutins dansaient leurs rondes invisibles autour de nous.

Invisibles, aussi, étaient les pays en contre-bas. Le ciel même n'était plus apparent. Il n'y avait plus que ce feu immense qui empourprait la brume. La fumée montait droite et légère pour se mêler aux nuages qui voyageaient. Des volutes roussies se confondaient bientôt avec les rouleaux gris en flocons épais.

Des formes apparaissaient... Sans doute, une Bertrade kabyle, suivie par les « genias » fées des monts, venaient danser leurs pas interminables. Prête à être saisie dans leur tourbillon, je fermais, un instant les yeux Quand je les rouvris, les formes incertaines avaient pris corps. Tout près de nous... il n'y avait plus ni elfes... ni fées... mais il restait des humains. C'étaient les pâtres grelottants que les lueurs du brasier avaient attirés et qui venaient rechercher sa douce tiédeur.

Les icebergs des nuages s'immobilisèrent, étendus en un immense velum. Puis, les vapeurs se craquelèrent,

se dissocièrent et s'enfuirent étirées en longs cheveux pour bientôt s'évanouir... Le ciel reprit son azur, les étoiles piquèrent leurs clous d'or aux côtés de l'astre des nuits. La soirée fut idéale.

Face aux grandes roches déclives, la lune, les éclaira vivement. Le froid reprit, plus piquant encore, au cours de la nuit pure et sereine. Deux couvertures de laine ne furent pas de trop sur nos couchettes...

L'été est loin d'être suffocant dans toutes les régions de l'Algérie... La différence est grande entre les monts et les plaines...

Nous regagnâmes Takitount, ravis de notre excursion qui, si elle fut la première faite après mon mariage, ne fut ni la première ni la dernière de mon existence... Je ne sais si elle a pu vous intéresser... elle a pour moi l'arrière-goût du passé aux attraits toujours nouveaux et jamais oubliés.

J'ai senti passer en moi ce frisson sacré qui, en face de tant de beautés, a rafraîchi mon âme et fait vibrer mon corps.

J'ai aimé la pierre, la terre, les arbres, les oiseaux. Placée au-dessus des monts et des vallées, j'ai aimé tout ce qui est dans la nature, même, quand les roches qui m'entourent, toutes dépouillées de végétation et de terre, sont rongées par les vents depuis des siècles.

Ma rêverie y acquiert « ce je ne sais quoi » qui étreint en face des sublimes créations du plus grand des architectes, devant la réalité la plus émouvante, la plus prenante.

Ensemble, Mesdames, Messieurs, admirons toujours notre belle Algérie.

NOS
SŒURS MUSULMANES[1]

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque je vins au milieu de vous, attirée par le but louable que vous voulez atteindre, je ne prévoyais pas la réception si cordiale qui me fut faite. Laissez-moi vous en remercier de tout cœur.

Puis, lorsqu'il y a peu de jours, votre Président me pria, de votre part, de vous faire une conférence, cette demande flatteuse me prit au dépourvu. Pourtant, me faisant un point d'honneur de répondre à la confiance mise en moi par votre belle association, je pensais, après une courte réflexion, que, parmi vous, je trouverais des cœurs vibrants de la même pitié que la mienne, des mêmes beaux espoirs, et j'acceptai. Parmi vous, j'étais sûre de rencontrer des encouragements, des appuis, des forces agissantes qui pouvaient m'aider dans la continuation de l'œuvre de rénovation de la musulmane algérienne, pour le plus grand bien du foyer musulman, et pour la gloire toujours plus éclatante de notre France. Vous ne décevrez pas mon espoir. Vous m'aiderez n'est-ce pas ?

---

(1) Conférence faite en 1921 à La Rachidia et en 1923 au Cercle Littéraire d'Alger.

Le temps m'a manqué pour disséquer et vous exposer savamment l'écrit d'un auteur éminent. Voulez-vous me permettre de vous exposer une opinion, toute modeste soit-elle : la mienne ?

. . . . . .

« Amener à son pays des sympathies qui vinrent vers soi ! ». Est-il tâche plus belle et plus efficace ? Elle m'a séduite et je l'ai entreprise.

Le relèvement moral, joint à celui matériel, de la musulmane algérienne me paraît d'une utilité incontestable pour encourager celui de la masse des populations, soit arabes, soit kabyles, placées sous l'égide tutélaire de la France, généreusement civilisatrice. Dans ma vie nomade, vécue en plein bled nord-africain, j'ai rencontré de si douces amitiés de « voilées » qu'il m'a été agréable de les dévoiler. J'ai compris l'utilité qu'il y aurait de faire connaître leur caractère, de comparer leurs coutumes aux nôtres, pour choisir le moyen le plus habile, afin de hâter leur évolution vers notre civilisation.

Si j'ai pu pénétrer dans l'intérieur des gynécées, je n'y ai jamais été guidée par une curiosité déplacée ou abusive ; je prévois toujours qu'il y a du bien à faire, des encouragements à prodiguer. Des femmes en haillons m'ont baisé les mains avec ferveur, des épouses de caïds, d'aghas, de bach-aghas me témoignèrent une réelle sympathie.

Ici même, sous le ciel éclatant d'El-Djezaïr, je compte des amies bien chères. Un seul regret m'étreint à ce sujet, c'est de ne pouvoir connaître toutes nos musulmanes ; mais, amies connues et inconnues, je les unis dans une même pensée affectueuse en me disant : « Faire un peu de bien à son semblable ! Où trouver un idéal plus élevé ? » Et puis, pour connaître, pour faire apprécier ces femmes, je n'eus qu'à constater leur valeur réelle. Leurs actes, leurs gestes, les faits relevés furent mes plus précieux enseignements.

Pour elles, plus que pour toute autre femme, plus qu'ailleurs, il faut suivre le conseil judicieux de Renan : « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime » Comme lui, cependant, je ne veux pas penser que la faveur

du public et les applaudissements sont pour le faux. Je veux croire que le vrai a une grande force quand il est libre. Le vrai dure... Le faux change sans cesse et tombe. C'est ainsi que le vrai surnage toujours et finit par l'emporter. Animée de cet esprit de vérité, j'ai écrit « *Nos sœurs musulmanes* » à une époque où peu nombreuses étaient les voix autorisées qui se faisaient entendre en faveur de ces sœurs musulmanes. L'œuvre est vécue par moi-même. Comme je m'applique à le faire, dans tous mes écrits, tout est véridique et mes archives furent celles de ma mémoire.

Sachant qu'il faut un regard ferme sur la vie et la nature, je jette sur toutes deux un regard de toute franchise, de toute clarté.

Partout ici, dans les plaines fertiles ou sur les monts abrupts, dans les vastes landes, dans les campagnes tout comme dans les villes, il y a une âme vivante qui vous séduit et que l'on aime toujours : c'est l'âme du Moghreb... c'est l'âme de la nature, et vous comme moi, nous aimons cette âme... vous me le prouvez en venant m'écouter...

Ce Moghreb, sans nul doute, garde encore de nombreux secrets pour moi ; j'ai cependant levé un large coin de son voile mystérieux. J'ai épié les sensations d'êtres qui vivent autour de moi et j'ai découvert des sentiments ignorés, parce que cachés.

Peu disposée à être une sédentaire demeurée à l'ombre du clocher natal, par mes pérégrinations à travers l'Algérie et aidée d'un peu de mémoire, je peux donner à ma plume la pâture de récits véridiques dans leur diversité.

Notre seconde France, tout entière, mérite l'admiration et la sympathie unanimes par l'héroïsme de ses soldats français et musulmans, par le prodigieux et inlassable labeur de ses colons, aidés de nos indigènes, nouveaux fils de notre Patrie.

A ce point de vue, ne devons-nous pas faire un persévérant et généreux effort pour parfaire un rapprochement intégral dans une même pensée de tous les éléments variés

de sa population ? L'Algérie n'est plus, ne peut plus être un monde mystérieux, hermétiquement fermé à notre intelligence. C'est un monde qui ne peut plus être séparé du nôtre, puisqu'il est mêlé au destin de notre patrie. L'histoire de l'Algérie est, désormais, avec celle de la France, une seule et même histoire.

Autre constatation : Ne savons-nous pas que P. Loti l'a dit : « Les peuples tour à tour s'endorment par lassitude, peut-être après avoir jeté leur grand éclat. C'est une loi. Et puis, un jour, quelque danger vient secouer leur torpeur, et ils se réveillent dans la lumière : ils renaissent ».

Ne méconnaissons pas le peuple arabe, il eut ses heures de célébrité.

De son architecture superbe, ne subsiste-t-il pas de véritables joyaux ? L'Alhambra de Grenade, le Généraliffe, les Alcazars de Tolède, de Ségovie et de Séville sont de pures merveilles.

Pourquoi croire la race arabe contemporaine incapable de ressentir les aspirations d'un renouveau de civilisation ? N'y a-t-il pas nombre de musulmans qui revivent à la science dans le progrès actuel ? La pensée arabe renaît... elle ne s'exprimait plus... elle se réveille et, chez certains, elle est réveillée !

De même, souvenons-nous que dans les veines de nos Kabyles coule un apport de sang des races latines. Constatons leur facilité d'adaptation à la linguistique étrangère, à notre instruction, à nos arts.

Devant une résurrection de lettrés masculins, j'ai voulu savoir si « nos sœurs musulmanes » pouvaient suivre le mouvement produit par cette aube de civilisation renaissante. Etait-il vrai qu'elles fussent des êtres puérils, de beaux oiseaux en cage, sans cervelle et presque sans cœur... comme il le fut dit trop de fois ?...

Si, « trop souvent », j'ai trouvé des êtres arriérés, ignorants et fatalistes, j'ai vu aussi que, tout comme nous, ces êtres possèdent un cœur qui sait aimer, une âme vibrante pour leur permettre d'aspirer à une amélioration

rationnelle et progressive de leur sort, qu'elles ont un corps qui, hélas, parfois souffre trop !

J'ai sondé le cœur des musulmanes, j'ai constaté leur capacité de compréhension pour une existence plus utile, mieux employée, moins terre à terre et plus en rapport avec les obligations de l'existence actuelle. Parmi mes amies, il s'en trouve à l'intelligence cultivée, à l'esprit subtil et raffiné qui peuvent rivaliser d'érudition avec la plus instruite d'entre nous. Par elles, j'ai compris leur attachement aux coutumes ancestrales et je les approuve d'être fidèles aux souvenirs de leur race ; s'il en était autrement, nous les jugerions fort mal ; ne seraient-elles pas des renégates ?... Mais, en demeurant fidèles et attachées à leurs principes, tout en respectant la loi du Prophète, elles peuvent renaître à la civilisation.

Oui, Mesdames, oui, Messieurs, elles peuvent renaître, puisque les Arabes sont, en définitive, des civilisés endormis. Il suffirait, pour les réveiller de leur long sommeil léthargique, de cette apathie qui s'est emparée d'eux depuis sept siècles, de bonne volonté, de force de caractère de leur part, et d'un peu d'effort de la nôtre.

Maintes fois, j'ai entendu accuser la musulmane d'être ici trop arriérée pour pouvoir jamais l'amener en totalité à notre civilisation. ...On objecte l'atavisme, etc... Est-ce que le mot « jamais » existe pour un cœur bien né ; à plus forte raison, dans une nation réputée pour son génie civilisateur et sa générosité envers ses protégés ? Pour moi, ce mot n'est pas français. Pourquoi, peut-on objecter, pareille pensée peut-elle être émise après 90 ans d'occupation française en Algérie ? Je trouve là une grosse critique ! Réfléchissons que nier le pouvoir de ce peuple à évoluer, de le trouver retardataire est loin d'être un éloge pour nous.

Faisons abstraction de parti pris, sans tergiversation et prononçons notre *mea culpa*...

Qu'avons-nous fait pour rénover l'âme féminine musulmane algérienne ? Qui a songé jusqu'alors à la ramener à l'exacte appréciation du noble rôle de la femme dans la société ? A cette ignorante, il fut dit : que toute

intelligence, tout savoir étaient qualités dévolues aux hommes, comme le pouvoir, l'autorité absolue, et qu'elle n'était qu'un être inférieur.

On le lui persuada si bien qu'elle se cloîtra et accepta toutes les conséquences consécutives à son retrait de la vie normale. Beaucoup d'entre ces musulmanes, presque la généralité, se sont résignées et elles ne connaissent plus que la coutume présente par laquelle, sauf de rares exceptions, la personnalité féminine a disparu. Leur esprit s'est anémié par l'ignorance voulue où elles sont tenues. Y en a-t-il qui se souviennent qu'au IIe siècle de l'hégire les femmes tout comme les hommes, étaient instruites, et sur ce souvenir ne plane aucun doute !

Devant les affirmations des auteurs anciens, il est permis de protester contre leur inaction intellectuelle présente, puisque, de plus, ni dans le Coran, ce livre inspiré de Dieu, ni dans les Hadits, pas un mot ne leur a jamais ordonné une telle inaction. Disons à ce sujet l'ordre de Mahomet :

« L'instruction est obligatoire pour tout musulman et *toute musulmane,* » et il ajouta : « Puisez la science partout où elle peut se trouver, fut-elle en Chine ».

Nous savons aussi que Mahomet eut beaucoup de tendresse pour sa descendance féminine. Lorsqu'il voulut marier sa fille Fatma à Ali, il ne le fit que lorsqu'il eut été certain de son acquiescement. Jamais le Prophète ne conseilla par l'exemple le dédain et le désintéressement de la femme.

Aïcha et Hafsa, deux de ses épouses, avaient acquis une réputation de lettrées. Aïcha, fille de Talhah, surtout, est la plus belle physionomie féminine de l'époque de l'instauration de l'Islamisme. Après Mahomet, le mouvement intellectuel vint de Bagdad. En 762, il fut rapporté dans l'Ouest par les pélerins des lieux saints de l'Islam.

Les savants luttèrent d'émulation : Abou Zahar fut le fondateur de la pharmacie. La cautérisation fut appliquée par Abdulcaris. Les astronomes de Bagdad commencèrent à mesurer le méridien et calculèrent la précision des équinoxes. Les chimistes trouvèrent la

distillation de l'alcool qui leur avait été indiquée par un médecin indien. L'algèbre, la trigonométrie se développèrent.

Hélas, la décadence vint à partir de la chute du khalifat abasside au XIII^e siècle.

Mais, revenons aux femmes.

A cette époque, certaines, supérieurement cultivées, furent très considérées pour leur savoir. Il me faudrait écrire un livre pour toutes les nommer. Parmi elles, je retiens quelques noms : Safia chanta ses poésies à Cordoue. Meryem enseigna l'érudition aux filles de la noblesse. Lobna occupa les fonctions de secrétaire du Khalife. Fatma, fut bibliophile, puis la directrice de la Zaouïa l'El Hamel, Oum Djafar, au teint si blanc, que son grand'père l'avait baptisée Zobeïda, « petite crème », cousine directe du Prophète ; en 152 de l'Hégire, elle fonda à Bagdad la première école de filles musulmanes fréquentée par 600 pensionnaires. Elle fut aidée dans sa tâche par son deuxième fils El Mansour. Des femmes savantes vinrent d'Athènes spécialement, à l'effet de les instruire, et l'exemple fut suivi à Fez, à Grenade, et surtout à Séville.

L'Arabie eut quatre sages et ce furent quatre femmes. Dans ces premiers âges, il y en eut de classées comme maraboutes, car, dans l'Islam oriental, la femme joua un rôle. La mère du Khalife Haroun er Rachid est la sainte Hélène des Musulmans. A la Mecque, elle fit pour le Prophète ce que la mère de Constantin fit à Jérusalem pour le sépulcre de Jésus-Christ.

Elle acheta l'emplacement où fut construit plus tard la Zaouïa, parce qu'il avait été sanctifié par la présence et la fréquentation de Mahomet. En effet, le Prophète se rendait souvent dans ce lieu avant la conversion d'Omar. D'autres femmes eurent conscience de leur influence ; elles firent des réflexions, donnèrent des conseils, même dans les affaires publiques, et leurs avis furent empreints de bon sens et d'une perception très nette des événements.

Il en fut ainsi sous le dernier roi maure de Grenade, Boabdil, vaincu par Ferdinand le Catholique et Isabelle, lequel, dit Chateaubriand «partant en exil après la prise de sa capitale, en 1492, se retourna au sommet du mont Padul et contempla en versant des larmes le beau pays perdu pour sa race. » Ecoutons ce que lui dit sa mère Ayescha :

« Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre en homme ». Dans cette apostrophe se perçoivent un esprit sûr de critique et un enseignement.

Donc, il est avéré que l'Islam des premiers siècles évoluait et progressait avec les races. Nul n'ignore le rapide essor donné aux hommes sous le règne des anciens Khalifes : hommes et femmes étaient saisis d'une noble émulation vers le progrès !...

. . . . . .

L'Algérien moderne, celui dont la renaissance intellectuelle est en marche, ne le cède en rien à ses ancêtres.

Si, parmi les hommes, les idées européennes éclosent chez certains esprits d'élite, n'oublions pas leurs compagnes. Ce fut une faute de dire : « Instruisons avant tout les garçons, les filles viendront « ensuite à notre enseignement ».

La femme musulmane, dans les conditions actuelles, ne peut se rendre compte des bienfaits civilisateurs modernes qu'elle ne voit qu'à travers l'esprit de critique et d'opposition de ses parents à tous les degrés. Pour elle, notre mentalité est une énigme indéchiffrable... Elle la perçoit, mais ne la comprend pas. Avec notre liberté d'action et de mouvement, nous devons toutes, femmes françaises, ne pas refuser notre concours à celles dont la voix est assourdie au fond du gynécée.

Nous ne frayons pas avec elles, leur claustration nous sépare et c'est là la cause principale de notre méconnaissance pour les aider dans un relèvement moral et social.

Pour ma part, puis-je ne pas comprendre celles qui m'on dit leurs aspirations ; celles qui m'ont écrit des lettres charmantes, pleines de leurs remerciements et de

leurs témoignages de reconnaissance pour le peu de bien que je puis leur faire en attirant les regards de qui de droit sur leur situation.

Une, entre toutes, me remercia d'avoir pris à cœur leur relèvement. Elle m'écrivit alors que j'allais prendre la parole à la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, le 26 mars 1919. Sa lettre me fut remise pendant la séance. Je reproduis cette lettre dans son intégralité : « Puisse, me dit-elle, votre exemple être suivi de nous faire mieux connaître par les Françaises et provoquer ainsi un rapprochement utile. Nous parlons deux langues différentes, mais nos sentiments sont les mêmes. Il est possible qu'à votre conférence vous ne voyiez pas de musulmanes, que les usages seuls empêchent d'aller vous écouter ; mais, croyez, Madame, que toutes nous sommes de cœur avec vous. Les épreuves de cette terrible guerre ont resserré davantage les liens d'affection qui uniront désormais français et musulmans. Pour notre part, musulmanes, nous savons le dévouement des Françaises pour nos glorieux soldats. Nous ne savons comment vous prouver notre reconnaissance. ».

J'ai tenu à citer textuellement un passage de cette lettre et, détail piquant, lorsque cette femme arabe m'écrivit ces lignes, nous étions l'une pour l'autre des inconnues. Elle avait seulement appris que je devais parler sur « nos sœurs musulmanes » et elle n'ignorait pas le but que je poursuis. Depuis, nous avons fait connaissance et j'ai trouvé en elle une amie charmante et de relations exquises. Seules les coutumes indigènes m'empêchent de révéler son nom.

. . . . . .

Autre point à ne pas perdre de vue. Ne croyez pas que ces femmes, blancs fantômes d'une autre époque, aspirent à courir nos rues avec notre grande liberté. Si, voilées et accompagnées, elles vont au bain ou au cimetière, échangent des visites et font des achats, elles n'ont que faire, dès à présent, de notre émancipation. Elles n'y sont pas habituées, elles seraient, ou éblouies, ou gênées. Il y a des stades à respecter... Comme l'oiseau encagé,

ivre de liberté, quand la porte de la cage est ouverte, il se grise d'air et de mouvement, au risque de se briser les ailes.

Je ne comprendrais pas si, du jour au lendemain, sans préparation aucune, on voulait faire abandonner à ces femmes les habitudes prises, commandées, imposées ou volontaires, peu importe, et délaisser leurs coutumes.

Dans mes voyages à travers la campagne française, j'ai toujours désapprouvé l'abandon des robes de bure et des bonnets de dentelle blanche. Voyant les costumes rustiques délaissés, le paysage ne m'a paru ni plus beau, ni plus pittoresque.

Je n'irai pas croire toutes nos mauresques, non assimilables, parce qu'à la demande d'européennes, elles ne peuvent leur rendre les visites reçues avec la liberté de mouvement de celles-ci. Voyez ce qui se passe en Turquie, en Egypte, l'évolution est en bonne voie. La Tunisie emboîte le pas.

Que veut l'Algérienne ? Elle veut devenir tout simplement la compagne idéale de l'homme qui évolue et, pour ce faire, elle aspire à avoir le moyen de s'instruire.

Lorsque ce moyen lui aura été donné, cette femme « évoluée » comprendra la nouvelle mentalité de son compagnon « évolué » ; elle partagera ses joies et ses peines que, bien souvent, dans sa claustration, elle ignore. Permettons-lui de puiser avec la sûreté des méthodes, une nourriture substantielle de la pensée.

Croyez, du reste, que point n'est besoin de se tourmenter outre mesure sur l'existence ou l'absence d'un tel mouvement. Tout est réglé dans la nature ; il en est de même pour les peuples, où tout vient à point.

Pour l'instant, il suffit de donner la satisfaction aux musulmans instruits de trouver des musulmanes à l'esprit ouvert aux idées de civilisation et d'art, tout en étant, comme eux, demeurées respectueuses de la loi mahométane.

Et s'ils ne le voulaient pas ils ne seraient dignes ni d'eux-mêmes, ni des bienfaits que leur prodigue notre instruction.

Plus encore, s'il n'en était pas ainsi, nous n'arriverions qu'à bouleverser leur existence en créant à l'homme des aspirations très hautes et à ces altitudes ne pourrait s'élever la femme. Ainsi, les hommes seuls seraient coupables de l'engourdissement féminin et du retard apporté à son réveil.

L'instruction avancée de l'homme et l'état de torpeur où végète la femme, ne tendent à rien moins qu'à fausser l'esprit de la société musulmane et à déformer l'Islam. Comme tout est réglé dans la nature, tout est de même pour les peuples. Ne rompons par l'harmonie existante dans les ménages algériens.

Hélas, cette harmonie chancelle. Bien des jeunes gens m'ont fait l'aveu d'un embarras dans le choix d'une compagne. Venus à nos habitudes européennes, ils ne peuvent se résigner à épouser une mauresque inculte, qui ne répond plus à leur idéal féminin. Les uns insisteront sur des détails : la femme ne sait même pas signer son nom, elle ne sait pas lire l'heure, régler ses comptes et bien d'autres griefs encore. L'abîme s'élargit si l'on n'y met ordre. Et de cet ordre, seuls, nos dirigeants en détiennent le pouvoir. A eux de le rendre exécutif.

Nombreux sont les hommes qui prennent leurs femmes chez d'autres peuples, croyant trouver plus de bonheur... Le trouvent-ils ?... La question est trop sérieuse pour pouvoir la discuter dans le temps restreint d'une conférence. Chacun peut en faire l'étude...

L'engourdissement féminin algérien et le retard apporté à son réveil causent une incompatibilité néfaste.

La culture intellectuelle n'est certes pas une panacée ; mais, si des idées nées à la suite des remarques que je suis à même d'exposer, tout comme je me suis trouvée à même de les constater, il résulte un peu plus de bonheur, plus de compréhension vers une existence plus rationnelle des ménages musulmans, ma peine serait payée au centuple. Ne doit-on pas essayer ?...

Pour la diffusion de l'enseignement féminin, qu'a-t-on fait ?... De timides essais Dans les villes, quelques écoles ont été créées et là, les dangers de la rue empêchent les

jeunes élèves de pousser leurs études. On leur ouvre une porte sur la science, presqu'aussitôt refermée en raison des considérations de l'ambiance.

Mais ailleurs, au fond des douars, ces dangers sont illusoires : toute la population se connaît et chacun protège la femme. Lorsque j'écrivis « *Nos sœurs musulmanes* », il existait dans les villes sur tout le territoire algérien, d'après les données officielles, 19 écoles de filles. C'était peu et... dans les douars, aucune. Oublions-nous que tout être a droit à sa place au soleil, à une instruction intelligemment et largement distribuée ? « L'instruction est aussi nécessaire à l'esprit que le pain l'est au corps » est dicton, né en France. Ces principes seraient-ils lettre morte de ce côté-ci de la Méditerranée ?

Non, sans doute ! Eh bien, aucune négligence ne doit être apportée pour aider efficacement à la propagation complète de l'instruction féminine dans tous les douars, même les plus reculés ; mais, n'oublions jamais le respect dû aux sentiments religieux, et veillons à ne pas heurter trop prématurément les coutumes. Plus de gens parleront notre langue, mieux comprise elle sera, plus s'accomplira le progrès moral, sans lequel il n'est pas de civilisation possible.

J'ai entendu cette réflexion : « Qu'une mauresque prenne toutes les formes de notre civilisation, qu'elle lise notre littérature, qu'elle suive nos modes, elle garde chez elle sa mentalité arriérée ! » Si, à cause des vieux parents, conservateurs acharnés, cela est parfois vrai, en généralisant, c'est nier la force irrésistible du progrès. « *Nos sœurs musulmanes* » refutent ce dire.

Une mauresque m'écrivit un jour ceci : « J'ai déjà lu beaucoup de pages dédiées à la gloire de nos maris et nous, modestes grillons, cachés dans le foyer des gynécées, nous sommes oubliées ? » Je lui ai prouvé le contraire !

Oui, je le répète, il est vrai que nos musulmanes veulent devenir pour l'homme évolué des compagnes adéquates qui, en le comprenant, partageront entièrement ses joies et ses épreuves. A notre contact, Arabes et Kabyles, blanches ou noires, perçoivent la différence de

leur sort avec le nôtre. Je puise une anecdote entre mille faits similaires : mieux que de vaines dissertations, elle vint à l'appui de ma thèse :

Lorsque je résidais à Téniet-el-Haâd, ville dont la forêt de cèdres toute proche est universellement connue, une pauvre négresse, une blanchisseuse que j'occupais quelquefois, vint me trouver. Il faut vous dire qu'à Téniet, un village nègre s'élève à côté de la ville sur la pente d'un ravin. Le quartier est dénommé « Tombouctou » en raison de l'origine de ses habitants. Ma laveuse baragouinait plus mal que bien le français, mais en prêtant attention à ce qu'elle disait on pouvait la comprendre ou, du moins, la deviner. Comme elle paraissait ennuyée, je la questionnais :

— « Qu'as-tu, Nigritta ?

— « Ah ! Madame, me répondit-elle, j'ai bien de la peine. Tu as de la chance d'être blanche et roumia, ton mari c'est toi, toi comme ton mari. » Fortement interloquée par ce singulier préambule, je la pressai de me confier les raisons de son ennui.

— « Eh bien ! Voilà. J'ai dit à Salem que je voulais être française. Salem a ri et il m'a dit : « Comment « feras-tu pour enlever le noir de ta peau ? » Je me suis fâchée parce que c'est le cœur que je veux avoir comme les françaises et Salem ne veut pas le croire. Si j'étais française, il me croirait ! »

— « Va, lui dis-je, ne te dispute plus avec Salem et réponds lui que la couleur de la peau ne signifie rien, les négresses qui ont un bon cœur l'ont comme celles d'entre les françaises qui en possèdent un de semblable ! »

Ses pleurs tarirent, ma consolation lui agréait. Le lendemain elle m'amena triomphalement Salem, un grand négro au type classique, au nez largement épaté, qui roulait des yeux blancs et riait de toutes ses dents de jeune loup. Je lui confirmai en termes un peu plus vifs mon opinion de la veille ; il n'en revenait pas. Nigritta, devant son ahurissement, avait des velleités de danser une « bamboula ». Les congédiant, je leur répétai que la couleur de la peau et le lieu où l'on est né importaient

peu, que seul le cœur était tout et qu'ils devaient se conduire comme de véritables français.

Nigritta n'est pas unique ; il suffit de grouper toutes les bonnes volontés qui se manifestent en notre faveur. Assurons à ces femmes que nous désirons les compter parmi nos amies, nous n'aurons pas à le regretter.

La race arabe est fière, souvent orgueilleuse, toujours chatouilleuse dans son amour propre. Par la violence et par la force on a pu obtenir sa soumission ; par la justice et par la bonté nous enchaînerons les hommes à notre cause ; par la sympathie et par l'amitié, nous, femmes françaises, nous gagnerons le cœur des musulmanes.

Par notre fréquentation, le mari acquerra toute confiance dans notre honorabilité. Il saura que, voilée ou non, une femme peut rester digne et garder son honneur intact. Cette confiance le pénètrera pour regarder sa femme avec plus de considération. C'est à ce moment que la femme ne sera plus immuable à côté de notre civilisation comme un fantôme d'un autre âge.

Pourtant, cette femme est intelligente ; elle aurait pu devenir autre si les écoles avaient existé. C'est donc un devoir envers les musulmanes algériennes de les instruire, un devoir de fidélité envers nos propres principes, un devoir envers la France qui rayonne sur l'Afrique du Nord.

Ce devoir s'impose au lendemain de la guerre, de cette guerre au cours de laquelle les femmes françaises ont joué un si grand rôle parce que, par leur instruction, elles y avaient été préparées, plus ou moins directement, et que l'état social et les mœurs le permettaient. Croyez bien que les musulmanes les auraient imitées, si elles avaient su et si elles avaient pu...

Et puis la femme, c'est la mère, et que peuvent femmes et mères ? Elles eussent pu beaucoup ; elles peuvent toujours ! !...

Il faut que l'influence maternelle, gardienne vigilante de la tradition du foyer, ne soit plus hostile à l'évolution nouvelle. Ces femmes, ces mères, doivent la comprendre. Il ne faut plus qu'elles puissent dire à la nouvelle

génération : « Quel bien résultera pour nous d'imiter les françaises ? Sont-elles parfaites ? Ont-elles moins de péchés ou moins de ruses ? »

La guerre fut un précieux enseignement. Elles connaissent l'intérêt qui fut porté à leurs combattants. Au cours d'une promenade en Kabylie, je rencontrai dans les futaies d'une forêt de chênes une pauvre paysanne ; elle glanait des glands, car les familles peu fortunées se nourrissent de la farine qu'elles retirent de ces fruits et en préparent même leur couscous. Elle rammassait aussi du bois, et son fagot commençait à être lourd. Sur ce pauvre être de misère, quelques vêtements en guenilles. De petits yeux délavés par les larmes se creusaient dans un visage sillonné de rides profondes. A travers ses mains décharnées, on croyait voir les os. Combien minable était l'aspect de cette femme !

Quand elle m'aperçut, elle s'arrêta et curieusement regarda la roumia comme si elle était en présence d'un être d'une essence spéciale ; elle me dévisagea avec une insistance telle que je lui en demandai la raison, mais sans la brusquer. Voici à peu près ce qu'elle me répondit :

— « Si je te regarde ainsi, c'est parce que tu dois savoir où est mon fils. Il fait la guerre dans ton pays où il a été blessé. Des femmes comme toi l'ont soigné et l'ont guéri. Puis, il est venu en permission ; il m'a dit que les françaises ont été bonnes pour lui et pour tous les nôtres. Tu es française, à ta figure je vois que tu es bonne (excusez-moi, c'est elle qui parle) ; promets-moi de dire qu'il y a une vieille maman kabyle qui sait aimer et se souvient de ceux qui lui sont charitables ; mon fils m'a dit de ne pas les oublier ».

Je répondis à cette mère inquiète : « Ton fils est sous le ciel de la France et il combat sous son drapeau, c'est un brave qui fait tout son devoir, tu dois être fière d'avoir un tel enfant ». Elle me baisa les mains avec effusion, puis brusquement se redressa sans souci de la chute de son fagot, et me dit :

— « Merci, ô Française ; mon fils, c'est vrai, aime ton pays et moi, sa mère, j'aime ce qu'il aime. »

J'avoue avoir été fortement émue par cette franche et simple répartie. Cette ignorante, cette non civilisée savait, au fond de son douar, que la France est aimante et doit être aimée. Son fils le lui avait dit, et comment ne pas croire la parole d'un fils !...

Il faut que toutes sachent que notre bonté native ne s'exerce pas seulement auprès des blessés et des malades de leur race, mais que notre sollicitude s'étend sur elles avec la même douceur, le même intérêt.

Malheureusement, ces mères songent trop aux traditions anciennes ! Lesquelles d'entre elles percevront la nécessité de l'évolution similaire et analogue pour les filles comme pour les garçons. Le jour où elles penseront ainsi, la femme redeviendra ce qu'elle fut autrefois. Les endormies s'éveilleront et délaisseront le songe pour la réalité. Et comme tout être humain a droit à sa place au soleil, elles reprendront la leur.

L'on m'a dit : « Croyez-vous vraiment que vous atteindrez le but que vous vous proposez ? Il faut plus de temps que vous ne pensez et vous risquez de ne pas voir le terme de cette évolution. » Pour ces augures, ceux qui pensent comme moi sont des rêveurs !... Eh bien ! si je suis parmi les rêveuses, je m'en félicite et m'en fais gloire aussi ! Le rêve n'est-il pas souvent le précurseur de la réalité (1). Et en est-ce un de vouloir amener mes compatriotes à mieux apprécier nos musulmanes ?

Certes, il y a dans l'histoire des recommencements ; mais notre œuvre trouve dans l'esprit d'humanité qui la guide, dans notre souci de l'amélioration sociale, dans notre conception supérieure de notre mission civilisatrice, le désir d'un de ces recommencements vers le mieux, vers une complète régénérescence.

Que de chemin déjà parcouru ! Celui qui reste à franchir est traversé de sentiers inconnus. Ces sentiers, c'est à la femme française à les découvrir ; c'est à elle à imprégner le peuple arabe et le kabyle de l'esprit

---

(1) Nota : N'est-il pas en train de se réaliser en 1929 ?

équitable et juste de notre race. Apprenons-leur à ne plus voir dans la femme qu'une ménagère, une servante, mais qu'en généralité ils en fassent la compagne, l'amie, l'inspiratrice.

Chez nous... c'est elle qui entretient le culte de l'idéal et le transmet à son fils. C'est elle la confidente, c'est elle le guide dans les rôles de compagne et de consolatrice de l'homme, rôles pour lesquels elle a été créée.

Disons à « nos sœurs musulmanes » que par leurs aspirations et dans l'intérêt de leur bonheur de ne pas se laisser séduire par les côtés frivoles et vains d'une civilisation trop raffinée, qui ne correspondrait pas à leur idéal et ne leur apporterait au contraire que déception et malheur.

Conseillons-leur de s'élever progressivement si on leur en donne le moyen. Qu'elles se mettent en union d'esprit avec leurs maris. Une montée trop rapide à notre civilisation pourrait être une arme à deux tranchants, si elle n'était basée sur l'éducation du cœur et sur les principes de la moralité la plus élevée.

Mais, me dira-t-on, elles ne seront pas toutes parfaites ? C'est entendu... La perfection se trouve-t-elle parmi nous ? Différons-nous de tout peuple, de toute race, pour laisser toutes les médiocrités, tous les défauts à la seule race musulmane ? Voyons qu'en elle comme dans la nôtre, il existe de rares intelligences cultivées et d'autres qui ne demandent qu'à l'être.

Ainsi, j'ai vu des musulmanes de tous rangs, depuis les femmes de krammès et de fellahs jusqu'aux épouses des plus hauts dignitaires et des riches commerçants. Durant de longues années, je les ai fréquentées. De ces relations, je ne fais état que pour vous bien montrer que ces observations sont personnelles. Oh ! je n'en tire aucune gloire car bien d'autres auraient pu faire comme moi. Le voile qui entoure les musulmanes n'est mystérieux que pour celles d'entre nous qui ne savent pas le soulever. Il est facile d'acquérir leur sympathie et leur confiance. Notre tâche sur cette terre d'Algérie serait si belle si nous savions vouloir ! Ces femmes vers nous tendent leurs bras ; elles

désirent nous voir, nous parler ; il faut qu'elles puissent nous juger telles que nous sommes, affables et aimantes. Et nous contribuerons dans une large mesure au renouveau du monde musulman, de plus en plus inséparable de la France, que vous aurez préparé...

Voilà Mesdames, voilà Messieurs, comment je voudrais voir comprendre et apprécier « nos sœurs musulmanes ».

Je vous remercie d'être venus écouter ma causerie ; je recueille ce témoignage comme un gage de sympathie pour moi, mais aussi pour le sujet traité. Avec Anatole France, je dis : « Ne craignez jamais de penser hardiment en public toute votre pensée ». Je crois avoir suivi ce conseil, guidée par l'intérêt que je porte à cette Renaissance !

Impression sur la Femme Musulmane [1]

MESDAMES, MESSIEURS,

Le souvenir bien agréable pour moi du charmant accueil, que vous avez toujours réservé à la modeste conférencière, m'engage à réclamer encore toute votre bienveillance pour ma conférence de ce soir ; c'est un simple récit d'impressions personnelles ressenties auprès de nos indigènes. — Je n'ai pas la prétention de vous présenter une étude ethnologique complète ; ce sont simplement des moments que j'ai vécus et que ma mémoire a retenus.

Je fais la glaneuse, pour vous en raconter quelques-uns forcément épars.

Parmi vous, Mesdames, Messieurs, il ne se trouve certainement plus personne voyant encore la femme arabe telle qu'elle fut décrite par des peintres ou par des auteurs, nous représentant la figure imagée de la charrue attelée et traînée par un mulet... et une femme, le mari conduisant l'attelage muni de l'aiguillon. Tableau pittoresque qui fit les délices des touristes du temps jadis, visitant superficiellement l'Algérie, et osant souhaîter, d'y voir toujours Ahmed et Fatma suivre les traces de l'Eliézer et de Rébecca des temps bibliques.

---

(1) Conférence faite à la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, le 26 mars 1919 dans la salle d'honneur de la Mairie d'Alger.

Nous ne retrouverons plus le type du vieux caïd « Kaddour », qui avait admiré le panorama de Paris du haut du dôme des Invalides (la tour de 300 mètres n'existait pas alors) et qui n'avait retenu de cette ascension que ce détail : « Que les hommes, vu de là haut, n'étaient plus que des mouches ». Ce caïd, chef d'un douar de l'Ouarsenis, en 1886, répondait à mon père, son administrateur, lors d'une réquisition militaire pour les besoins de troupes en manœuvre : « C'est bien regrettable, j'ai déjà envoyé tous les mulets du douar, il n'y en a plus. Je ne vois, si besoin en est encore, que de réquisitionner les *vieux femmes*. »

Chose qu'il eût faite séance tenante si on la lui eut permise, à moins que ce ne fût une facétie de sa part ; il n'ignorait pas toutes les sottises propagées sur les coutumes indigènes. — L'indigène est pince sans rire, très observateur, nul n'arrive à le bien connaître, s'il ne sait approfondir son caractère, et nul ne le peut, s'il n'a pas d'abord su acquérir toute sa confiance. Celui qui l'obtient a par la suite toute sa sympathie.

Bien de ces tableaux, de ces images, n'existent plus qu'à l'état de souvenirs, de légendes ; et si, comme dans toute règle, il y a encore des exceptions, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. L'enfant que nous élevons, ne devient-il pas ce que notre sollicitude l'a façonné ?

La fillette, la femme indigène arabe ou kabyle, sont douées d'une grande intelligence. Ne pourraient-elles, ne devraient-elles pas, ainsi que le mari, être plus avancées dans le progrès ?

Oui, Mesdames, oui Messieurs, si nous avions su depuis longtemps, leur faire comprendre notre civilisation en leur donnant les moyens de pouvoir l'apprécier. Soyez persuadés, que, si nous avions agi ainsi, « nos sœurs musulmanes » seraient devenues depuis longtemps « Nos véritables sœurs ». Il est certain que chez elles, comme chez nous, il faut distinguer plusieurs classes de la Société.

Il faudrait n'avoir jamais voyagé ailleurs qu'en Algérie, pour croire que nulle part existent des femmes

aussi primitives que nos femmes des douars. Dans notre douce France même, il ne faut pas aller bien loin pour en trouver. Nous n'avons qu'à gravir les sentiers sinueux de certaines de nos montagnes du Centre, des Alpes ou du Dauphiné pour trouver des populations aux mœurs aussi arriérées que sur notre terre algérienne. Cependant, les renions-nous, comme étant des nôtres, ces femmes des plus simples accomplissant de durs labeurs ? Les croyons-nous d'une race inférieure, leur contestons-nous le droit d'être nos sœurs, filles de la même Patrie ?

Eh bien ! Mesdames, Messieurs, voyons ensemble la femme indigène dans les milieux divers où elle vit.

D'abord, songeons à ceci : où sont les exemples que nous lui donnons de notre intérêt pour elle ? Si vos idées ne sont pas préconçues et prévenues, vous avouerez avec moi que notre désir pour son bonheur n'est guère sensible.

Vous me direz, peut-être, ce que j'ai déjà dit, que pendant la guerre elle touche des allocations tout comme la française qui en est pourvue. Je ne le conteste pas et cela n'est qu'un acte de justice. L'égalité devant le danger devait faire naître celle du traitement et la femme indigène mérite une mention comme toutes celles de nous qui durent donner leurs enfants pour défendre la Patrie.

Cependant ne la comparons pas à nous. Cela ne se peut pas. Nous, Françaises de race, nous avons donné nos maris, nos fils ; mais, nous pouvions nous dire que c'était, non seulement, notre honneur de le faire, plus encore, notre devoir. Et puis, le courrier nous apporte les lettres de nos aimés et de nos amis.

Nos sœurs musulmanes, ces pauvres recluses, qu'ont-elles pour supporter cette dure séparation ? La plupart étant illettrées, elles n'ont même pas la joie de pouvoir correspondre avec leurs chers combattants, de lire et de relire leurs lettres si attendues. Elles n'en ont que de rares nouvelles, par quelques lignes écrites de loin en loin par un tirailleur ou n'importe quel soldat sachant assembler des mots sans suite parfois et presque toujours

incompréhensibles. Elles attendent cependant leur retour avec un stoïque courage et elles ne nous ont jamais incommodés de leurs jérémiades.

Ces simples femmes, vêtues parfois de haillons sordides, possèdent un stoïcisme encore plus admirable que celui de la mère des Gracques. Pourquoi plus admirable ? Parce que Cornélie connaissait la cause de son sacrifice ; elles, l'ignorent.

Nous avons omis complètement de la préparer à un tel renoncement. Elles ont un cœur comme le nôtre, la souffrance y a la même emprise. Qu'ont-elles fait pourtant ? Elles se sont résignées, puis sont devenues fières d'être, comme les Françaises, mères, sœurs, femmes ou filles des défenseurs de la Patrie ; car, maintenant, la véritable Patrie pour nos musulmans algériens, c'est la France, pour laquelle les leurs ont versé leur sang. Inclinons-nous devant les morts héroïques de nos régiments indigènes.

Il serait oiseux de vous faire connaître tout ce que je sais de ce que fut l'existence de la femme arabe pendant cette guerre du droit et de la civilisation ; plus tard, peut-être, je vous en ferai part.

Ce n'est pas d'hier que date notre occupation française en Algérie : 100 ans ont passé depuis la conquête ; plusieurs générations se sont succédées. Qu'avons-nous fait pour ce peuple ? Nous n'avons pensé qu'à sa vie matérielle. Pour sa vie intellectuelle, quelques écoles parcimonieusement disséminées, ont fait pénétrer l'instruction française ; des garçons ont pu en profiter ; mais a-t-on sérieusement pensé aux filles ?

Certains suggèreront peut-être : « Les indigènes sont absolument réfractaires à l'instruction donnée à leurs filles ».

Tel n'est pas leur sentiment absolu puisque partout où sont installées des écoles de filles indigènes elles sont fréquentées assidûment.

Parmi celles trop peu nombreuses qui existent, l'école d'Alger dirigée par Mlle Quetteville, celle de Bougie que Mlle Melnotte a su créer, celle d'Oran et de Tlemcen sont

un témoignage probant de ce que j'avance. Oui, la femme indigène éprouve et recherche la satisfaction de l'instruction. Elle en comprend bien vite toute la valeur. En Kabylie, elle a parfaitement saisi que l'éducation donnée à l'homme a produit des résultats. Elle sait que c'est aux principes appris sur les bancs de l'école française, qu'elle doit d'être traitée tout aussi bien que notre paysanne, à condition qu'elle soit bonne épouse et bonne mère.

Les citadines, cloîtrées pour la plupart, ont un état d'âme très différent de celui que nous leur attribuons. Nous les croyons très attachées à leurs coutumes, à leur réclusion ; nous les oublions volontairement parce que nous ne les voyons pas.

Nous ne voyons que leurs pères, leurs maris, leurs fils, leurs frères circulant, vivant de notre vie, ce dont elles sont privées totalement. Ah ! certes, la femme des anciennes générations, qui avait été élevée dans des principes d'asservissement complet, ne se plaignait pas d'être une recluse, parfois une dédaignée.

O vous, hommes musulmans, qui avez compris notre esprit et notre liberté, soyez les compagnons attentifs aux affections et aux sentiments qu'ont le cœur et l'intelligence de vos femmes, s'envolant à travers l'espace vers les horizons d'une communauté de sentiments. Celles à qui l'instruction a donné un aperçu sur une civilisation européenne, aspirent à être, comme nous, les confidentes de leurs maris. Je suis persuadée, du reste, qu'il y a des maris, qui ne sont retenus que par la crainte du qu'en dira-t-on et la tradition que veulent maintenir les vieux parents.

Parmi ces femmes, il s'en trouve qui possèdent une grande influence sur leurs maris et leurs frères. Nous ne parlons pas du père que le grand respect des descendants empêche de mettre en cause.

Si leur intelligence était cultivée par une instruction bien comprise ? point ne serait besoin de les préparer à affronter des examens, — nous sommes certains que,

sorties de leur ignorance, elles seraient pour nous des auxiliaires précieux.

A ce sujet, voulez-vous me permettre, Mesdames, Messieurs, une petite citation en passant : Montet, profes seur à l'Université de Genève, n'a-t-il pas fait connaître que, chez les Bedja entre le Nil bleu et le plateau Abyssin, la supériorité intellectuelle appartient à la femme ? C'est elle que les propagandistes musulmans ont instruite de préférence. Et les Senoussia n'ont-ils pas fait de même pour les négresses de Toubou ?...

Ne vous souvient-il pas qu'en 1905, au XIV^e^ Congrès international des orientalistes qui se tint à Alger, un célèbre congressiste musulman Cheikh Mohammed Soltan parla de la femme indigène ? Et, dans un langage châtié, clair et concis, et dans le plus pur arabe il exposa ses droits, ses devoirs avec des versets du Coran et des Hadits à l'appui de ses arguments. Il mit en comparaison la femme ignorante et la femme instruite, et cela tout à la louange de cette dernière. Aïcha et Hafça savaient lire et écrire, dit-il, et récitaient par cœur les poésies anté-islamiques. Il cita l'Egypte qui a créé un grand nombre d'écoles pour les filles, dont une normale ; toutes ont réussi parfaitement. Dès 1904, le nombre des filles fréquentant les différents établissements du Gouvernement atteignait 25.632. Il termina sa communication par la lecture d'un sujet de rédaction traité par une jeune musulmane. Le style de celle-ci pourrait servir de modèle à plusieurs Tolbas d'Algérie. Le sujet de composition était celui-ci « de l'instruction de la jeune fille ».

En Algérie, les préjugés peuvent être surmontés, puisque les musulmans de la génération actuelle envoient leurs filles dans les écoles, là où il s'en trouve. Des écoles professionnelles (1) seraient pleines d'attrait pour elle ; et, tout en acquerrant une instruction primaire, elles s'y adonneraient aux ouvrages manuels à leur goût. De telles améliorations dans la vie de la femme indigène

---

(1) Il en a été créé depuis cette conférence.

contribueraient à mieux rapprocher de nous ce peuple, qui ne demande qu'à être bien dirigé.

Là, il y a un mais... ou un si. Certain préjugé, et non des moindres, existe de notre côté. C'est une réflexion que me firent, lorsque je les vis pour la première fois, des jeunes femmes à l'esprit agréablement ouvert et cultivé. Permettez-moi de vous en faire part : dissertant sur la différence d'existence de la femme européenne et de la musulmane, elles me dirent ceci : « Il est vrai, que nos coutumes nous retiennent dans nos logis, mais celles de nous que leurs maris laisseraient libres de sortir en compagnie d'européennes, comment seraient-elles vues et comment jugerait-on ces dernières ? » Très mal, ajoutèrent-elles.

Je ne pus que leur donner raison en faisant un geste évasivement approbatif. Si nous étions sorties ensemble, elles avec leur costume oriental, moi avec le mien, nous aurions été le point de mire de tous les passants européens et notre réputation eût reçu de grosses éclaboussures. Pourquoi cette anomalie, alors que nous trouvons très normal des relations, des promenades avec des étrangères ! Prenons-nous en à nous-mêmes si ce préjugé qui nous sépare existe encore.

J'ai, parmi celles dont j'ai acquis la douce amitié, des Ourida, des Meryem, des Ounissa, dont l'intelligence très développée par l'instruction n'est que le complément d'une finesse naturelle de sentiment. On les a souvent comparées à un bel oiseau en cage, aimant à parader dans son beau plumage et dont elles posséderaient le babil et la légèreté.

Eh bien ! vous ne trouveriez point ce genre parmi ces femmes qui savent me recevoir, converser avec moi, aussi bien que dans nos salons.

Très observatrices elles causent pour causer et non pour ne rien dire. Chez la femme indigène la conversation a un but : celui de s'instruire, elle est fort curieuse de tout ce qu'on peut lui apprendre. Puis, avec celles qui ont reçu quelque instruction, il vous est loisible de traiter des sujets d'un ordre plus élevé.

Ce sont elles qui m'apprirent que dans une des clauses du traité du 5 juillet 1830, entre Hussein et la France, se trouve la promesse du Gouvernement français de respecter intégralement le domicile privé du musulman et elles ajoutèrent que toujours est vengé l'honneur de la femme outragée.

Les fils Mokrani vengèrent celui de leur mère qui avait été victime de violences d'un turc de la Mecque nommé Bakir, occupant une haute fonction. Il y eut des guerres pour défendre l'honneur d'une femme.

L'intérieur musulman, le gynécée, est interdit à tout homme étranger à la famille. Il ne s'ouvre même que devant peu de femmes européennes ; seules celles, qui acquièrent la confiance des musulmans, peuvent y pénétrer

Je suis heureuse d'être parmi celles que l'on accueille et que l'on a accueillies à bien des foyers depuis le plus modeste des gourbis des fellahs, jusqu'aux tentes somptueuses de nos grands chefs du sud, aux villas encloses, au milieu des jardins, où foisonnent et embaument les jasmins et les roses.

L'an dernier je vous ai conduit dans les pauvres gourbis des habitantes des Beni-Kouffi ; voulez-vous, Mesdames, Messieurs, venir encore avec moi faire une petite visite et cette fois-ci chez plusieurs de mes gentilles amies favorisées par la fortune. Nous n'avons que l'embarras du choix. Prenons un de ces intérieurs au hasard.

Je me rencontrais avec le maître d'une de ces demeures et, comme l'exige la politesse musulmane, je le prévins de mon intention d'aller rendre visite à sa famille qu'il avertit et nous pûmes prendre jour à la convenance de chacun.

Je pénétrai dans une luxueuse demeure. Une charmante filette vint toute souriante me recevoir sur le palier de la grande grille en fer ouvragé. Sa frimousse éveillée me plut de suite et je l'embrassai avec élan.

Elle rougit de plaisir, puis me guida parmi les méandres d'un jardin bien ombragé. J'oubliais dans sa fraîcheur

ambiante, que je venais de quitter la route poudreuse surchauffée par le soleil d'été.

Etais-je parmi les enchantements de Scherazzade ? Je me trouvai bientôt dans le vestibule d'un intérieur mauresque du plus pittoresque effet. Dans la cour intérieure, si souvent décrite, avec ses colonnettes de marbre, ses mosaïques, où le jet d'eau maintient une douce température, de belles et aimables jeunes femmes escortées de jeunes filles ravissantes se trouvèrent bientôt à mes côtés. Elles me reçurent avec toutes les marques d'une déférente hospitalité. Elles étaient vêtues des costumes orientaux si bien assortis au décor, et leurs beautés différentes, leurs visages que la nature seule avait parés s'y détachaient agréablement.

Point de fards, ni d'artifices ; le Kohol seul soulignait la profondeur du regard des yeux bleus ou couleur de noisette. L'éclat de leur teint était naturel comme naturelle était la blancheur de la peau.

Leur politesse avait la mignardise de gestes de nos grand'mères dans le confort des appartements. Ceux-ci ne le cèdent en rien aux nôtres et, si certains salons sont de style d'orient pur, d'autres peuvent rivaliser avec ceux de nos châteaux ; il n'y manque que les portraits des Aïeux.

Une table bien dressée supportait plusieurs assiettées de friandises pour prendre toutes ensemble une collation ; Rorieb, makrout, pâtes de fruits, gelées transparentes voisinaient avec des gâteaux de fabrication française. Ces civilisées, comme dans les gourbis des Beni Kouffi, sont heureuses de vous voir accepter ce qu'elles peuvent vous offrir. Ne refusez jamais la tasse de café parfumé qu'elles vous servent. Les jeunes filles accomplissent ce rôle tout aussi gracieusement que les nôtres ; c'est le complément de la bienvenue qu'elles vous souhaitent dès qu'elles vous abordent.

Je savourais ce nectar aux sons d'airs de musique française et de Yafil, joués avec talent sur... un piano. La musicienne aux longues tresses de cheveux blonds chantait les mélopées captivantes et sentimentales de

Yasmina, entremêlées de quelques mélodies à la mode. C'est dans ces réunions de femmes seules, que j'ai puisé un enseignement : celui du respect des parents poussé à la plus grande déférence. Il faut voir la soumission de toutes ces femmes de la même famille aux avis de l'aïeule ; c'est elle, la véritable maîtresse de maison.

Quelle sérénité j'ai constatée chez certaines de ces vieilles femmes ! Quelle douce gaité, devrais-je dire ! Elles sont parfois les boute en train. Ce sont elles qui racontent aux oreilles avides des auditrices cloîtrées, les légendes de l'ancien temps et les histoires de bonnes fées d'où les Djenouns ne sont pas exclus. Le respect pour la mère équivaut pour elles à celui qui est si grand pour le père, dans toutes les classes de la société

Mais aussi, qu'il est grand cet amour maternel pour les petits êtres que ma présence intriguait ! Plusieurs bambins et fillettes de tous âges se taquinaient à qui mieux mieux. Les parentes supportaient leur turbulence sans en éprouver le moindre agacement, la nursery est inconnue. Une jeune mère amusait son baby avec tant de patience, en se soumettant à tous ses caprices, que mon attention fut attirée vers le divan où tous deux s'amusaient. L'orgueil, l'affection étaient si manifestement visibles sur le visage de cette maman, qui délaissait notre conversation pour n'être qu'à son enfant qu'elle forçait mon admiration.

La maternité est un fleuron de plus pour la femme ; elle sait qu'elle est enviée par celles qui se considèrent comme étant les plus malheureuses à cause de leur infécondité. Quelle fierté luit dans leurs yeux lorsqu'elles peuvent répondre à la demande du nombre de leurs enfants en vous en nommant plusieurs ! Il n'est nullement besoin de faire des ligues ou des conférences pour les engager à augmenter le nombre des naissances. Dès l'enfance, on leur a inculqué ce principe : les femmes musulmanes, civilisées ou non, doivent considérer la maternité comme leur raison d'être, et naturellement le mariage est, pour elles, un véritable devoir. L'on ne connaît pas parmi elles la vie triste de la femme esseulée, avide de tendresse, qui ne peut donner ses soins qu'à des

enfants étrangers. La catégorie des vieilles filles n'existe pas.

Réellement, chaque fois, que je me sépare de ces femmes, c'est avec le désir toujours plus vif de les connaître davantage, pour les apprécier encore plus.

Le dicton : « Ce que femme veut, mari le veut » est là aussi en faveur. Certaines savent prendre un grand ascendant soit dans leur ménage, soit dans l'exploitation de leurs fermes et parfois même dans l'administration d'un douar ou d'une tribu. Qui ne connait Lella Fatma, la maraboute des Tagmout, Khédidja la riche veuve, qui avec sa tendresse et son esprit éclairé guida de ses conseils le prophète dont elle fut toujours la préférée et la seule vraiment aimée.

Et Lella Zohra, mère d'Abd el Kader, qui l'aima avec déférence. Ce chef suivit souvent ses conseils. En 1845, après Sidi-Brahim, cette femme fit mettre les prisonniers français, vingt-quatre, je crois, dans la tente de l'émir afin de les soustraire aux avanies des fidèles de ce chef. Elle les fit reposer, se rafraîchir, les servit elle-même, aidée de femmes de la famille, toutes sans voile sur le visage. Lella Zohra leur fit dire : « Les prisonniers, ne sont plus ni ennemis, ni étrangers, ce sont des esclaves qui font partie de la famille du maître ». Elle savait, qu'en parlant ainsi, elle assurait à nos compatriotes le respect et les bons traitements. Puis, ce fut aussi Lella Zohra, qui décida l'émir à se confier à notre loyauté. Ce conseil, il le suivit au mois de septembre 1847.

C'est encore sa vieille mère qu'il fit appeler, lorsque le 16 octobre 1852, au château d'Amboise, Louis-Napoléon lui notifia le décret lui donnant la liberté et 100.000 francs de rente viagère. Ce fut à elle, qu'il demanda de bénir son libérateur.

Nous pourrions en citer toute une pléiade, non pas seulement parmi les compagnes des grands chefs, mais encore dans les classes moyennes et laborieuses. Des femmes de cultivateurs font actuellement marcher d'une manière trés entendue des exploitations agricoles. Celles d'un rang plus élevé font de même.

Je vis, dans le Sersou, la mère d'un caïd qui dirigeait très aisément son ménage mais encore s'occupait de tous les mille détails d'une ferme importante attenant à son habitation.

Et lorsque, du balcon de mon appartement, je dominais la cour des bureaux du bordj administratif, il m'est souvent arrivé d'examiner les femmes s'alignant en paquets de linges, assises à la turque. Mises à l'écart dans un endroit retiré, elles se cachaient à la curiosité des hommes venant à la chekaïa, porter leurs doléances et leurs réclamations. Nous avons toujours vu les femmes sachant fort bien exposer ce qu'elles désiraient obtenir de l'autorité ; elles expliquaient parfaitement les motifs de leurs plaintes.

Ces femmes, qui ignorent qu'il existe un code réglementant leurs droits, les discutaient cependant avec justesse. Les jeunes se faisaient accompagner de leur mari ou d'un parent. Celles, d'un certain âge, venaient seules se défendre et traiter sans avocat ce qui les intéressait. Je vous avoue que plus d'une fois, dans mon for intérieur, je me suis dit que je serais incapable de soutenir aussi bien qu'elles mes intérêts.

Parfois, des vieilles plus cassées que la Bertrade des contes bretons, ridées tout autant que de vieilles pommes reinettes, se désarticulaient, s'aidant pour se défendre avec plus d'ardeur et de persuasion du geste et de la voix. Vraiment, lorsque des femmes ignorantes savent se défendre ainsi, elles ont certainement le sentiment inné de ce que doit être la justice.

J'ai assisté à des explosions de reconnaissance, lorsque leurs droits étaient reconnus. Là encore, j'ai cherché vainement leur infériorité.

Nous nous sommes trop souvent complus dans l'idée d'une femme sans volonté, annihilée par l'autoritarisme du mari, L'on a fait une règle de ce que l'on voit parfois chez le fellah inculte ; bien souvent des on-dit suffisent à former une idée erronée lorsqu'on n'approfondit pas la mentalité de la population musulmane plus civilisée.

Nous avons cru bien des fois la femme musulmane en butte aux mauvais traitements, ne connaissant pas la douceur des égards, du respect, de l'affection. Encore-là, soyons circonspects.

Que dirions-nous, si un étranger, voyant quelques-uns de nos ménages désunis où il n'existe plus d'égards entre les époux, se formait une opinion générale de nos familles d'après les cas isolés que l'on peut observer chez tous les peuples, pour dire ensuite : « Les Français sont des rustres, et la femme chez eux n'est qu'un souffre douleur ». Vous en seriez indignés, ou vous hausseriez les épaules pour une telle sornette.

J'ai vu des musulmanes, des femmes heureuses, choyées par leur mari, tout comme il en existe aussi parmi nous.

Puis, n'avez-vous pas entendu dire que l'indigène n'est heureux père, que lorsqu'il lui naît des garçons. Sans encore faire une généralité de cette préférence, ne pouvons-nous pas aussi l'appliquer à nous-mêmes ? Lorsque j'habitais le bled, j'ai vu autour de moi des affections paternelles très vives pour des fillettes, qui étaient aimées par leurs parents tout autant que l'étaient les fils. « Le retour du Tirailleur » sujet d'un des plus récents tableaux de Dinet, notre grand peintre du sud nous montre qu'il voit l'indigène sous le même jour que moi. Cette année, sous le ciel de Bou-Saâda, il a créé une œuvre digne de notre attention. L'artiste a représenté le tirailleur en permission, à son retour au foyer. Un garçonnet s'est juché sur un de ses bras ; de l'autre, il donne la main à une petite fille qui semble aussi chère à son cœur que peut l'être son héritier.

Du même peintre il existe un autre tableau représentant un grand père arabe qui tient un de ses petits-fils assis sur son bras. De sa main il enlace le corps de l'enfant et une fillette lui passe affectueusement ses deux bras autour du cou. Elle est posée sur son autre bras et elle appuie câlinement sa joue contre la joue parcheminée de son aïeul. L'expression du regard de celui-ci est empreinte de la fierté de la possession de ces deux trésors.

Le vieillard semble très heureux par ces deux enfants qu'il aime pareillement. Dinet a symbolisé ce tableau, dans son bel ouvrage de la vie arabe, par cette comparaison : « Les deux enfants sont suspendus comme deux anneaux d'or de chaque côté de son cœur ».

Ce peintre, dont personne ne peut contester la connaissance approfondie et vécue du caractère musulman, est convaincu que pour la femme et pour la fillette, l'indigène peut avoir une grande affection. C'est, avec ce sentiment, qu'il en a jeté sur la toile la preuve pour la postérité.

Il est donc avéré que la femme, qu'elle soit arabe ou Kabyle, a une intelligence qui ne demande qu'à s'éveiller.

J'ai le souvenir qu'au village de Vialar, je me suis trouvée, un jour, avec la femme d'un de nos grands chefs du sud, l'Agha Moula Hodba, Moula me la présenta splendidement parée, mais une grande difficulté surgissait. Comment allions-nous pouvoir converser ? Elle ne connaissait pas le moindre mot de français et j'étais presque aussi forte en langue arabe. Quant à Moula, il était encore moins capable de nous servir d'interprête.

Je l'engageai à aller rejoindre son hakem, mon mari, en lui disant de ne revenir que dans un moment.

C'est ce qu'il fit. Dégagées de la présence de ce tiers qui nous intimidait, le résultat fut que, lorsqu'il revînt, il nous trouva toutes les deux causant avec animation.

J'avais raconté à Aïcha certaines particularités de ma vie européenne ; elle m'avait dévoilé la sienne. Nous nous étions fort bien comprises, le mari en était stupéfait. Il nous contemplait curieusement d'un regard de ses yeux noirs filtrant au travers de ses paupières à demi fermées, qu'il plissait de contentement.

Il se demandait par quel sortilège nous avions pu causer et rire ainsi ensemble. Je ne suis pas certaine qu'il ne pensa pas qu'un Djinn était intervenu, mais, certainement, c'était quelque chose d'approchant.

Croyez-vous, Mesdames, Messieurs, que cette femme, dénuée de toute instruction, de toute civilisation européenne, n'était qu'un être inférieur ? Non, n'est-ce pas,

son intelligence valait la nôtre, sinon la dépassait. Cette femme, bien que l'épouse d'un grand chef, n'avait pas pu acquérir plus de notions d'éducation que les femmes des Sidi Hadjerès, lesquelles, leurs enfants ficelés solidement sur leur dos, étaient accroupies sur les tas de galets de la route, passant en face de notre chambre.

Elles cassaient les cailloux avec plus d'entrain que nos cantonniers. Ces nomades, sous le soleil brûlant, se tiennent assises à cheval sur les pierres qu'elles transforment en cailloux avec leur petit marteau, sous les coups duquel jaillissent mille étincelles de feu. Pauvres êtres, que nous regardons avec tant de compassion. Elles font le même métier que les hommes de la tribu. Elles ne veulent pas être plaintes ; elles ne sont là, que par la volonté d'Allah, le juste, le miséricordieux. Une pensée surgit en mon esprit et elle vous paraîtra peut-être paradoxale. En vérité ces femmes ne sont-elles pas plus féministes que nous ? Depuis la guerre, n'avons-nous pas vu nos compatriotes se mettre résolument à remplir des emplois, à exécuter des travaux, qui jusqu'alors n'étaient dévolus qu'aux hommes ?

Nos ouvrières admirables ne furent-elles pas exposées au grand soleil de feu de nos usines de munitions ? Partout, chez tous les peuples, la femme n'est plus un être d'inertie, sa volonté a triomphé de sa faiblesse et soyez certains que ce que nous avons pu faire « nos sœurs musulmanes » le peuvent aussi.

Vous avez certainement remarqué la simplicité de ces femmes du sud, circulant sur les vastes plaines des pays asséchés par le vent brûlant, allant au bord de l'oued ou vers les rares points d'eau.

Quelle illusion ne vous donne pas de l'antique vie, que cette vie nomade toujours renouvelée, mais jamais changée ! La vulgaire peau de bouc peut seule faire regretter la gracieuse amphore. Sur le seuil de la tente en poils de chameau, logis des peuples pasteurs, des enfants complétement nus, petits bronzes dont une houppette de cheveux au sommet du crâne est le seul vêtement,

entourent les femmes qui procèdent à tous les soins ménagers, montant et démontant la tente en changeant de camp.

La vue des caravanes est leur seule distraction. « Le vaisseau du désert », nommé ainsi par le Prophète, tangue et roule sur l'océan de sable mouvant. Les dromadaires vont de leur pas lourd pour disparaître ensuite dans les étendues qui semblent sans fin entrainés vers les décevants mirages d'oasis verdoyantes.

Il me fut donné de les voir, perchées sur le dos des chameaux conduits par un chamelier au long bâton.

Elles se cachent à tous les regards dans le bassour aux garnitures de grands pompons de laines multicolores.

Je voulus, moi aussi, expérimenter les sensations de me sentir perchée et de me laisser bercer par le tangage du pas de la monture. L'Agha des Larbaâ, nous réservait la surprise d'un simulacre d'attaque pour la prise d'une caravane. Je fus habillée à l'orientale par les femmes de l'Agha, qui me mirent différentes robes de brocart lamées d'argent et d'or, de gazes pailletées, rehaussées de bijoux sans nombre. Elles m'allongèrent les yeux de raies noires d'antimoine et me placèrent sur la tête le diadème d'or que surmontait une minuscule plume d'autruche.

Je m'enfouis sous le bassour, dans les tapis placés en forme d'immense nid. Je représentais, cachée, ainsi, la proie convoitée ; autour de moi, les coups de fusils crépitaient, tirés à bout portant presqu'entre les jambes de l'animal qui s'effrayait, mais était fermement tenu par son cornac.

Les combattants étaient des acteurs parfaits ; et la victoire resta à mes défenseurs. Je rêvais à ce peuple auquel certains dénient les vertus de la chevalerie et qui est pourtant un peuple très chevaleresque : pour défendre la femme, il n'est pas d'acte de courage qu'il n'accomplisse.

Ce jour-là, les yeux songeurs noircis de kohol, des femmes des grandes plaines du sud eurent la vision que la femme européenne, sachant goûter et apprécier leur vie, n'était pas si éloignée d'elles qu'elles ne le croyaint.

Rien ne les émeut plus que de nous voir agir comme elles. En stimulant ce sentiment, il est probable qu'elles auraient pour ambition de nous rendre la pareille, en se montrant capables de nous égaler.

Avec elles, je confondis mes regards terrifiés vers le sud, vers l'immensité. Quel était ce nuage noir, qui apparaissait dans l'espace venant vers nous, s'étendant rapidement ? *Djerad, djerad,* me crièrent les femmes, malédiction pour les récoltes aux longs brins.

Les gros épis bien gonflés et jaunissants se courbaient sous un souffle dévastateur. Des nuées de sauterelles tourbillonnaient en crissant dans les nues, puis s'abattirent dans un beau champ de blé mûr.

De toute cette récolte que les femmes avaient sarclée avec soin, qu'allait-il rester après le passage du fléau ? Des brins déchiquetés, quelques lamelles de paille dédaignées. Sur la terre nue, seuls, les cadavres bruns et jaunes des acridiens que les indigènes parviendront à écraser resteront en témoignage de leur passage.

La huitième plaie d'Egypte s'étendait dans le pays. Les femmes, atterrés par la disparition du grain, qu'elles comptaient transformer en bon couscous, étaient toutes hors de leurs guitounes.

Prenant les gamelles et les bidons de fer en leur possession, aidées des enfants, elles firent s'élever vers le ciel des clameurs en un bruit assourdissant, amplifié d'une charge de tambour inédite. Rien n'effraie cette gent ailée. Ces femmes, que l'on nous présente comme des fatalistes, des impassibles sous les coups du sort et de l'adversité, faisaient peine à voir. Tant de journées de labeur détruites, de fatigues inutiles, de travail fait en vain ! Il a suffi, pour tout détruire, de la venue de ce fléau qu'est cet insecte du diable.

Oui, c'est l'insecte de Satan. Voulez-vous, Mesdames, Messieurs, connaître l'origine ? Je vais m'écarter un peu de mon sujet, mais je ne puis résister au désir de vous en conter la légende originale telle que me la narrèrent les femmes.

« *Légende de la sauterelle*

« D'après une histoire merveilleuse, le Père Eternel venait d'achever son œuvre. — Satan vint, il regarda dédaigneusement notre mère Eve. Haussant les épaules, il déclara qu'il ferait mieux. Le Créateur accepta le défi. Soit, fis-il, je te donne le pouvoir d'animer du souffle de vie l'être que tu auras créé ; parcours l'univers et reviens dans un siècle.

« Satan se mit sans tarder à la tâche, pour fabriquer cette perfection.

« Il prit la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, les cornes de l'antilope, le cou du taureau, la poitrine du lion...

« — Que me manque-t-il encore ? se demanda Satan.

« Il chercha par le monde.

« Rencontrant le chameau, il prit ses assises solides ; à l'autruche il enleva ses jambes délicates, au scorpion son ventre.

« — Ma créature, reprit-il, sera-t-elle condamnée à se traîner à terre ? Non, je veux qu'elle ait des ailes.

« Pendant longtemps, au fonds des enfers, il déploya toute sa science pour réunir ces tronçons d'animaux. Les uns étaient trop gros, les autres trop petits.

« Il lima, scia, retrancha, ajouta si bien qu'au bout du siècle il ne lui restait plus qu'un petit animal.

« — Eh bien ? lui dit le Créateur.

« — Voilà ce que mon art a créé, répondit le maudit.

« — C'est donc là l'œuvre de ton génie ! Eh bien, qu'en témoignage de ton impuissance, cet animal pullule sur la terre. »

Telle est la poétique origine des sauterelles qui résument en raccourci bien des monstres ; c'étaient elles qui jetaient le désespoir dans la population féminine du douar.

Revenons à notre sujet. Prenons la femme indigène dans un autre monde, le demi monde.

Qui de vous n'a vu évoluer les femmes de la tribu des Oulad Naïls ou du Djebel Amour (nom prédestiné) et d'autres tribus semblables ! Ces femmes avant la guerre,

nous ne dédaignions pas, en touristes consciencieux, d'aller les visiter comme des curiosités dans leurs Ksours.

A Boghari, nous fîmes ainsi, et nous circulâmes dans le Ksar.

Je me souviens de celle chez laquelle on pénétrait en passant sous la main de Fatma qui se détachait en brun sur la porte d'entrée, placée là en protection de la folle du logis.

Elle vous recevait là dans sa chambrette blanchie à la chaux bleutée, tout auprès du lit monumental, clos par des rideaux de cretonne peinte. Elle était parée comme une idole hindoue. C'était une beauté réputée de l'endroit. Ne croyez pas qu'il leur faille, pour cela, un profil grec et des traits réguliers !

Celle qui battait le record, à l'époque, ressemblait plus à un singe des Beni-Kouffi qu'à une tête de camée. Elle était rutilante de bijoux et de longs colliers lourds de pièces monnayées qui la recouvraient entièrement et formaient une chasuble d'or mouvante. Sa tête brunie se perdait sous le haut bourrelet de soie noire aux franges retombantes surhaussé par le diadème d'or ajouré, pavé de brillants. — Puis, nous en vîmes une seconde, délicieusement jolie, dans une grande salle de café maure, pendant que nous dégustions une tasse d'excellent moka pilé : elle s'avançait au milieu des vapeurs des narghilés et des modestes cigarettes, se livrant avec toute la grâce d'une statuette antique, s'enivrant à la danse sacrée de la tribu.

Lorsqu'elle vint, je fermai à demi les yeux, ne voyant plus qu'elle, s'avançant, se reculant d'un pas mesuré et lent avec des gestes gracieusement expressifs ; ses mains fines se tendant vers le ciel, ses doigts fuselés s'agitant semblables à des papillons voulant prendre leur essor, glissant légère sur le parquet, bondissant, puis venant se prosterner devant nous, attendant la piécette d'argent que nous collions sur son front moîte.

Eh bien, que firent certaines de ces femmes lorsque la France réclama de l'or ? Plusieurs se défirent de leurs bijoux, les échangeant contre de vulgaires billets de

banque. Cela dut être pour elles un véritable sacrifice puisque, selon les usages, c'était leur dot qu'elles échangeaient ainsi. Celles-là, malgré la bassesse de leur vie, n'ont-elles pas eu un sentiment délicat qui peut les relever un peu à nos yeux ?

Si je vous ai cité cet exemple, c'est pour que vous jugiez que grande dame arabe, femme de fellah ou prostituée ont aussi un cœur qui bat pour les nobles sentiments.

Maintenant, Mesdames, Messieurs, comment me défendrais-je de donner une conclusion à tant de propos décousus, qui pourtant procèdent tous d'un désir de ne pas voir méconnaître la femme indigène ?

Un fait va m'y aider. Je l'ai puisé dans une revue.

— En mars ou avril 1894, vous voyez que ce n'est pas d'aujourd'hui, le sultan de Turquie promulgua un iradé en vertu duquel les femmes médecins pouvaient pratiquer en Turquie, sur la présentation d'un diplôme.

Cette nouvelle avait une importance que nous n'aurions pas dû dédaigner, car la mesure était accueillie avec une grande satisfaction. Comme je l'ai déjà dit, le musulman ne laisse jamais pénétrer dans son harem tout individu du sexe masculin. C'est pour cela que la femme musulmane évite de faire venir un médecin et que, les magiciennes, les sorcières, tout au plus les sages-femmes, y sont appelées. L'iradé du sultan changea cet état de choses ; des doctoresses prirent peu à peu la place.

Les Orientaux vénèrent le médecin, et spécialement en Turquie tous les docteurs qui y ont exercé ont acquis de l'influence. La plupart des médecins des sultans furent des Européens.

Les médecins allemands étaient parvenus à se créer une situation importante à Constantinople.

Ceci posé, les doctoresses ne pouvaient qu'y être les bienvenues. Les Allemandes, les Autrichiennes, les Italiennes, ne craignirent pas de s'expatrier et d'acquérir, sur leurs clientes, un grand empire qui s'étendit aux maris de celles-ci. Si nous avions eu beaucoup de Françaises, c'eût été l'influence française qui eût toujours prévalu.

Puis, n'est-ce pas M. Clémenceau qui dans ses notes de voyage en 1911 a dit : « En attendant que les femmes aient le droit d'être savantes avec la permission des académies, risquons-nous à proclamer le pouvoir de l'intelligence, même quand il se double du charme féminin. »

Les Algériennes, qu'elles appartiennent à une race ou une autre possèdent l'intelligence et le charme. Faisons donc comme notre grand Français qui représente le mieux notre esprit et proclamons que l'influence des Zohra, des Meryem, des Lella Fatma existe toujours.

Je vous ai raconté fidèlement certaines idées que mes relations m'ont suggérées et qui me font dire que c'est par les femmes, dans notre chère Algérie, que nous pouvons amener à nous complètement les cœurs. Et le secret pour cela, n'est-il pas, en tout temps, en tous lieux, celui de connaître les femmes indigènes et de les aimer ? Travaillons donc à gagner leur cœur pour les faire évoluer de plus en plus vers nous, vers la France notre grande Patrie, dont elles seront *fières d'être tout à fait* les enfants.

Mesdames, Messieurs, je ne terminerai cependant pas sans vous remercier de l'attention soutenue dont vous m'avez encore honorée et de la sympathie toujours charmante que je retrouve au sein de notre belle société de Géographie. A vous, M. le Président, MM. les membres du bureau, mon cœur, qui n'aspire qu'à faire connaître les sentiments qui animent les habitants de notre belle colonie, vous est reconnaissant de me prêter votre haut appui pour les répandre de plus en plus.

Merci à tous, et tous ensemble disons qu'en faisant apprécier notre Algérie, c'est la France que nous faisons chérir.

Aperçus sur le caractère de la Femme kabyle[1]

MESDAMES, MESSIEURS,

Je vous ai déjà parlé de « nos sœurs musulmanes », mais de façon générale. Aujourd'hui disséquons ensemble le caractère propre de la Kabyle. La Bruyère a dit : « Le pire des caractères est de n'en avoir aucun. »

Dans l'unité de sa constitution, l'âme humaine a des manifestations très diverses, selon les individus : Ce sont les mêmes facultés de penser, de sentir et d'agir, mais variées à l'infini dans le degré et la direction de leur énergie. Les dispositions natives, propres à l'enfant, se modifient dans leur développement sous l'influence du milieu et aussi en vertu de ses penchants et de sa propre volonté. Ces diversités d'aptitudes, d'inclinations et d'habitudes, s'associent en combinaisons innombrables, dont l'ensemble constitue le caractère.

L'origine berbère des Kabyles est connue, contestée, nébuleuse suivant les auteurs. Je n'entrerai pas dans les détails. D'après la tradition de nombreuses familles chrétiennes fuyant devant l'invasion arabe se réfugièrent dans les montagnes.

---

(1) Conférence donnée à la Société de Géographie d'Alger le 14 décembre 1923.

Plus tard, pendant la guerre des Almohades, des Mérinites et des Hafsides, des grecs venus du Moghreb s'établirent en Kabylie. Ils se sont fondus dans la race berbère primitive comme des groupes de Romains, de Vandales, chassés de la plaine y ont été absorbés.

De ce mélange de races et de types hétérogènes, est demeuré le peuple kabyle d'aujourd'hui. Amalgame d'éléments formant un groupe qui a sa tradition, sa langue, et chez lequel se sont développées des mœurs particulières. Ce montagnard a gardé un caractère belliqueux qui tient à son pays si accidenté.

Après avoir courageusement défendu l'inviolabilité du sol de la Kabylie, il s'est résigné à la soumission, son amour-propre est satisfait parce qu'il s'est bien défendu.

Et la femme kabyle, en somme, qu'est-elle ? Sinon un être passif comme l'est devenue toute musulmane, soumise à toutes les fantaisies masculines, croit-on généralement. Ce n'est pas tout à fait réel.

Nombreuses, il est vrai, sont encore les femmes très malheureuses subissant le sort de cette Thamil'la si réellement décrite par Ferdinand Duchêne. A côté de ces femmes annihilées, ballotées par l'incertitude du lendemain, plus familiarisées avec les brutalités du mari qu'avec les caresses, fatalistes de temps immémorial, se courbant sous le cruel destin qui est le leur, non pas de par la religion mahométane, de peu de poids pour elles qui la connaissent si mal, la pratiquant dans les grandes lignes, s'imposant pourtant le dur jeûne du Rhamadan, mais fatalistes dans leur déchéance, devant leur annihilation et tout celà de par la volonté masculine, oui, il est à côté de ces êtres, une autre femme.

Celle qui, si elle n'a pas complètement conscience de la valeur de chaque être humain a néanmoins le soupçon d'être plus qu'un animal. Cette femme raisonne, cette femme sent en elle des aspirations bien que peu définies, et elle se rebelle sourdement contre les coutumes établies pour l'écraser sous l'autoritarisme masculin. Cette femme n'engagera jamais son mari à commettre une lâcheté et

dût-elle tout perdre avec lui, elle l'encouragera de ses cris et de ses applaudissements à dignement se conduire.

Dans la politique le rôle des femmes est très grand. Elles se transforment parfois en devineresses ou en guerrières et elles sont capables d'une farouche exaltation qui en fait des chefs intrépides.

Munies d'armes, elles n'hésitent pas à se mêler plus directement au combat.

Quand les tribus se battaient, presque toujours les femmes suivaient les combattants, elles s'approchaient du lieu de la mêlée poussant des cris d'excitation, portant secours aux blessés, aidant à enterrer les morts, partageant les périls de l'action, les soucis de la défaite, la joie du succès. On a vu des femmes diriger les colonnes.

Lella Fatma, fut l'âme de la résistance des montagnards en 1857. Elle était d'une famille maraboutique puissante et riche et elle avait prédit l'invasion des Français et sa captivité. Remontons plus loin. Une nommée Chimci au XIV^e^ siècle, commandait aux populations du cœur de la Kabylie. La Kahina et combien d'autres femmes surent asseoir leur autorité.

La femme berbère a joué un grand rôle dans l'histoire de son pays depuis les premiers berbères jusqu'à l'occupation française de la Kabylie.

Ainsi en 1836, dans la région de Bougie, la veuve d'un cheikh tué la veille devant un de nos postes avancés, conduisit en personne une colonne sur le même terrain poussant des cris, exposée plus d'une heure aux effets de l'artillerie.

En 1871, alors que les Kabyles se ruaient sur Bougie, ce fut une autre femme des Aït-Mimoun qui, devant la cohorte des rebelles portait en tête le drapeau du Prophète. Les assaillants étaient accompagnés de la nouba et cette femme faisait de grands gestes pour les encourager. Tous obéissaient à ses ordres. Des cris affreux fendaient l'air, les hommes bondissaient jusqu'au pied des remparts et là se faisaient tuer par la mitraille, pendant que le navire de guerre la *Jeanne-d'Arc* tirait sur eux. D'autres revenaient au combat flagellés par les

paroles de mépris qu'elle leur lançait à la face : « Oh ! les lâches ! les filles ! »

Du haut du col voisin, des silhouettes féminines se profilaient : les mères, les épouses, les filles et les sœurs regardaient les phases du combat. Et quand l'attaque fut repoussée, les hommes repassèrent penauds devant les femmes, qui elles aussi, les injurièrent et semblables aux pleureuses antiques s'égratignaient le visage devant les morts et les blessés.

L'on conserve de même les noms de femmes ayant eu par leur affection de tragiques aventures.

Il est vrai que dans ce cas la punition inscrite dans la légende, atteint l'homme avec autant de sévérité que peut l'être la femme. La réalité ressemble peu à la légende !

« Dans les Maatka, l'on remarque une pierre blanche fort dure et d'un cube de plusieurs mètres. C'est tout ce qui reste aujourd'hui d'une femme ayant sacrifié à l'amour, Lella Mimouna et son fiancé, tous deux du village de Sidi-Ali ou Mouça.

« Lella Mimouna qui s'était toujours faite remarquer par une conduite exemplaire, fut fiancée à un homme de bonne famille, jeune et beau.

« Le jour fixé pour la célébration du mariage étant arrivé, on se transporta en grande pompe à la djemaâ du célèbre marabout Sid-Ali ou Mouça. L'absence momentanée de ce dernier obligea les futurs à remettre au lendemain la cérémonie religieuse.

« Malheureusement nos amoureux ne surent point résister pendant la nuit aux embûches de Satan : ce fut leur perte.

« Ce que la nuit avait enveloppé de ses voiles pour le reste des humains, n'échappa point à la vue surnaturelle du marabout. La proximité d'un lieu saint changeait la faute déjà énorme par elle-même en un horrible sacrilège ; aussi la froideur de la pierre vint-elle surprendre les coupables au milieu de leurs ébats.

« Depuis ce temps, dans une pétrification immuable ils sont ainsi, pour servir d'exemple aux amoureux trop pressés ».

Fier dans ses montagnes, l'homme du Djurdjura, change complètement quand il descend dans les bas pays soit pour y travailler, soit pour y trafiquer. N'allant chez les étrangers que pour y gagner de l'argent, il comprend qu'il doit se plier sinon à leurs exigences, du moins à leurs coutumes.

La femme, confinée dans son village n'abandonnant ses montagnes que pour se rendre auprès d'une autorité qui l'appelle parfois au chef-lieu de la commune, soit pour une réclamation formulée par elle, soit pour toute autre affaire judiciaire ou administrative, la concernant cette femme a gardé intacte toute la fierté de la race de ce peuple, invaincu si longtemps.

En effet, dans le Djurdjura, les populations ont échappé à la domination étrangère, la loi musumane a commencé à atteindre ce peuple, mais le génie de la race berbère, n'y a jamais abdiqué. Nous voyons quelque évolution depuis l'occupation française.

Le caractère de la femme est resté tel qu'il nous permet de juger de son état d'esprit resté aussi indépendant.

En 1895, nous avions à notre service un chaouch très fidèle que nous gardâmes chez nous pendant plusieurs années. Il était originaire de la Kabylie et s'y était marié. Là, dans un petit village blotti au pied du Djurdjura, il avait épousé une femme qu'il aimait, la belle Tessadit et celle-ci était très flattée de la valeur qu'il lui avait attribuée : « Mère, avait-elle dit lors de son mariage, sais-tu combien a été mis sur ma tête ?

« — Plus de douros que pour toutes les femmes du village ; nos dettes sont payées et je te donne mes bijoux ».

Si Tessadit a eu un autre amour au cœur, son chagrin s'est apaisé à la pensée qu'elle a tant de prix pour Saïd.

Le jour de la noce, la poudre a parlé, les tambours et les flûtes ont fait retentir de leurs sons criards les échos dans le cirque des monts, le fard qui tranchait assez

désagréablement par un rouge trop vif sur le visage de la mariée s'est décoloré et tous les invités ont pris part au repas que les femmes avaient mis plusieurs jours à préparer. Tout cela a passé comme un rêve ! Adieu ses moindres fantaisies de jeune fille ! Mais Saïd ne l'a pas trompée, elle est aussi heureuse qu'une Kabyle peut l'être et elle est mère. Elle vit au logis, elle ne va pas travailler aux champs comme ses voisines qui partent en bande et sous la surveillance de deux vieillards sarcler et biner l'orge ou les petits pois. Pénible corvée que ce travail aux champs et dont peu de femmes kabyles sont dispensées. Quelques-unes de ces travailleuses nourrissent elles sont forcées d'emporter leur enfant sur le dos et de l'allaiter en piochant.

On en a vu d'autres, accoucher pendant les travaux du sarclage.

Mais Tessadit n'est pas de ces bêtes de somme : Saïd subvient largement à tous ses besoins. Tessadit est heureuse, on le voit à sa bouche rieuse. Pourtant Saïd ne vit pas avec sa femme : il a été obligé de la quitter pour se placer au loin ; il ne revient auprès d'elle qu'à la saison du Khérif, lorsque les figues sont mûres ou à la fête du mouton (Aïd El Kébir). Sa femme et ses enfants sont en sûreté chez sa mère et il part tranquille.

Une fois mariée, la femme indigène ne peut suivant sa préférence, rester dans sa famille ou dans celle de son mari ; elle appartient à ses beaux-parents et désormais sa belle-mère est le mentor protecteur de la jeune épousée. Cette vie en commun n'est peut-être pas un grand agrément ; chez nous on en ferait des chansons, là haut, on n'en éprouve pas trop d'ennuis.

D'autant que Tessadit avait mis au monde plusieurs garçons dont le père était très fier comme il l'était de la beauté réelle de sa femme. Cela n'empêcha pas Saïd d'épouser une seconde femme, dans des circonstances qui se répètent souvent en Kabylie et ne peuvent guère être comprises par des Européens.

Oh ! cette polygamie. Elle a beau être instituée par la loi musulmane, une femme en souffre toujours parce

qu'elle est femme. L'on croit généralement que la Kabyle ou la mauresque sont insensibles aux vexations d'un tel partage. Elles sont passives, rien de plus et celà, par leur impuissance à changer une telle coutume !

L'on vous dira que c'est bien souvent la femme elle-même, qui demande à son mari, de prendre une autre épouse. Même devenue vieille ; si cette femme formule une telle demande, c'est courbée sous la loi de l'inévitable !

Comme tout montagnard, notre chaouch avait fait des économies et son ambition était de posséder un peu de terrain. Il entra en pourparlers avec un père de famille, un voisin qu'il avait obligé en lui prêtant de l'argent. Comme celui-ci ne put à l'échéance, lui rendre la totalité de la somme avancée, Saïd brusquement proposa à son débiteur un compromis : « Puisque tu es dans l'impossibilité de me rendre mon prêt, tu n'as qu'à me désintéresser en nature lui dit-il. — Comment cela ! — N'as-tu pas une fille ? Eh bien ! elle peut être ma femme. Donne-la moi en règlement de comptes ! » Ce mariage, un pur marché, est fréquent en Kabylie et par là, de jeunes amours sont brisées.

Ounissa, la jeune fille vendue à Saïd, était demandée par plusieurs garçons du village ; elle espérait que son père la donnerait à Tahar qu'elle aimait. Dans ses souvenirs d'enfance elle se rappelait si bien le compagnon de ses jeux Toujours, depuis cette époque lointaine, elle s'était intéressée à lui, cherchant à savoir ce qu'il devenait et elle avait appris avec bonheur, qu'il n'avait pas oublié sa petite amie. Il lui avait même fait dire par une de ses parentes, qu'il carressait toujours le rêve de l'amener un jour dans son gourbi. Mais Tahar était pauvre ! Il n'avait ni un olivier, ni un figuier, à peine possédait-il un modeste gourbi. Comme il avait du cœur à l'ouvrage depuis qu'il avait l'espoir d'épouser Ounissa. Hélas ! tous ces rêves de jeunes gens s'en sont allés !

Le père de la jeune fille chargé de payer sa dette sans bourse délier, acquiesça au marché proposé. Ounissa ne

fut nullement consultée : « Puisque ma fille te suffit en acquittement de ma dette, prend-là, je te la donne ».

Dominée par la décision paternelle, que pouvait-elle faire, elle dut s'incliner.

Ounissa abandonna la petite fleur bleue du souvenir elle se maria enfant et à peine adolescente, elle sera vieille. Saïd n'avait aucun attachement pour cette nouvelle épouse qui ne représentait à ses yeux qu'une affaire ; puis, il avait trop d'affection pour sa première femme et pour les enfants qu'il avait eus d'elle.

Tessadit, la bien aimée, n'avait jamais voulu quitter la Kabylie et lui, pour ne pas la contrarier n'avait pas insisté pour l'amener dans ses pérégrinations. Il n'en fut pas de même pour Ounissa. Il voulut l'avoir auprès de lui, afin de profiter des soins qu'elle saurait lui rendre.

Nous habitions alors le bordj historique de Takitount. Saïd y amena sa nouvelle épousée contre l'habituelle coutume kabyle. C'était une jeune femme de quinze ans, au teint éclatant, à la bouche rieuse. Parfois cependant, une ombre de mélancolie passait sur sa physionomie si jeune et si franche. Ounissa était une belle femme, intelligente ; elle eut pour le mari que les circonstances lui imposaient, les soins d'une épouse aimante. Saïd ne la brutalisa pas. Mais elle, tout au tréfond du cœur, gardait l'amertume de ce mariage accompli contre son désir. Elle voulait se venger et sa vengeance ne fut pas dangereuse. J'ai dit qu'elle était intelligente : le petit fait suivant en donnera une preuve.

Dans ce bordj, construit sur un piton pour la défense ancienne des Babors, il n'y avait pas d'eau. Il fallait aller à deux kilomètres en puiser à une source.

Or, nous avions pour nous apporter l'eau qui nous était nécessaire, un vieil indigène Mejidel poussant devant lui un âne porteur d'un tonneau. Ce Mejidel était père d'une fillette d'une douzaine d'années, car vous saurez que les indigènes ne savent jamais exactement leur âge qu'ils calculent par les évènements marquants de leur existence. Cette petite venait souvent rendre visite à Ounissa : elle était fluette et gracieuse.

Saïd, devant sa femme la plaisantait souvent. Or, par un soir d'été, Ounissa était en verve, elle nous raconta l'aventure de son mariage. La conclusion des dires de la jeune femme fut aussi spirituelle qu'inattendue.

Montrant la fillette, elle dit à son mari : « Eh bien ! Saïd, elle te plaît aussi celle-là, tu n'as qu'à prêter de l'argent au pauvre Mejidel et comme il sera incapable de te le rendre jamais, tu pourras avoir une troisième femme. Tu seras mieux soigné et tu continueras ainsi chaque fois que tu auras un nouveau débiteur. » Elle lança cette phrase malicieusement. Saïd compris qu'elle se souvenait et qu'elle n'avait jamais été sa dupe ! La servante soumise de l'homme se vengeait par une boutade de son seigneur et maître et sans y penser peut-être, elle critiquait de la façon la plus heureuse le mariage musulman.

Comme on le voit la femme n'est guère plus considérée par les montagnards qu'un objet que l'on a le droit de vendre à son gré. Quand elle ne convient plus au mari, il la renvoie avec moins d'égards que nous congédions une domestique.

Cette kabyle qui ne peut se marier selon sa volonté peut encore moins divorcer, sa seule liberté, bien aléatoire, est d'aller et venir à sa guise dans le village. Le voile malsain lui est inconnu ; elle va partout le visage découvert respirant à pleins poumons l'air pur et sain de son beau pays.

Cependant quand elle est vieille, elle peut poursuivre la revendication de ses droits. Aussi en voit-on souvent dans les justices de paix, venir se plaindre ou se défendre. La femme kabyle est près de ses intérêts, c'est un point de son caractère qui ne paraît pas concorder avec la vie qu'elle subit.

Un délégué financier kabyle a récemment émis une proposition pour qu'on assure à la femme indigène la liberté qui lui convient dans l'état social moderne. Ces paroles concordent trop avec mes idées déjà émises sur toutes les musulmanes, pour que je n'approuve pas en félicitant cet élu pour son acte méritoire.

C'est là une question qui fait son chemin et lorsque l'instruction sera donnée à la femme indigène, nous aurons en elle le meilleur ferment pour le rapprochement affectif de ce peuple qui évolue lentement, mais sûrement.

La femme mariée pas plus que la jeune fille, ne peut disposer d'elle-même si l'absence de son mari dure de nombreuses années. Elle est quelquefois sans ressources et doit attendre le bon plaisir de son seigneur et maître. C'est cette situation surtout, qui a appelé l'attention du délégué financier kabyle. Le seul recours qu'a la femme si elle est injustement traitée par son mari, est de se mettre en état d'insurrection ; elle trouve auprès de ses parents le refuge dont elle a besoin. Parfois, ce refuge lui manque, et alors, chassée de partout, elle va s'échouer dans une maison close.

Ses droits sont toujours contestés, ses intérêts souvent lésés, surtout en matière d'héritage, puisqu'elle est hors la loi qui est le kanoun en Kabylie ; elle a tout juste droit à la subsistance. Elle est inférieure en celà, à la femme arabe qui jouit de certaines prérogatives accordées par le Coran, alors que le kabyle n'a pas voulu les reconnaître et les conteste. L'homme, ce directeur de la famille, est le maître, rude parfois.

Seule la femme veuve ou divorcée répudiée par son mari, le caprice de celui-ci ayant force de loi, revenue chez ses parents, est parfois libre de ses actes à condition qu'ils soient honnêtes, sinon, gare les représailles !

Une femme mère de deux garçons et veuve depuis de nombreuses années, était occupée chez des colons dans une exploitation agricole, à peu de distance de son village natal. Elle y connut un khammès, un métayer qui, soit par la force, soit par sentiment, en fit sa compagne du moment.

Cet homme, marié à une femme, déjà vieillie, laissée au douar, vivait maritalement avec la jeune veuve, plus jolie que son épouse.

Un jour, Khadidja (appelons ainsi notre veuve), ne fut plus seule à la ferme. L'épouse trouvant son isolement sans attraits, obtint de venir habiter auprès de son mari.

Cette coahabitation ne fut pas du goût de Khadidja, possesseur de quelques économies et qui, pour pouvoir toujours en disposer à sa guise, n'était pas d'humeur à convoler en justes noces.

Aussi, n'ayant aucun droit à récriminer, tout comme une épouse, elle devait accepter la femme légitime. Des vexations multiples ne lui furent pas ménagées et un soir, n'y tenant plus, elle provoqua l'adjouza la vieille et les deux antagonistes ne ménagèrent pas leurs coups. Le mari surgissant prit parti pour sa femme, tomba à bras raccourci sur sa maîtresse. Le jeune fils de cette dernière, voulut s'interposer, il fut à moitié assommé. Tous les adversaires en sang ne parlaient rien moins que de s'entretuer. Il fallut que le fermier enferma Khadidja et son fils dans sa cuisine pour éviter une mort certaine.

Tout celà provoqué par une jalousie d'une de ces femmes, réputées passives. Khadidja s'étant évadée de sa tribu, mise hors la loi kabyle par son inconduite, ne put retourner chez elle. Les Kanouns ne plaisantent pas et sont appliqués à la lettre autant qu'il est possible sous l'administration française. Le poison ou tout autre moyen servent pour envoyer *ad patres*, les femmes qui se mettent dans le cas de Khadidja. Dans les temps anciens on l'aurait lapidée. Elle a dû s'expatrier et elle est à Alger avec son jeune fils, chez des personnes qui ont eu pitié d'eux et les ont pris à leur service.

Voici une histoire d'un autre genre Les femmes douées de trop d'attraits, ont attiré parfois sur tout le douar les représailles d'un mari outragé.

Dans les Aït-Ithourar, il n'y a point d'ouvriers en métaux établis ; ils en ont été autrefois bannis par un marabout nommé Sid Yahia ou Amor.

Les motifs qui engagèrent le marabout à frapper d'ostracisme toute une catégorie d'industriels sont trop curieux pour ne pas être rapportés. Il y avait au-dessus d'Ahfir, un village nommé El-Kalouz, dans lequel se trouvait un forgeron marié à une femme jeune et belle.

La beauté de cette femme était telle qu'un habitant de la même localité en fut violemment épris. Il eut

d'abord recours aux séductions pour satisfaire sa passion, mais l'épouse était sage. Sans s'inquiéter des suites de son acte, l'audacieux amant enleva la jeune femme pendant une très courte absence de son mari. Il n'en fallut pas davantage pour mettre toute la population en émoi ; deux partis se formèrent, l'un en faveur du forgeron et l'autre soutenant les prétentions de son rival.

Après plusieurs combats, le parti du ravisseur l'emporta et la femme ne fut pas rendue. L'époux déshonoré, ne trouvant plus personne pour l'aider à se venger, dévora son affront et se mit à travailler comme par le passé.

Peu de temps après, se commirent des vols nombreux, des malfaiteurs inconnus s'introduisaient dans les maisons avec beaucoup d'astuce, ce qui engagea tout le monde à se fournir de serrures. Le forgeron s'empressa d'en fabriquer et les livra à ses concitoyens à un bon marché si incroyable que chaque habitation eut la sienne.

La sécurité était rétablie et les voleurs avaient disparus, quand tout d'un coup, les serrures se détraquèrent, un jour ici, un jour là, il fallut recourir à l'ouvrier qui les avait faites.

Celui-ci allégua un prétexte et se fit remettre toutes les clefs pour les réparer. Profitant alors d'une nuit, où le vent soufflait avec violence, il fut de porte en porte et les ferma en dehors de façon que personne ne put sortir.

Ces précautions prises, il s'arma d'une torche et se mettant au vent, il alluma un incendie qui fit périr, sans exception tous les habitants aussi bien ses ennemis que ses amis qui avaient lâchement abandonné sa querelle !

Cette terrible vengeance excita une indignation générale dans la tribu : mais que faire ? On se consulta donc seulement en vue de l'avenir et le marabout Sid-Yahia ou Amor, ne trouva rien de mieux, que de rendre la sentence de bannissement dont il a été question. Certains dirent qu'il aurait agi, sinon plus sagement, du moins plus logiquement en laissant subsister les forgerons et en exilant les femmes douées de trop d'attraits.

Un autre fait pris sur le vif montrera à quel point d'asservissement sinon d'obéissance est maintenue la femme kabyle. Elle s'incline devant n'importe quel ordre donné par un homme quitte à murmurer ou à jurer de se venger après l'avoir exécuté.

La robustesse de cette femme petite et maigre souvent, est incompréhensible pour nous. Livrée aux plus durs travaux ses poignets, ses reins, ses jambes sont pourvus de muscles d'acier.

Des voyageurs devaient quitter une propriété sise en contre bas d'une route carrossable.

Le mulet qu'on aurait pu atteler à une charrette pour charger les bagages était occupé aux labours. Une lourde chapelière devait être portée sur la route sur une distance de 400 mètres environ, par une côte presque à pic.

Le Khammès, ne s'embarrassa pas pour si peu. Une femme préposée au nettoyage des écuries et cours, se trouvait là. Femme flétrie par les durs travaux, à la peau tannée sous les intempéries. L'homme l'appela, elle vint aussitôt. Courbe-toi, lui dit-il, tu vas porter cette caisse. D'un regard de chien battu, cette femme mesura la dimension du fardeau, de la main elle le soupesa. Elle se ceintura fortement, et sans récrimination, elle se laissa charger. J'arrivai sur ces entrefaites, je demandai qu'on la déchargeât immédiatement L'homme me rit au nez.

Je fis au Khammès toutes les réprimandes que me conseillait mon mécontentement pour un tel acte, il ne m'écouta pas ! La pauvre femme s'en alla d'un pas pesant. Les larmes aux yeux, je rentrai cacher mon angoisse : Cette femme allait avoir les reins brisés, tout au moins elle serait estropiée sous une telle charge ! J'en étais aux réflexions les plus torturantes, mon appréhension était au summum, lorsque je la vis revenir, riant et parlant avec les autres femmes, très fière d'avoir accompli cet exploit et elle marchait mieux que moi.

J'allai à elle et la plaignis en lui mettant dans la main de quoi augmenter sa joie. Elle me regarda ahurie, puis me remercia : « Va, me dit-elle, ne t'en fais pas pour si peu, les hommes sont parfois des brutes, nous les

femmes sommes bien à plaindre, mais que veux-tu, Mektoub ! Allah t'a fait naître parmi les heureuses, les français ne sont pas si durs que nos hommes. Je suis Kabyle, je ne peux rien faire d'autre que d'obéir ! Nous ne pouvons pas lutter, nos maris sont plus forts que nous. Les hommes sont nos maîtres, nous sommes des esclaves, bien pire encore, ils nous considèrent moins que leurs mulets. Un homme nc veut jamais porter un lourd fardeau, les autres le mépriseraient. Ce sont les femmes qui assurent le transport de toutes les charges. Ainsi c'est à nous qu'il appartient de monter au village les olives. A l'époque des vendanges, c'est encore nous qui transportons les raisins cueillis dans la pièce de vigne, plantée au pied du coteau, et les comportes ont toutes un poids respectable...»

Il est avéré que la femme kabyle ne peut jamais agir à sa guise. Jeune elle est sous la dépendance de son père ; mariée, elle dépend de son mari, et veuve, elle est sous la direction des proches de son mari.

Quand elle s'insurge (Tamenafekt) ; quand elle a quitté le domicile conjugal pour se mettre sous la dépendance de ses parents, elle est prisonnière, car elle ne peut se remarier si le nouveau soupirant ne la délivre pas, ou si les parents ne remboursent pas au premier mari, la dot qu'il a payée pour l'avoir.

Quand elle est Tamenafekt, elle ne peut encore pas disposer d'elle-même.

Croyez-vous donc, Mesdames, Messieurs, qu'un être humain accepte de gaîté de cœur une situation semblable. Non ,même pas la Kabyle qui ne montre pas au dehors ce qu'elle ressent. C'est dans l'intimité, quand on a su conquérir sa confiance qu'on peut apprécier sa souffrance résignée.

Malgré toutes les misères subies ne croyez pas que la constatation des égards qu'un Européen a envers sa femme, engage la Kabyle à souhaîter d'en épouser un ! L'atavisme est là !... J'ai constaté la répugnance, éprouvée pour un tel mariage par plusieurs de ces femmes, pourtant parfois si maltraitées.

Pendant la guerre, où tant de kabyles furent tirailleurs ou ouvriers d'usines, si l'homme s'est senti attiré à contracter un mariage mixte, avec une Européenne, la femme berbère est *imprenable*, sous ce rapport. Comme moi, il faut avoir questionné cette femme, il faut avoir vu son geste désapprobateur, plus même, avoir constaté le dégoût éprouvé par celles que j'ai interrogées sur la possibilité d'une telle union, pour bien se rendre compte de l'impossibilité de la réciprocité du mariage mixte préconisé parfois. C'est un mythe ! Ce ne sera jamais par lui que nous obtiendrons les cœurs de nos sujets musulmans. Je l'ai déjà dit... Je le répète convaincue de plus en plus chaque jour.

Si malheureuse que soit la Kabyle avec un homme de sa tribu, si sale soit-il, elle le préfère à tout autre, il est de sa race, c'est un des siens. Intelligente comme elle l'est, elle se rend parfaitement compte de la différence de traitement *subi* par une française heureuse, elle l'envie peut-être ; mais soyez sûrs, qu'elle n'échangerait pas sa vie avec la sienne...

Toutes ces femmes sont des esprits incultes. Elles n'ont que la résignation ou la vengeance pour s'opposer à d'aussi brutales injustices. Les exemples cités nous montrent, dans une simple lueur, ce qu'est leur mentalité, livrée à elle-même, sans l'action épurative de l'instruction.

Si, cette instruction leur était donnée, leur intelligence serait portée au plus haut point et elles deviendraient capables d'aborder tout comme nous, les hautes études.

Tout récemment, une jeune fille kabyle nous en donne la preuve. Mlle Solange Ameur a été reçue au baccalauréat, et elle va continuer ses études en faisant le droit...

C'est un brillant résultat obtenu par une enfant du beau pays berbère. Un exemple ne fait pas la règle, c'est vrai, mais il peut être suivi.

M. Ameur Tahar, père de cette jeune fille, a également fait émettre le vœu par l'assemblée départementale, pour que des modifications soient apportées au statut de la femme kabyle, soumise encore aux Kanouns.

L'administration doit profiter de ce mouvement pour chercher l'adaptation du droit français aux coutumes actuelles et ainsi, la situation de la femme kabyle sera sauvegardée.

Un de nos journaux du matin citait dernièrement le cas d'une jeune musulmane, Mlle N'fissa bent Ali, qui la première, le 19 avril 1856, ce n'est donc pas d'aujourd'hui, obtint le brevet d'institutrice. Elle exerça à l'ouvroir de Mme Luce.

En avril 1887, le ministre de l'Instruction publique, Berthelot, visitant les écoles de Kabylie nomma la première monitrice indigène : ce fut une élève de Taddert. Son poste de début fut Aït-Hichem.

Un autre point très important me reste à traiter.

L'homme reproche à la femme kabyle d'être désordonnée, négligente dans le rangement de ses affaires, de laisser traîner ses quelques vêtements dans les recoins du gourbi familial !

Celà est vrai lorsque cette femme est élevée sans aucune notion d'ordre et d'économie. Si cette même femme est prise jeune fille par des personnes expérimentées, pleines de tact, procèdent à son éducation, lui inculquent les éléments, lui montrent les avantages de devenir ordonnée, cette jeune fille très malléable, ingénieuse même, cette désordonnée change à son avantage.

Voyez l'une d'elles ayant été élevée dans une maison d'éducation tenue par les sœurs blanches, en plein douar de la Kabylie. Quel changement appréciable peut être constaté. Dressée par ces religieuses, toute jeune fille sortant de leurs mains, devient une aussi bonne ménagère que la meilleure d'entre les Européennes.

Dernièrement, j'étais au milieu de cette Kabylie que j'aime tant. J'allais rendre visite à une instutrice devenue maman depuis peu. Auprès d'elle, je trouvais une kabyle de quinze ans environ. Cette jeune fille pouponnait le nouveau-né, propre et frais à plaisir.

C'est ma bonne, me dit l'accouchée et je suis enchantée de l'avoir. Je n'ai aucun souci, ni pour mon enfant, ni pour mon intérieur, elle suffit à tout ce qu'il y a à faire

et jamais ma maison n'a été aussi bien tenue. Philomène a été élevée par les sœurs blanches de Bou-Nouh qui me l'ont envoyée en me donnant sur son compte les meilleurs renseignements. Je n'ai pas été trompée. Cette domestique remplit admirablement les charges de son service. Lavage, raccomodage, repassage, ménage, soins à mon bébé, elle fait tout. Je peux reprendre ma classe, délivrée de tout tracas, d'une probité scrupuleuse, d'une propreté remarquable, les enseignements des sœurs ont porté leurs fruits et cette chrétienne a acquis toute ma confiance et toute mon estime.

Il est clair que cette femme kabyle étant guidée peut arriver, tout comme nous suivant les milieux différents de la société, à un perfectionnement de sa nature, de son caractère.

Plus encore, l'insouciance que le kabyle a pour sa personne, dans ses goûts alimentaires, dans son mobilier, est très atténuée chez la femme. Malheureusement, les travaux auxquels est astreint cette dernière : ramassage du fumier, crépissage des déjections d'animaux, mises à sécher, ramassage, transport et pressage des olives, ces travaux malpropres maculent ses vêtements, d'où émane une odeur forte et insupportable.

Cette travailleuse, au repos, s'empresse de se rendre à la fontaine, s'y livre à des ablutions sur tout son corps et lave ses hardes qui mettent leurs couleurs vives sur les buissons aux alentours de la source.

Elle aime les bijoux, se pare de colliers formés de verroterie, de petits coquillages, de boutons métalliques, enfin, tous les objets brillants qui peuvent lui tomber sous la main. Avec une femme, la coquetterie ne perd jamais ses droits !

Une conclusion doit être faite : il faut établir un programme ayant pour but le relèvement physique aussi bien qu'intellectuel et moral de la musulmane en nous servant d'infirmeries, de dispensaires, d'écoles qui sont autant de moyens de propagande pour une évolution civilisatrice.

Qu'on ne vienne pas nous dire que les indigènes algériens n'enverront pas leurs filles à l'école. Nous avons des exemples du contraire dans les villes où de rares écoles ont été ouvertes. Et puis, ne ferions-nous pas ici, ce que les missions font dans le cœur du continent noir.

J'ose espérer, Mesdames, Messieurs, vous avoir tous intéressés au sort malheureux parfois de cette femme kabyle, qui pourrait être notre auxiliaire le plus précieux dans l'évolution de la masse et son rapprochement vers nous.

Cette berbère molestée trop souvent, a du caractère, de la fermeté, de l'indépendance qui indiquent une valeur morale, dont nous devons profiter. Connaissant ce qui précède, on peut sans crainte dire aujourd'hui, qu'avec l'instruction, elle sera française et qu'elle entraînera alors son mari kabyle à sa suite.

Essayons d'animer sa volonté, de la conduire par nos enseignements à prendre conscience de sa personnalité, qui existe quoique cachée sous le sceau de coutumes désuètes et iniques. Tous ici, certainement, vous partagez l'espoir qui émane du cœur d'une française ayant toujours eu pitié du sort de « nos sœurs musulmanes ».

Régime coutumier de la Femme kabyle [1]

Mesdames, Messieurs,

En suivant mes conférences avec un intérêt si flatteur, vous avez compris le but d'humanité que je poursuis.

L'Algérie est le pays du soleil, c'est aussi un pays bien prenant pour qui s'intéresse à lui... Mœurs, coutumes, beauté de ses sites agrestes, immensité de ses plaines et solitude de ses déserts, tout émerveille, tout est sujet d'étude.

Mais « l'Algérianiste » comme certains se sont plu à me nommer, saura-t-elle vous intéresser encore ?

Désirant attirer votre attention sur la Kabylie, je regrette de ne pouvoir le faire avec toute l'éloquence désirable. Je suis tout à fait incapable de farder la vérité, même pour adoucir le sort de « nos sœurs musulmanes » je suis impartiale, pour relever leurs défauts, comme je le suis, pour constater leurs qualités cachées et annihilées.

Fille de cette Algérie, tant aimée, toutes mes années de séjour dans le pays m'ont permis de le parcourir pour en comprendre les particularités de mœurs, incompatibles si souvent avec notre concept européen.

En pays arabe, tant de coutumes diffèrent des nôtres, mais combien, sinon plus intéressante, du moins plus

(1) Conférence donnée à la Société de Géographie, le 8 avril 1924 au Cercle Militaire (Salle des Maréchaux).

prenante, est l'étude du peuple kabyle, rude et pointilleux comme les aspérités de ses montagnes déchirées, dentelées, crevassées, hérissées de pointes...

On a constaté que la langue des Berbères s'apparente à celles de la Nubie, de l'Egypte et de l'Abyssinie. Le type ethnologique se retrouve dans le bassin du Nil caractérisé par la largeur des épaules et l'étroitesse des hanches. Les tribus que l'élément arabe n'a pas marqué de son empreinte, ont un grand nombre d'individus ayant une ressemblance frappante avec la plupart des habitants de l'Espagne, du sud de la France, de la Corse, de l'Italie, de la Sardaigne ! Même race fruste, énergique, nerveuse et d'ordinaire petite. On y trouve aussi beaucoup de blonds d'un type plus ou moins pur ; leurs ancêtres vinrent probablement de pays plus septentrionaux. Des paysans de certains points de la Kabylie ont prétendu descendre des Romains. Il n'y aurait à cela rien d'impossible puisque les Romains ont colonisé Djidjelli, Bougie, et toute la vallée de l'Oued Sahel. La décoration chrétienne avec ses rosaces, ses combinaisons de losanges, de triangles, de chevrons, de motifs végétaux stylisés, ses entrelacs, s'est maintenue dans l'art berbère. On la retrouve sur les plaques de bois que les Kabyles sculptent de nos jours. Ce sont-là quelques misérables épaves d'un grand naufrage de la civilisation antique dans l'Afrique septentrionale.

Quand on pénètre en Kabylie et qu'on a un peu fréquenté la population, on est frappé par la forme des institutions politiques. C'est le caractère indépendant, naturel de ce peuple et la formation des groupements qui ont commencé par la réunion de quelques familles « la Kharouba » devenue « Taddert », le village, et enfin la tribu, qui a réuni plusieurs villages. Les éléments du début ou primitifs sont restés personnels et ont donné naissance à un mode d'administration républicaine fédérative.

Le régime parlementaire était représenté dans chaque village par la djemaâ, assemblée qui se composait de tous les hommes du village ayant chacun voix délibérative.

Quelquefois, les séances étaient orageuses et s'achevaient dans un pugilat ou dans une rixe. Mais ces scènes étaient calmées par la réflexion et par le sentiment de l'intérêt général.

Cette djemaâ était assemblée politique et tribunal jugeant en dernier ressort. Elle avait donc tous pouvoirs pour condamner et l'amin était l'exécuteur issu du suffrage universel, car la djemaâ le choisissait par voix d'élection.

Chaque village a adopté un ensemble de règles qui ont formé le Kanoun. Ce mot a son étymologie dans la langue grecque qui signifie : loi-règle. Il paraît avoir été emprunté au langage de notre primitive église. Il sert à désigner un tarif d'amendes applicables à ceux qui contreviennent soit au droit pénal, soit au droit civil.

Parfois les Kanouns contiennent aussi des règles de droit civil, non sanctionnées par une amende et qui sont, le plus souvent, une modification de la coutume générale par l'usage local. Les Kanouns sont écrits, ou bien, ils sont simplement confiés au souvenir des sages et des vieillards. Cette circonstance explique les différences que présentent, à peu d'années d'intervalle, les versions d'un même Kanoun que l on obtient, plus ou moins complètes suivant la fidélité de la mémoire des kabyles consultés.

Les kanouns constituent des documents précieux, mais avec quelle prudence, on doit les interroger. Chaque village a son kanoun qui varie peu quant au fond.

Il faut, cependant, ne pas oublier que si le kabyle a accepté la religion musulmane, il n'a pas appliqué l'intégralité du Coran auquel il a souvent préféré les règles de son kanoun. Je ne veux pas dire, que le kabyle n'est pas bon musulman, il y a, peut-être chez lui, plus de marabouts qu'en pays arabe. L'origine de ces marabouts est arabe, mais aujourd'hui, la plupart ont suivi les règles admises par le peuple kabyle.

Je n'entrerai pas dans l'histoire de ces marabouts, qui au début acquirent une influence, parce qu'ils passaient pour des savants !

Les marabouts se sont multipliés et ont perdu beaucoup de leur prestige. Ils sont assujettis aux Kanouns et aident à leur exécution, quand il y a des difficultés ; ce qui anciennement était rare.

La polygamie est en général restreinte à quelques marabouts assez riches, pour se payer un luxe dispendieux. La pauvreté ou l'avarice seules, empêchent les Kabyles de jouir de la liberté laissée à cet égard par le Coran. Maintenant, la cherté de la vie contribue à assurer cette coutume de plus en plus.

Les femmes sont admises comme les hommes dans les associations religieuses, elles sont initiées par des femmes et se donnent entre elles le nom de « sœurs ». Dans l'ordre de Sidi Mahmoud ben Abd er Rhaman, elles assistent aux mêmes assemblées que les hommes. Ce mélange des deux sexes a donné souvent lieu à des scènes de débauche. Les adeptes appartiennent à toutes les classes de la société.

La fille d'un marabout, cette caste, se croit supérieure et s'attribue une origine étrangère, épouse rarement un kabyle. Par contre, les marabouts prennent fréquemment des femmes kabyles ; mais elles sont en butte aux vexations de la famille de leur mari. Les membres de cette famille font sentir à la jeune épouse l'infériorité de sa naissance et lui refusent obstinément le nom de Lella (madame), réservé aux femmes de sa caste. Quand la fille d'un marabout épouse un Kabyle, le père et la fille croient déroger et font souvent payer au mari l'honneur d'une telle alliance.

Pour se distinguer de la foule, les femmes des marabouts sont les seules en Kabylie qui ne sortent pas librement dans le village et qui se voilent le visage devant les étrangers. Pourtant dans les villages où habitent exclusivement des marabouts, les femmes suivent la coutume du pays et sortent le visage découvert.

Cela n'empêche pas les marabouts d'avoir de grands égards pour la femme puisque dans les punitions qu'un marabout a le pouvoir de distribuer, se trouve celle de changer d'un mot en femme, l'homme le mieux bâti :

« Sous le bey Mohamed vivait un marabout célèbre. Faire des miracles était pour lui un jeu. Le bey désireux de calmer la perpétuelle agitation des tribus du Sebaou, conçut le dessein de construire un bordj, au lieu dit Thazar'ath à l'est de Tizi-Ouzou. Un azib appartenant à Si Sklaou était non loin de là et le bey pour arrondir les dépendances de son bordj s'en empara. Il comptait sans la puissance surnaturelle du dépossédé, peu satisfait comme de juste. Le marabout qui devant le bey n'avait pas osé se rebiffer, mit en œuvre sa science occulte et dans l'ombre prononça l'anathème sur ce mécréant si puissant qui avait osé porter un tel préjudice à un homme béni d'Allah. « Que ta puissance te soit enlevée « et toi, qui te crois l'égal des plus grands de la terre, « deviens une simple femme assujettie à toutes les fan- « taisies masculines ».

« Qui fut stupéfait, ce fut notre bey ! Le lendemain à son réveil, il se trouva métamorphosé en femme et paré des bijoux à l'usage de ce sexe.

« Il ne lui restait plus qu'à congédier son sérail et à aller orner le gynécée de son noble successeur ! Heureusement pour lui, il n'avait pas perdu la notion de sa transformation. Après force regrets et gémissements, il se prit à réfléchir d'où pouvait bien lui venir un tour pareil, si peu à son goût.

« Il se douta que le coup dont il était frappé partait du marabout vindicatif. Il était assez crédule, pour avoir foi en la puissance maraboutique. Il s'empressa donc de lui restituer ses propriétés et le charme se dissipa, il redevint homme comme devant ».

Les marabouts jouent toujours très bien leur rôle, même dans l'intimité, ils veulent en imposer à leur femme par leur science divinatoire, tel était Sid Ali ou Mouça :

« Dans une ouzia qu'avaient faite les tolbas dans un village des Maatka, ce marabout fit un de ses miracles les plus remarquables. Il lui valut le sobriquet de Bou Adjimi (l'homme au veau) et sa femme y joua sa partie. Les tolbas de la zaouïa avaient été tenus en dehors du

partage de la bête tuée. Les Kabyles avaient cru, ce jour-là, que les tolbas ne contribuant pas à la collecte générale, ne devaient pas se voir compris dans la distribution des viandes.

C'était presque de l'insurrection. Les coutumes étaient violées. La femme du marabout, curieuse comme une fille d'Eve, fut instruite la première de cette indignité. Bonne épouse, elle alla sur le champ prévenir son époux qui dormait. « — Je le savais, femme, riposta imper-
« turbablement notre saint homme dès son réveil. Sois
« tranquille, ô Djoheur, toutes choses auront lieu aujourd'hui, comme par le passé ». Djoheur rendit grâce à Allah de la sagacité de son pieux compagnon.

« Cette affirmation semblait quelque peu hasardée, car la viande cuisait depuis longtemps dans les marmites ; mais pour un marabout rien n'est impossible !

« D'abord, comme il tenait à ce que le partage se fit en plein jour et que la nuit allait tomber il commença, nouveau Josué, par arrêter le soleil au-dessus de l'horizon, ensuite, étendant par terre la peau de l'animal abattu, il la frappa du pied par trois fois.

« Aussitôt de tous côtés les morceaux de viande d'abandonner les marmites pour se rendre à l'invitation de Sid Ali, ou Mouça, à la grande stupéfaction de leurs illégitimes propriétaires courant vainement après pour les ressaisir. Cette course d'un nouveau genre, dût être peu banale ? En un clin d'œil, le village se trouva réuni autour de la peau du bœuf recouverte de chair cuite. Toutes les parties du corps de l'animal avaient pris le même chemin.

« Le marabout réprimanda alors ces pauvres gens sur leur manque d'égards et il ordonna à toutes les sections de viande de reformer le bœuf et de renaître : « Allez,
« s'écria-t-il et que la distribution se fasse comme il
« convient. Ceci est un avertissement, mais à la prochaine
« faute de ce genre, je ferai pleuvoir sur vous plus de
« malédictions, qu'il n'y a d'astres dans le ciel et
« j'encarterai dans le Kanoun, les sanctions les plus sévères ! »

« Quant au soleil, comme le marabout n'en avait plus besoin il l'envoya se coucher... »

Depuis l'occupation française de la Kabylie, les Kanouns n'ont plus force de loi, mais la justice les respecte encore dans de nombreux cas. Je ne veux aujourd'hui relever que la situation qui par eux est faite à la femme. Les Kanouns ne renferment aucune peine d'incarcération, ni pour les hommes, ni pour les femmes. La bastonnade était considérée comme mesure avilissante C'est pourquoi le kabyle ne supporte jamais le moindre petit coup de qui que ce soit, même venant d'un chef, il s'en vengera. L'homme si formaliste pour lui-même l'est moins pour sa femme... J'en ai vu qui ne craignaient pas de façonner leur douce moitié au moyen d'arguments très frappants. Cela du reste se voit également en d'autres lieux, sous d'autres cieux. Par exemple ils sont extrêmement chatouilleux sur la question du nif (de l'honneur).

J'ai lu dans un ouvrage qui date de 1830 et quelques années, un fait, que je puis affirmer n'avoir jamais vu se reproduire. Ce serait le cas d'un époux des plus bénévoles pour supporter sans se venger les légèretés de sa conjointe. Cet époux exceptionnel était le point de mire de toutes les plaisanteries et publiquement méprisé. Il avait même poussé le cynisme jusqu'à souffrir que l'amant de sa femme habitât sous le même toit que lui. La tribu entière invoqua les Kanouns, demandant leur application. L'époux ne voulut rien entendre. Il fallut avoir recours à l'autorité française pour faire cesser un pareil scandale La femme fut répudiée et renvoyée chez ses parents qui habitaient dans la tribu des Beni Milikeuch ; les deux hommes furent incarcérés. A leur sortie de prison, ils disparurent et l'on apprit qu'ils avaient couru se jeter, tous les deux, dans les bras de leur commune épouse. Je le redis, de pareils cas de dévergondage, flétris par l'opinion publique, sont une rareté. Je cite celui-ci à titre de curiosité. La sévérité des Kanouns exige la lapidation de la femme qui trompe son mari ; comme était lapidé l'homme jugé traître et espion. Les règles du mariage sont très sévères pour des femmes mariées à

un époux imposé par le père et obligées de subir le joug. Le mariage d'inclination est inconnu. Il est facile de se rendre compte qu'il ne doit pas exister dans le mariage kabyle un grand excès d'amour. Je veux parler de cet amour semi platonique dont on fait grand bruit dans les nations civilisées. L'on a vu donner une très jolie fille à un malheureux qui n'avait à la place du nez qu'une plaie fétide. Pour obtenir le divorce, elle n'avait qu'à alléguer cette infection. La raison n'est pas suffisante pour quitter le toit conjugal. Elle eut alors une charitable pensée : la mort de son mari. Elle le chuchota à l'oreille d'un sien cousin, beau garçon tout disposé à sa délivrance... Les vieilles sorcières lui donnèrent un talisman et certain jour, le mari, pris de soif, passa de vie à trépas...

La veuve se déchira le visage, en signe de deuil. Personne, ne se plaignit. L'autorité française n'en sût rien et il est à présumer que le cousin sût mettre l'heureuse circonstance à profit...

Les Kanouns n'ayant pas eu à intervenir, ils ne furent jamais inquiétés, au sujet de la disparition du mari répugnant...

La maison, précédée d'une cour où en été, les ménagères vaquent à leurs occupations, où s'entassent du fourrage, des pierres, des instruments aratoires, où s'écoulent les eaux huileuses et du fumier ; ce préau qui dérobe l'intérieur au regard des passants suffisent à la tranquillité maritale du kabyle. Celui-ci, du reste, sait défendre son honneur et il peut tuer avec impunité. Le Kanoun le protège...

Voici des exemples de ces décrets :

Pénétrer dans un gourbi en l'absence du maître est taxé à 300 francs d'amende et si le maître arrive sur ces entrefaites et tue cet indésirable, personne ne le désapprouvera.

Pour venger l'honneur féminin nous avons le duel et l'action en justice... Les Berbères font preuve de plus de délicatesse. Les Kanouns stipulent que le dire de la

femme outragée, fait foi à l'encontre de celui de l'homme ; puis, il faut que le coupable soit châtié et tous les hommes se mettent à sa recherche.

Si le coupable a réussi à s'abriter dans une zaouïa ou un village autre que celui de la femme, c'est alors la djemaâ qui intervient pour exiger la livraison du coupable à la famille outragée...

S'il y avait refus, ce qui arrivait le plus souvent et si des marabouts n'intervenaient pas efficacement, c'était la guerre et cela durait quelquefois pendant plusieurs années...

De 1815 à 1822 il y eut ainsi chez les Imechdalen, près Maillot, la guerre de Fatma Meryem.

Les femmes berbères, même filles de familles modestes, ne sont du reste, jamais embarrassées pour faire respecter leur honneur. Plus d'une ignorée de la postérité aurait droit aux mêmes hommages que la Lucrèce Romaine. La femme kabyle, sait de même se rendre utile. Les produits de son industrie alimentent le petit commerce de la maison. Cette femme est pour la famille comme un capital d'un revenu assuré et facile et parfois, elle conquiert ainsi l'influence que les lois voulaient lui refuser : Chose révoltante pour les Arabes, qui de ce seul fait, regardent les Kabyles comme de grossiers montagnards. Pensez donc les femmes s'assoient avec leurs enfants au couscous du mari. Un arabe ne peut admettre une telle intimité !... Ce Kabyle a le sentiment profond de la famille, il l'a jusqu'aux abérrations de la rekba, cette vendetta, aussi terrible que celle des corses !

Voyez cet homme à la longue chevelure. L'un des siens a été tué dans une dispute, il a avec indignation repoussé la dia... C'est le prix en argent d'un crime, l'indemnité pécuniaire qu'eut acceptée un arabe. Non ! le sang veut du sang !... Il ne se rachète pas !... Par devant la djemaâ, il a juré de ne plus raser sa tête tant qu'il ne se sera pas vengé sur le meurtrier lui-même ou sur son parent le plus proche. Ce jour-là, il ira prendre et jeter au ravin la balle sous laquelle est tombé celui qu'il pleure, et que soigneusement il avait enterrée dans un coin de sa cour. Et

tout sera oublié... à moins qu'un parent du nouveau mort ne le poursuive lui-même. La femme qui commet un meurtre, même involontaire, entraîne sa famille dans la Rekba. Le mari n'est pas inquiété. Les femmes jouissent d'une grande liberté dans les douars, mais elles sont fortement atteintes dans leurs intérêts, en ce qui concerne le mariage, le divorce, l'héritage. Là, on sent que les Kanouns ont été faits par les hommes, pour lesquels ils sont favorablement établis.

Elles n'héritent pas et ne peuvent tester ; contrairement au Coran elles n'ont aucune personnalité civile. Leur droit strict de propriété ne s'étend qu'aux seuls vêtements qu'elles ont sur elles. Pourtant le témoignage de la femme ou plutôt des femmes, est admis en justice. Conformément aux règles du droit musulman, deux dépositions de femmes sont l'équivalent légal de la déposition faite par un seul homme. Mais d'après les Kanouns, un homme vaut cent femmes et même plus !

Dans bien des villages, leur témoignage n'est jamais reçu dans les affaires civiles. Elles ne sont entendues que lorsqu'il s'agit d'une atteinte portée à leur honneur.

Le Kabyle n'accepte rien pour tout ce qui a trait à cet honneur... Le moindre geste est un crime. Les dérogations à ce principe sont très rares, comme je l'ai déjà dit.

Le geste criminel attaque celle qui en est l'objet autant que le fait accompli. L'outrage n'est pas gradué ; tous les outrages sont punissables.

Le Kabyle est libre de répudier sa femme pour en épouser une autre ; elle n'a qu'à se soumettre, mais l'échange sans formalité est impossible. Celui qui divorce paie le droit de 7 fr. 20 à 14 fr. 40. Chez nous, certains faits n'ont aucune gravité ; mais chez les Kabyles ils sont considérés comme portant atteinte aux mœurs. Dans le village, la femme marche le visage découvert, elle doit être respectée et les précautions ont été prises pour lui éviter des rencontres, des regards indiscrets ou des propos inconvenants. Celui qui en accoste une sur une route, dans un bois, est puni d'une amende de 50 francs. Des

fontaines ou sources particulières sont attribuées au sexe féminin pour puiser l'eau ou pour s'y laver. Les hommes ne doivent pas se trouver sur le passage, ni à ces fontaines quand leurs compagnes y sont.

Celui qui va à la fontaine réservée, paiera 25 francs.

S'il fait des propositions honteuses, l'amende sera de 300 francs. S'il porte la main sur une femme dans un but malhonnête, il doit donner 400 francs. Les tuiles de sa maison seront brisées par la djemaâ réunie et le mari a de plus, le droit de se venger de lui.

Si la femme a consenti, son mari doit la répudier ou payer une somme égale à celle du coupable et il ne sera plus écouté comme témoin. Il n'a pas le droit de pardonner, il est voué au mépris s'il ne fait acte de vengeance... Tenir des propos indécents devant un passant qui accompagne sa femme ou sa mère, ou sa sœur est taxé de 3 fr. 50.

Un homme insultant une femme paiera de 1 fr. 50 à 50 francs.

Celle qui se livre aux jurements habituels aux hommes donnera 1 fr. 60. S'il y a échange de coups entre femmes, chacune paiera 0 fr. 45. Il est évident que les sommes indiquées avaient une valeur autrement importante que celle que nous offre le franc aujourd'hui. Les femmes sont passibles des mêmes peines que les hommes, quand elles se rendent coupables des mêmes fautes.

Voler des animaux, des fruits sur les arbres ou sur les claies, des feuilles de frêne, des grains battus sur l'aire, de la paille, du foin, des roseaux, des légumes, des ruches d'abeilles, voler dans une maison en s'y introduisant pendant le jour sont des méfaits dont les amendes varient de 12 fr. 25 jusqu'à 250 francs.

Toute intention coupable est punie chez le Kabyle et les Kanouns ont prévu tous les cas. La peine est déterminée par l'intensité de l'action, La détention ne peut être prononcée par la djemaâ souveraine. Le kabyle ne connaissait donc pas la prison. Il réprouve les mutilations des membres que renferme la législation musulmane et la peine de mort pour les hommes.

L'amende est la seule expiation de tous les délits ou crimes, non capitaux.

Si un homme fait la cour à une femme et qu'elle écoute ses propos, ils paieront chacun une amende en argent. Elle ne paie rien, si elle refuse d'écouter l'homme.

L'homme qui lui reproche ses défauts ou sa conduite, n'entraînant pas le déshonneur paie une amende peu importante et si cette femme s'est rendue coupable du délit par des reproches semblables, elle paie la même amende.

Il en est de même d'un couple qui s'insulte. Quand deux femmes se disputent, elles sont punissables, comme lorsqu'elles se battent.

Une amazone ne peut passer à cheval dans les rues du village ; c'est contraire à la bienséance et lorsque l'habitante est chez elle, non seulement on ne doit pas pénétrer dans son logis, mais l'étranger ne peut regarder dans sa cour, afin qu'il ne la surprenne pas en déshabillé. Le poète Boufflers a écrit :

« La jalousie est la sœur de l'amour, comme le diable est le frère des anges ». La jalousie du Kabyle ne pêche pas par excès d'amour !

La femme ne doit pas aller seule au moulin et ne pas s'arrêter en route ni même dans la rue. Le règlement qui va suivre va faire réfléchir plus d'un joli minois qui aime à s'admirer. Il est interdit à la kabyle dans le cours de ses allées et venues de se regarder dans la petite glace qu'elle suspend sur elle. C'est là une coquetterie non admise. A plus forte raison, on ne la verra jamais se poudrer, se noircir les paupières, se passer le bâton de rouge sur les lèvres en public ; en un mot, elle doit réserver ses soins, non pas pour son cabinet de toilette, elle n'en a pas, mais pour son intérieur. Il y a outrage aux mœurs, quand on reçoit dans sa maison, sans le consentement du mari, la femme qui est en puissance de mari ou qui fuit le domicile conjugal ou est répudié. Ceux qui ont lu *Thamil'la* de Ferdinand Duchêne ont remarqué les péripéties du voyage de la « douce tourterelle ». De la femme à l'esclave il n'y a qu'un

pas : elle représente un capital. La coutume veut qu'elle soit sacrifiée en cas d'adultère, mais le mari recourt difficilement à cette extrêmité : Il y perdrait son argent ! La coupable est renvoyée dans sa famille chez certains, d'autres la laissent Thamaouakt et elle ne peut plus se remarier ; d'autres enfin, et c'est la généralité, désireux de rentrer dans leurs fonds, autorisent son mariage à nouveau.

Des maris ont demandé le double de la dot payée au moment du mariage et laissent leur épouse divorcée, sans pouvoir se remarier. De nombreuses autres raisons ont amené la cour d'appel d'Alger à se préoccuper de la question du divorce de la femme kabyle.

L'insurgée (Tamenafekt) qui commet un adultère dans la maison paternelle peut subir la mort.

L'épouse d'un individu présumé absent, ne peut se remarier avant le délai de quatre années révolues, depuis le départ du mari. Celle d'un individu disparu devra attendre 6 ans et ne se remarier que la 7e année. Ce délai expiré, ses parents peuvent la donner à un nouvel époux, si le mari absent n'a pas laissé une réserve sufflsante pour pourvoir à ses besoins. Mais les parents du mari peuvent retarder la dissolution du mariage pendant 7 ans, dans plusieurs tribus ; et pendant 10 ans dans quelques autres, en fournissant à la femme des aliments et des vêtements. Ses parents ne peuvent lui faire contracter un nouveau mariage sans son consentement et sans avoir établi devant la djemaâ, en présence d'un marabout, que le délai légal est expiré. Souvent on fait constater l'absence du mari au moment de sa disparition. Mais cette formalité n'est pas indispensable.

Le mari, qui à son retour trouve sa femme remariée ne peut faire rompre la seconde union, si les formalités d'usage ont été observées, mais il a le droit de se faire restituer par les parents, l'argent qu'ils avaient reçu de lui.

Si la djemaâ n'avait pas constaté l'expiration du délai d'attente, le second mariage serait annulé et l'absent reprendrait sa femme. Pendant la période d'expectative,

la mère a la tutelle et la surveillance de ses enfants masculins. Quand la mère meurt, avant l'expiration du délai, la djemaâ leur nomme un tuteur.

La grossesse d'une jeune fille, d'une veuve ou d'une répudiée renvoyée chez ses parents, est considérée comme une tâche pour la famille et aussi comme un malheur public. Le père, dont la fille se trouve dans cet état, ne peut plus la marier dans des conditions avantageuses et elle doit être lapidée... Les Kanouns le veulent, mais maintenant, cette lapidation est trop difflcile à accomplir. Ce serait un crime jugé et puni par notre justice.

La femme étrangère suit la condition de son mari kabyle. La femme kabyle qui épouse un étranger, demeure soumise à la coutume qui l'exclut des successions et son mari doit être prévenu de cette exhéredation au moment de la célébration du mariage.

Les femmes qui restent dans la tribu sont privées de presque tous les droits civils.

L'épouse ne paye qu'un droit unique quand elle quitte le village pour suivre un mari étranger. Ce droit est la représentation de la part qu'elle a recueillie dans les taxes payées par les siens et dont elle a profité comme les autres habitants du village : il est payé par le mari.

De nombreuses coutumes sont très originales et semblent tirées de la Cabale... Telle est la suivante :

La mère qui perd ses enfants, doit aller au marché quand elle est dans une position intéressante, faire sept fois le tour de l'endroit où les bouchers vendent la viande qu'ils viennent d'abattre, y laisser les épingles qui retiennent sa melahfa (sa robe). Un boucher nègre la saigne au pied droit et en échange de ce service, elle lui remet une galette et un franc ou deux. Ensuite, elle fait l'acquisition d'une tête de bœuf et dès sa rentrée chez elle, elle doit prendre un bain. Cette pratique, qui se nomme tabaâ, est prescrite pour enlever la malechance de dessus la mère éprouvée.

Dans le plus humble des gourbis, la femme kabyle préside à tout ce qui se fait dans l'intérieur de la maison. Elle compose le menu des repas et les prépare. C'est la

conseillère du mari pour les approvisionnements et aussi dans les affaires. Certains kabyles, m'ont affirmé la haute estime de la valeur morale de leur femme. Pour les enfants, la mère du kabyle s'emploie avec intelligence et énergie en vue de leur succès. La femme qui nourrit un enfant, c'est-à-dire la mère nourricière doit considérer autant cet enfant que le sien ; car la lactation ou la colactation établit une parenté et c'est là un obstacle plus tard, pour le mariage : défense du mariage des frères et sœurs de lait et à celui de leurs ascendants ou descendants. On sait du reste en Algérie, que le simple simulacre de l'allaitement par une femme indigène protège la vie d'un homme.

Ne croyez pas que la kabyle, pas plus que l'européenne, n'a besoin de la jeunesse et de la beauté, pour jouer un rôle important. Plus d'une, dont l'âge a fait disparaître les charmes physiques, réussit encore par sa diplomatie, par son esprit féminin à amener plus sûrement des résultats qu'un homme aurait difficilement atteints dans les querelles, dans les luttes, etc...

Je ne vous reparlerai pas du caractère de cette kabyle que je vous ai tracé dans une récente conférence ; mais, il faut bien se convaincre que cette femme a toujours joué un grand rôle dans les guerres et que ce caractère belliqueux, subsiste encore intact dans son état fruste.

Une femme peut donner l'anaya (protection) et elle est capable de se venger, si cet anaya n'est pas observé. La non observance de cette coutume a été la cause de plus d'un évènement tragique. Des guerres mêmes, auxquelles plusieurs tribus prirent part éclatèrent.

Entre autres faits, je citerai cette anecdote : Un homme des Beni bou Youcef devait voyager et traverser le territoire des Beni Menguellet. C'était un individu peu fortuné, assez batailleur, de caractère peu sociable. Son irritabilité d'humeur lui avait créé un grand nombre d'ennemis qui n'attendaient qu'un instant propice pour assouvir sur lui leur vengeance. Pour s'assurer la tranquillité dans ce voyage, à travers une région infestée de gens malintentionnés à son égard, il se présenta chez un

de ses amis de Thaourirt, pour le prier de lui accorder son anaya. L'ami était absent, il ne trouva que sa femme qui lui donna comme sauf-conduit une chienne, connue de tout le monde pour appartenir à son mari, homme des plus honorables et très estimé. Le voyageur tranquillisé se mit en route. Peu de temps après son départ, la femme vit revenir la chienne seule et ensanglantée. Soupçonnant qu'un crime venait d'être commis, elle fit appel aux amis de son époux : « Un meurtre a dû être perpétré sur un homme des Beni bou Youcef, auquel j'avais donné notre chienne comme anaya, leur dit-elle. Cette bête vient de rentrer portant sur elles les traces d'une lutte. Vengeance, vous dis-je, montrez que vous êtes des hommes à ne pas tolérer une pareille infraction à nos usages. Mon anaya a été bafouée!

Les amis se mirent en quête et ne tardèrent pas à trouver le corps du protégé par l'anaya d'une femme de leur douar, protection qui aurait dû être sacrée pour tous. Le cadavre était étendu au fond d'un ravin et percé de coups de couteau.

Un tel acte criminel, si contraire aux coutumes, causa une indignation générale : Deux partis se formèrent aussitôt, et comme souvent, en pareil cas on ne putparvenir à s'entendre et ne pouvant s'en prendre à tous les Beni Youcef, les habitants de Thaourirt se battirent entre eux...

Il est avéré que la femme n'est qu'un être secondaire. On ne porte même pas son deuil quand elle meurt, tandis que lorsqu'un homme rend son âme à Allah, on ne sort pendant quelque temps qu'avec des vêtements, plus lacérés que de coutumes, qu'avec la tête barbouillée de terre.

Le jour des noces le mari met sur la tête de l'épouse la pointe de son couteau, expression symbolique du droit de vie et de mort, que dorénavant il a sur elle. L'homme peut frapper sa femme et la djemaâ n'a rien à y voir, mais l'homme ne peut frapper la femme d'un frère ou d'un parent.

Les Kanouns décrètent : Tu peux faire de ta femme ce qu'il te plait, hormis un cadavre.

La femme pourtant couvre d'une protection efficace, par sa seule présence, son mari ou les membres masculins de sa famille et, c'est pour cela, que des coups ne peuvent être donnés à un homme en présence d'une parente. Ainsi un Khammès avait été battu par une femme à laquelle il avait rendu les coups... Le visage fort endommagé il ne se résigna jamais à porter plainte en justice. Le fils de la femme battue s'était jeté sur lui et l'avait à son tour gratifié de force horions. Il serait mort plutôt que de dévoiler qu'il venait d'être frappé devant sa femme... La grossesse est protégée... L'avortement est considérée comme crime. Dans certains villages, l'intéressée qui s'est fait avorter est mise à mort, lorsque le fait est certain. Une femme enceinte quitte son mari, la djemaâ demande aux parents de cette insurgée s'ils se rendent responsables de sa grossesse, s'ils refusent, elle doit réintégrer le domicile conjugual, tout au moins jusqu'à la délivrance.

Les Kabyles ont peu de chiens, mais si une femme est mordue par un de ces amis de l'homme, le propriétaire de l'animal est puni.

La police du village est réglementée pour l'entretien des rues comme pour les fontaines. Une laveuse qui savonnera ses vêtements dans une fontaine, non spécifiée à cet effet, ou troublera l'eau quand elle en puise, est soumise à une punition, comme quiconque en ferait autant. L'eau doit rester pure pour l'alimentation.

Dans les Beni bou Addou, tout récemment, la djemaâ a interdit aux habitants d'avoir des poules, sous prétexte qu'elles dégradent les jardins. Ce sont les femmes qui élèvent la volaille et c'est pour elles un revenu auquel l'homme ne se permettrait pas de toucher. Celles des Beni bou Addou se trouvent lésées. Il est vrai que les Kanouns prévoient ces cas dans un village, puisque certains disent, que quiconque gardera une poule plus d'une nuit, sera puni d'une amende.

La belle maxime « Aidez-vous les uns les autres » est inscrite dans le code de morale de tous les peuples. Tous

les philosophes s'accordent pour en proclamer l'excellence et en recommander l'application.

Si les Kabyles ne l'ont pas inventée au moins ne s'en tiennent-ils pas à des exhortations, trop souvent stériles ; ils la mettent en pratique et leurs coutumes renferment des dispositions pénales contre ceux qui voudraient se soustraire aux obligations qu'elle impose. « Tout kabyle doit aide et assistance à ses concitoyens et il a droit d'exiger « la réciprocité », principe où il n'aurait garde de faillir.

En toute circonstance, un Kabyle apportera secours à un autre Kabyle en danger ou mis dans l'embarras dans un de ses déplacements par une circonstance imprévue. De même, il doit aider un compatriote à élever une construction suivant des règles déterminées.

Je me trouvais un jour près de Fort-National. Un riche propriétaire bâtissait deux maisons, mises en vis-à-vis et séparées par une cour. Des maçons et des charpentiers kabyles étaient occupés à la construction suivant les conventions admises :

Le village avait fourni des manœuvres pour servir les maçons, tous hommes de bonne volonté. Chacun sait qu'en cas de refus, il serait désigné d'office et puni d'amende.

Les femmes du village apportaient l'eau nécessaire aux gâcheurs de mortier. Comme les hommes, elles doivent prendre part aux travaux d'utilité publique ou d'assistance mutuelle, commandées par l'autorité de la Kharouba. De même, que ce soit sur un champ de bataille ou d'une simple nefra (une dispute) jamais un blessé ne restera abandonné sur le terrain de la lutte. Ce serait une lâcheté punie du mépris général et passible de l'amende ou de l'exil.

La ménagère fabrique sa vaisselle, sa cruche d'eau. Le kabyle veut qu'elle ait soin de tous ses ustensiles de cuisine et autres, et à cet effet, les Kanouns prévoyaient une amende pour la femme qui cassait une cruche, même sans intention de nuire. L'homme qui cassait la cruche d'une femme était également puni d'une amende... La

femme continue à fabriquer les diverses poteries qui lui sont nécessaires, mais elle ne se chagrine plus de la casse. J'en ai vues, aux fontaines qui laissaient choir leurs cruches en les chargeant pleines sur leur dos. Ce sont des rires et des lazzis de toutes les assistantes, l'intéressée s'en émeut si peu qu'elle fait sa partie dans les railleries et rit aux éclats. Où est le malheur ! Elle en sera quitte pour en fabriquer une autre et elle la fera plus belle que celle qui gît en morceaux à ses pieds.

Le gaspillage du pain est réprouvé et peut entraîner des peines sévères. La légende, elle-même, conte les dangers que court la personne qui ne respecte pas l'aliment béni donné par Dieu.

« Un jeune homme de grande naissance et habitant le Djurdjura venait d'épouser une femme des Flissa Oumellil. Comme il la ramenait chez lui en grande pompe à la tête de ses amis et serviteurs, il s'arrêta pour déjeuner auprès de rochers à quelques kilomètres de Dra-el-Mizan.

« La jeune épouse s'assit, tenant un enfant entre ses bras. Etait-ce une veuve ou bien en ces heureux temps, à cette époque où vivaient de fabuleux personnages, était-on encore nouvelle mariée après neuf mois de mariage. Il advint que le marmot s'étant avisé d'être malpropre, la pauvre mère ne trouvant pas sous la main ce qui lui était nécessaire, eut la fatale idée de se servir d'un morceau de pain en guise de linge. Le ciel indigné d'une telle destination de la subsistance de l'homme, métamorphosa les mariés, l'enfant et toute l'escorte en énormes pierres connues sous le nom d'El Aroussa (l'épousée) perpétuant la catastrophe dont fut cause et victime une femme ayant contrevenu aux préceptes. Les pétrifiés ont gardé la position que chacun avait en ce terrible moment. Avec un peu de bonne volonté, on voit encore l'Aroussa tenant sur son sein l'enfant, cause première d'un si grand malheur.

Les Kanouns kabyles ont subsisté même après la conquête française qui s'est poursuivie en Kabylie jusqu'en 1857. Quand l'insurrection de 1871 est survenue,

ces anciennes coutumes étaient encore en vigueur. C'est après cette date que l'administration a été réorganisée.

La justice également organisée en Kabylie a respecté le droit coutumier appliqué par des magistrats français.

La djemaâ n'avait plus sa raison d'être, les amins étaient nommés et non plus, élus par le peuple. L'édifice séculaire avait disparu, sauf certaines prescriptions des Kanouns que nous trouvons encore en vigueur aujourd'hui. Le gouvernement, par diverses modifications, a déjà fait un pas vers l'assimilation complète de la justice. C'est pour continuer à améliorer l'état social du kabyle que la Cour d'appel d'Alger s'est engagée dans une orientation nouvelle d'application des Kanouns. Les dispositions disparaîtront complètement bientôt, relativement à la femme, ce que je souhaite ardemment pour son bien-être et la gloire de la France. Celle-ci, a déjà amélioré la situation matérielle du peuple et lui assure sa sécurité, sa tranquillité qu'il n'avait jamais eue avec ses anciennes querelles de sofs. La France se doit à elle-même d'amener cette population à se rapprocher de plus en plus de nous. Je demande pour la femme, comme je le fais dans toutes mes conférences, l'enseignement du français, car c'est elle qui assurera ce rapprochement et plus tard l'assimilation.

L'on a souvent comparé l'œuvre de la France en Algérie depuis 1830 à l'œuvre des Romains. La balance n'est pas égale et cette comparaison pêche par la base. Nous avons trouvé une contrée barbare, tandis que les Romains y trouvèrent des villes prospères et beaucoup de terres cultivées. Ils eurent à développer un corps vigoureux et non pas à ressusciter un cadavre comme l'ont dit d'autres que moi. Ils se heurtèrent ni à des haines nationales, ni à des haines religieuses. Pour affermir leur domination, pour répandre leurs mœurs et leur langue, il ne leur fut pas nécessaire de couvrir le pays de colons ; un grand nombre d'Africains acceptèrent sincèrement la civilisation qu'ils leur apportaient. Il est vrai, que beaucoup d'autres préférèrent garder les coutumes de leurs ancêtres. Rome et Byzance son héritière, eurent le tort de ne pas essayer

de modifier leurs sentiments. C'eut été, pour elles, un gage de sécurité.

Si l'assimilation définitive doit sortir un jour du domaine des espoirs, c'est par l'école, c'est par l'instituteur, c'est par l'instutrice surtout qu'elle s'accomplira.

De modestes et vaillants soldats de l'instruction publique doivent continuer à livrer le bon combat. En 1868 Hanoteau établissait qu'en règle générale pas un kabyle ne savait lire et que les exceptions étaient si rares qu'il étaient permis de les négliger.

La féminité sans distinction de castes, était d'une ignorance complète. On citait bien quelques marabouts qui ont appris à lire à leurs filles, mais ces cas sont restés des phénomènes isolés. On peut presque toujours en dire autant, les écoles de filles étant peu nombreuses pour une population aussi dense que celle de la Kabylie. Toutes les exactions, toutes les mesures vexatoires, contre la femme disparaîtront lorsque celle-ci comprendra la dignité féminine et qu'elle arrivera à imposer aux hommes le respect dû à un être sensé.

Comme exemple du relèvement de la musulmane, prenons le mouvement féministe qui se produit actuellement à Constantinople :

Tout récemment, quatre cents femmes turques ont élu un comité assisté d'avocats qui sera chargé d'apporter des amendements au projet de loi sur les droits de famille abolissant la polygamie et modifiant la loi sur le divorce. Ces femmes, appartenant aux classes aisées, protestent contre la tradition de la polygamie, quoique celle-ci soit de moins en moins pratiquée à cause de la cherté de la vie.

Vendredi 4 avril courant (vous voyez que c'est de l'actualité) un journal me fut envoyé et je pus prendre connaissance d'un article intitulé « Le Réveil de la femme arabe ».

Je vais vous le lire en vous laissant le soin de le commenter parce que si vous avez lu « *Nos sœurs musulmanes* » vous pourrez juger que j'ai été fidèle interprête, quand en sous-titre j'ai dit : que leurs âmes

dans l'ombre aspirent. J'espère avoir contribué pour une petite part à les faire sortir de l'ombre.

« Un événement, qui constituera une date dans l'histoire de la Tunisie musulmane, s'est produit au cours d'une conférence faite ces jours derniers à Tunis.

« En présence d'un public européen comprenant en majorité des auditeurs français, une dame musulmane a pris la parole en public.

« Plus encore, cette musulmane est montée à la tribune le visage découvert et intrépidement, elle a exposé les sentiments de ses compatriotes cloîtrées au fond des harems.

« La réunion qui était publique, avait pour but de permettre aux orateurs de présenter leurs théories concernant le féminisme.

« Un certain nombre d'entre eux avaient exposé déjà leur point de vue, quand, subitement se produisit l'intervention inattendue de la jeune musulmane.

« Surprise mais pleine d'attention déférente, l'assemblée écouta la voix des Tunisiennes.

« Avec une touchante simplicité, mais dans un français très pur, la dame décrivit le sort des femmes arabes. Elle dit leur ignorance et leur sujétion, elle protesta contre la domination absolue que l'homme prétend exercer sur elles en les reléguant au rôle de servante ou de concubine.

« Certains musulmans déclare-t-elle, affirment que la situation de la femme musulmane est déterminée par le Coran.

« Textes en main, l'orateur prouva l'inexactitude de cette allégation. Rien dans le Livre Saint n'oblige la femme à se voiler ; rien ne lui interdit de sortir librement.

« S'adressant aux musulmans, elle dit en terminant :

« Lorsque les Turcs réalisent une amélioration, vous « à Tunis, vous vous réjouissez et faites la fête. Vous « feriez mieux de les imiter ».

« Ces déclarations de la première Tunisienne ayant pris la parole en public ont été l'objet d'une approbation unanime de la part de l'assistance ».

A. D.

(Dépêche Coloniale)

Ces Turcs, ces Tunisiennes, prennent conscience de leur valeur, mais les Tunisiens !... (des musulmans) que pensent-ils ? Il y a une élite, c'est certain — pourtant, la généralité n'a-t-elle pas une similitude de sentiments avec nos Algériens musulmans, parfaits égoïstes, dans leurs prérogatives ! L'écrasement féminin est si commode qu'il leur est inutile de vouloir réfléchir que la femme est pareillement à eux, un être conscient !...

Mais tout comme pour nous, l'on peut dire : « Ce que femme veut, Dieu le veut ! ou Allah le veut ! »

VERS LA RENAISSANCE

des Arts Algériens[1]

Mesdames, Messieurs,

J'ai eu l'honneur plusieurs fois déjà, de prendre la parole devant vous. Votre accueil m'a toujours encouragée.. Il m'est agréable de parler de l'Algérie avec des algériens, vous entretenir des coutumes, des beautés de notre terre africaine est pour moi un bien doux plaisir. Chacun peut voir, peut juger à sa façon le pays qu'il habite ; mais tous ici, j'en suis certaine, nous aimons et admirons notre Algérie... Cet amour, cette admiration, nous poussent à la mieux connaître pour savoir l'aimer davantage. L'Algérie n'est plus pour nous la terre étrangère où l'on passe en voyageur ; c'est une terre française. J'y ai grandi, et, dès mon enfance, je me suis abandonnéeà son charme indicible.

Sous la tente arabe, dans les gourbis accrochés aux pentes des monts de Kabylie, je me suis rappelée les enseignements du passé en contemplant les vestiges d'une civilisation disparue ; j'ai aimé, j'aime encore l'âme du

---

(1) Conférene faite dans la Salle des Maréchaux, au Cercle Militaire d'Alger, le 21 Mars 1923.

Moghreb, cette âme de la nature, si prenante et si enchanteresse.

Mais le sphinx algérien garde bien ses secrets ; s'il m'en a confié quelques-uns ; je me suis empressée de les divulguer ! Je parle presque toujours de ce que j'ai vu de mes propres yeux. Aujourd'hui cependant, je vais m'écarter de ce principe. L'objet de ma conférence nous fera remonter au-delà de 1830. Si je vous disais que j'ai vécu cette époque, j'espère bien que vous ne me croiriez pas !

Mais, je dis avec le grand Corneille : « La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ! ». Aussi j'agis !

J'ai foi en la renaissance de la civilisation musulmane, comme j'ai foi en la rénovation des beaux arts orientaux. Cette rénovation sera l'objet de cet entretien !

« Notre avenir est sur l'eau » avait dit le Kaiser.

La France, éclairée par les dures leçons de la guerre, doit reconnaître que son avenir est aux colonies ; notre Algérie n'est-il pas le plus beau fleuron de notre empire colonial ?

Quel curieux et touchant spectacle que celui de la vie algérienne ! Quelle évolution, quel perfectionnement peuvent être apportés dans toutes les classes du commerce et de l'industrie !

Il n'est pas nécessaire d'être un bien grand économiste pour comprendre l'importance des artistes, des artisans et même des marchands, qu'il faut prendre en considération plus qu'on ne le fait. C'est un si beau champ d'études que notre Algérie !

C'est un sol où l'on ne sème pas en vain. On peut, sans utopie, prêcher la rénovation de l'art arabe ou de l'art byzantin. Cela peut faire sourire quelques sceptiques et les inciter à des comparaisons peu favorables à cet art. On a beaucoup dit et répété qu'*arabe* était synonyme de *fainéantise*. L'Arabe, il est vrai, à part quelques exceptions, subit le travail comme une nécessité, mais il a si peu de besoins !

Est-il vrai qu'une scène synthétise tout l'Orient ? Les uns somnolent, les autres fument ou regardent

indifférents et travaillent mollement. De tout cela pour l'Arabe, doit-on lui faire un grief ? Non, n'est-ce pas ? Puisqu'il ne fait qu'obéir à la loi générale qui n'est pas d'aimer le travail pour lui-même.

Bien qu'il s'achemine vers une nouvelle condition de bien-être et de culture intellectuelle ses dépenses sont beaucoup plus minimes que les nôtres. L'effort qu'il donne suffit à le faire vivre, que lui faut-il de plus ? Du reste cet homme sait très bien mettre sa paresse de côté lorsque sa fantaisie est excitée ou sa vanité mise en jeu. Il est donc toujours capable de subir la loi du travail.

Faisons une constatation. Les orientaux n'ont-ils rien légué au monde que nous puissions admirer ? N'est-ce pas de l'Orient que le mouvement intellectuel nous vint en 762 ? Des universités de cet Orient, il passa en Afrique, gagna l'Espagne musulmane et de là, se propagea en Europe.

Nul n'ignore le rapide essor donné aux sciences sous le règne des anciens khalifes. Pendant que les philosophes, médecins, mathématiciens, géographes, luttaient d'émulation : voyons ce que faisaient les musulmans. Ils avaient traduit avec la philosophie d'Aristote, la mathématique d'Euclide, l'astronomie et la géographie de Ptolémée dont ils rectifièrent la plupart des données. Plus encore Maïmonnide comme philosophe et les médecins élevèrent la science à des hauteurs jusqu'alors inconnues. Ce fut le chirurgien Albucasis qui employa le premier la cautérisation.

Abou Zahar fonda la pharmacie. Les astronomes de Bagdad commencèrent à mesurer le méridien et calculèrent la précision des équinoxes. Les chimistes trouvèrent la distillation de l'alcool qui leur avait été indiquée par un médecin indien ; l'algèbre, la trigonométrie se développèrent. Et les Maures, venus d'Andalousie, furent les grands éducateurs de notre Moghreb.

Il est avéré que l'Islam des premiers siècles, évoluait et progressait avec les races. Hommes et femmes étaient saisis d'une noble émulation pour le progrès.

On connaît la splendeur d'Alger sous les deux frères Baba Aroudj et Kheïr el Din.

Le souvenir de cette époque florissante est-il à jamais éteint ? L'antique magnificence d'El-Djezaïr n'en est-elle qu'un mythe ?

Alger, qui fut sous la dépendance de Tlemcen et de Bougie, eut des alternatives de prospérité et de décadence. Un auteur arabe, El-Bekri, qui la visita en 1067, en parle ainsi :

« Cette ville également belle et ancienne renferme de magnifiques monuments d'antiquités et des portiques d'une construction parfaite ».

La Décadence se produisit à partir du khalifat abasside au XIII^e^ siècle ».

De cette civilisation musulmane qui a brillé sur le monde d'un incomparble éclat des VII^e^ au XIV^e^ siècle, ne reste-t-il rien ?

Les descendants de ces Maures, conquérants et civilisateurs, qui portèrent si haut, et si loin leur art noble et gracieux sont-ils à jamais endormis ?

« Les peuples, tour à tour, s'endorment par lassitude, peut-être, après avoir jeté leur grand éclat, c'est une loi, et puis, un jour ils se réveillent dans la lumière, ils renaissent », dit Pierre Loti.

La civilisation moderne, la civilisation française ne peut tolérer tant de ténèbres à ses portes. Notre main secourable et fraternelle doit se tendre aux musulmans pour les aider dans leur relèvement moral et social.

Ici même apparaissent les premiers symptômes de ce réveil.

J'ai toujours envié le tapis magique des contes arabes qui transportait son possesseur d'une extrémité du globe à l'autre.

Je me suis assise autour des foyers en plein vent, accroupie parmi les nomades et les sédentaires. Les enfants à l'état de nature coururent autour de moi. Je vis l'existence arabe dans toute sa splendeur et dans toute sa rusticité.

J'ai vu le souk immense étendu sur tout le territoire algérien. D'abord, je n'ai aperçu qu'une foule grouillante de burnous plus ou moins brodés de maculatures diverses; les petits ânes allant sous la charge qui les ploie, les chefs aux fins burnous, sur leurs chevaux fougueux, les meskines haillonneux ont excité ma pitié et les musulmanes dans leurs retraites ont conquis mon amitié. J'ai vu tanguer les caravanes, ces antiques véhicules du négoce qui dans le sud existent toujours. Dans les lieux les plus arides où nul arbre ne pousse, j'ai vu l'arabe attacher la bride de son cheval à son poignet et s'étendre sur le sol en se couvrant de son burnous. Dans ces visions d'Afrique, j'ai trouvé un enseignement.

Aujourd'hui, je n'en veux retenir que ce qui se rapporte aux manifestations de la vie artisane et commerciale des habitants d'El-Djezaïr.

C'est pour un pays, une faute impardonnable de ne pas mettre en valeur ses ressources naturelles. Il ne faut pas tuer ce que le bon La Fontaine appelait, tuer la poule aux œufs d'or.

Je n'ai pas la prétention d'avoir l'observation d'un ethnographe, mais je veux croire que l'art arabe d'Occident n'a pas rempli toute sa destinée dans cette Algérie, où se retrouvent les deux Orients dans leurs arts et dans leurs métiers : l'Orient des minarets et des sultanes voilées, et l'Orient âpre, nu et fauve ; tous les deux intéressants aux yeux de l'observateur attentif, avec cette poésie violente du désert, de la montagne abrupte et de la verdure de l'Oasis. Mais dans ces Orients, la vieille civilisation brillante et facile s'est endormie. Comme Scrooge des contes de Noël de Dickens revivons le passé. Oui, voyons le génie industriel de ceux que nous regardons aujourd'hui d'un regard supérieur dans notre civilisation.

L'art byzantin resta longtemps fidèle au souvenir de l'art antique. Cet art au v^{e} siècle s'imposa jusqu'en Occident et décora les églises de Ravenne de mosaïques superbes.

L'influence orientale se retrouve dans les arabesques, les bandes à palmettes, élégamment dessinées, dans la

sculpture ornementale. Actuellement on ne peut juger de l'art musulman d'après quelques contrefaçons pitoyables qui excusent l'impopularité, le mépris où on le tient généralement. Les beaux spécimens de cet art oriental créé dans la prospérité d'El-Djezaïr doivent permettre un jugement plus équitable.

L'art industriel magrhebin n'est pas très ancien. Les styles, à part quelques formes archaïques, n'ont point d'ancêtres antérieurs au XV^e^ siècle.

Les Maures algériens, expulsés d'Espagne, détinrent fort longtemps les spécialités de la corroierie, la sellerie, la broderie sur étoffe et sur cuir.

Le premier qui y fut habile fut Si Belkacem Abbas ben Kermas savant originaire d'Espagne.

Il créa l'industrie du verre en utilisant une pierre que, paraît-il, on ne trouve plus à notre époque. Nul, ici, n'a retenu la composition de ce verre. Les Hindous connaissent encore le secret de cette fabrication

Il est certain que, lors de leur expulsion, les musulmans étaient experts dans tous les métiers ou industries intéressant les vêtements. Travaillant la laine, le coton que des teintures indélébiles coloraient en toutes nuances, ils tissaient parfaitement. Leur teinture inaltérable était préparé à l'aide de certaines herbes des montagnes.

Des artisans s'occupèrent même de la confection de divers instruments de musique.

Nombreux furent ceux qui connurent l'art de travailler le cuivre, surent fondre l'or et l'argent pour les transformer en bijoux.

Au temps d'Haroun er Rachid, celui-ci fit présent au roi de France d'une pendule ornée d'or, de diamants et de pierres précieuses. Ces Maures fabriquaient des armes, notamment des yatagans dont les ornements et les incrustations était ravissants.

De même, leur habileté est reconnue dans la maçonnerie, la sculpture, quand ils appliquaient ces arts sur lcs murs, aux portes et aux carreaux de faïences. On peut dire que les musulmans excellaient dans tous les arts.

Hélas certaines industries, ces arts s'en sont allés en d'autres pays !...

Armurerie

A tout seigneur, tout honneur. Les armes furent de tous temps presque une spécialité d'industrie dans tout l'Occident musulman. Sans avoir pu rivaliser avec les écoles de Damas, du Caire, et de Mossoul, l'école des damasquineurs arabes et magrhebins connut cependant ici une heure de réelle prospérité. La matière première abondante et renommée était puisée dans les mines de cuivre d'Andalousie connues avant le XI[e] siècle.

Les mines d'argent, de tutie (oxyde de zinc qui se produit dans le travail de certains minerais de plomb et qui sert pour étamer le cuivre rouge), étaient en pleine exploitation. Mais les Arabes ne paraissent pas avoir exploité les gisements de cuivre de l'Algérie.

Les manufactures d'Espagne (de Tolède, de Murcie, d'Huesca) et le Tafilelet se trouvaient être les fournisseurs des armes de guerre.

Les pièces de luxe incrustées d'argent et de corail comme celles d'Algérie ou comme au Maroc étaient d'une technique où l'argent est appliqué en lanières avec des incrustations d'os.

Sous Léon l'Africain, les armes servaient de récompense et de présents honorifiques.

En 179 de l'Hégire, Hassan Pacha envoya entre autres cadeaux au sultan, 11 fusils ornés de corail, 11 paires de pistolets pareillement incrustés.

Les canons, le plus souvent, furent de provenance européenne avec leur bois décoré d'argent. Les batteries étaient fabriquées par des ouvriers des Beni-Abbès en Kabylie, à qui les Turcs de Constantine en avaient, dit-on, transmis le secret.

Les sabres avaient pour la plupart une garde et fourreau en argent repoussé et gravé appliqué sur une armature en bois. Les lames très étroites étaient gravées profondément.

A la veille de la conquête l'armurerie d'Alger était entre les mains d'armuriers juifs.

La prohibition du port et de la fabrication des armes, par les indigènes, a naturellement donné le coup de grâce à cette industrie.

Bijouterie

L'industrie du métal la plus vivace est sans conteste la bijouterie.

Les textes et les documents figuratifs font presque entièrement défaut en ce qui touche ses débuts dans le monde arabe occidental. Une sculpture chrétienne représentant l'expulsion des musulmans de Grenade et des bijoux découverts dans les fouilles à l'Alhambra et à Andujar nous renseignent seuls sur les anciennes parures mauresques. Ces parures mêmes, plus tard, ont presque toutes disparu et il est à présumer qu'elles ressemblaient à celles que portent actuellement nos mauresques.

En Algérie, il faut distinguer les bijoux d'origine kabyle, généralement en argent, et les bijoux proprement algériens souvent en or, avec perles et roses.

Dans le massif du Djurdjura, les orfèvres mettent des incrustations et des pendeloques de corail, où ils les revêtent partiellement d'émaux cloisonnés bleus, verts, jaunes et ocres.

Des colliers à grains formés de cônes opposés par la base ornent le cou des femmes berbères.

Dans les vieux bijoux algériens : bagues, bracelets, boucles d'oreilles, colliers enrichis de brillants il est à remarquer que la monture en or des pierres précieuses est faite à l'aide de chatons pleins.

Des perles baroques et des pièces d'or (des sultanis) accompagnent souvent en pendeloques le corps des bijoux : diadèmes, colliers ou boucles d'oreilles.

Un scrupule religieux écartait cependant les musulmans de ce genre de travail qui leur sembla participer de l'usure. Léon l'Africain dit que de son temps tous les orfèvres étaient juifs.

Dès le XVI^e^ siècle, entre Bougie et Marseille, il existait des traités de commerce spéciaux relatifs aux achats et ventes de pierres précieuses et coraux.

Par la suite, ces rapports commerciaux continuèrent. Et lorsque les puissances européennes procédaient au renouvellement de leurs consuls, les bijoux occupaient toujours la place d'honneur dans leurs présents.

Le style Louis XVI très employé dans l'argenterie fut importé de France avec les cadeaux.

Au XVIII^e^ siècle l'orfèvrerie indigène était presque entièrement entre les mains des Israélites.

Au XVIII^e^ les bijoutiers juifs venaient de Livourne, Grenade, Cordoue, de France et d'Allemagne. Leurs ouvriers étaient des esclaves chrétiens.

A la conquête, les juifs avaient monopolisé ce commerce : patrons et ouvriers étaient juifs.

Groupés dans le vieux Souk, ils pratiquaient leur fructueux commerce et firent des copies de vieux bijoux.

Les influences étrangères d'Espagne, de France et d'Allemagne et surtout les influences italiennes enlevèrent à l'art algérien moderne une partie de son originalité.

Le Maroc a mieux su garder son caractère propre mais subit l'influence de l'Espagne et du Portugal.

Nous avons dit que tous les orfèvres étaient juifs. Une exception doit être faite pour ceux des centres kabyles et en particulier des Benni-Yenni qui étaient des musulmans. Mais encore je dois dire que mon mari, lui-même, à la conviction que dans la Petite Kabylie nous avons des descendants d'israélites émigrés dans les montagnes.

Leurs coutumes, leur physique tout le prouve. Je ne puis aujourd'hui m'étendre sur cette remarque qui exige une étude très approfondie et qui pourra être fort intéressante (1).

---

(1) Les Juifs de Kabylie, par Manuel Bugéja, étude présentée en conférence par Marie Bugéja, dans la salle de l'Association Consistoriale Israélite d'Alger, en 1928.

Chez les indigènes, le luxe des bijoux est poussé très loin et les joyaux se distinguent souvent par le poids plutôt que par le fini du travail.

Dans les fêtes campagnardes, la femme arabe en est littéralement surchargée de la tête aux pieds. Dans les villes, celle dont l'écrin est dégarni ne s'en afflige pas. Elle n'est pas jalouse des bijoux de ses amies.

Khalkhals massifs, ferronières, diadèmes, mains de fatma, broches, bagues, bracelets, etc..., l'ornent les jours de cérémonie. Les locations et les prêts de bijoux sont d'un usage courant et satisfont les plus vaniteuses dont les ressources du mari ne permettent pas d'acquérir les ornements dont elles sont toutes si fières. Les favorisées de la fortune ont seules la propriété de tous leurs bijoux.

Dans la classe moins aisée la perle, le brillant, sont remplacés par le corail et parfois, tout simplement, par de la cire rouge ou verte.

A défaut d'or ou d'argent, les pauvres portent des bracelets et des bagues en corne.

Dinanderie

A l'époque turque les principaux centres de dinanderie : Alger, Laghouat, Boghar empruntaient la matière première à l'Espagne et au Maroc.

Les ciseleurs faisaient alors des plateaux, des bassins de bains, des braseros ciselés et repoussés, des aiguières avec leur support ajouré et leurs cuvettes, des plats à couscous, des sucriers avec leurs couvercles généralement ornés de gaudrons en pointe de cuivre rouge et argenté et des lampadaires.

Les cuivres étaient travaillés et repoussés par de véritables artistes qui combinaient à même les dessins à leur fantaisie sans calque préalable. L'ingéniosité des dinandiers était admirable.

Des portes étaient complètement revêtues de plaques de cuivre travaillé de cette façon comme à Igli, à Tamedelt, les vantaux de la mosquée de Sidi bou Medine

à Tlemcen, les grands lustres de cette même mosquée et celui de la grande mosquée de cette ville ainsi que les splendides heurtoirs.

A Tunis, il y avait aussi de nombreux ouvriers en cuivre. Seules Alger et Constantine ont conservé quelques ouvriers habiles et la dinanderie algérienne se meurt.

Il reste pourtant Si el Hadj Kesbadji qui fabrique des mortiers, des aiguières, etc... La plupart des artistes remarquables fixés actuellement à Alger sont des Syriens de Damas qui emploient les procédés de leur pays et les copies de musées parfois. Certaines formes de bassins et d'aiguières sont nettement persannes et syriennes, tandis que le Maroc a mieux su conserver le style au marlis plein ou repercé.

Mobilier

Le mobilier arabe est des plus sommaires ; cependant il s'est fait des koursi de mosquées, des portes, des balustres de galerie, des petites tables rondes ou à pans coupés incrustées, des coffres bahuts pour ranger le linge et les effets, des berceaux, des étagères et porte turban d'une ornementation élégante, sculptés et fouillés d'un relief bien distribué.

On fit aussi des étagères crémaillères pour recevoir des armes ou des pipes, des appliques pour bougies, des coffrets à bijoux, ainsi que des petites tables peintes aux vives couleurs.

Des caisses, si gentiment coloriées, garnies de coins et de lames de cuivre constellées de clous à tête dorée se voient encore.

On trouve de ces objets fort anciens et leur valeur d'art est doublée de celle de la patine des temps qui harmonise les tons et se contentent de très bas reliefs.

De magnifiques coffrets, tables, bahuts en marqueterie ornés d'inscriptions fines et élégantes ou de bouquets de fleurs sortaient des ateliers algériens.

Les lits à colonnes et les gros coffres dorés sont paraît-il, des produits complètement étrangers au nord de l'Afrique comme l'étaient les marbres, les glaces de

Venise, qui emplissaient les maisons du vieil Alger. Les armoires et les meubles si joliment nacrés sont de même articles d'importation.

Il s emble que de l'arabesque classique il ne subsiste presque rien.

L'écriture est bien demeurée un des éléments du décor, mais elle n'a plus l'allure que lui donnaient les ornemanistes andalous.

La cursive est seule en usage mais séparée de l'ornement ne faisant plus corps avec lui.

Les plus connus parmi les ébénistes actuels sont : Si Mohammed ben Ouada, Si Ahmed Amineloumna et Sefti.

Peinture sur bois

Le peintre sur bois décore de fleurs et d'arabesques les malles et étagères d'essences diverses. C'est l'ornemaniste des coffres qui contiennent les trousseaux des jeunes mariées.

L'entrelac rectiligne que les artistes du XIV^e^ siècle manièrent avec la virtuosité que l'on sait existe à Tlemcen dans les peintures du XVIII^e^ siècle. Actuellement, il n'apparaît plus que sur quelques cuivres et broderies.

Le peintre sur bois prépare ses couleurs à l'œuf, sa palette se compose de blanc, de vert, de jaune, d'outremer, de vermillon, de noir, de violet aubergine.

Sur l'ensemble, il passe un vernis fait de résine de thuya, son imagination lui dicte la décoration originale mais, en tout son art, il procède d'après des recettes léguées par ses aïeux.

Mosaïque

A côté de la peinture, la mosaïque plus riche et plus durable prit une place sans cesse plus grande.

Au moyen âge Bougie fut le berceau de la faïence au lustre d'or un peu cuivreux d'une finesse exquise. Sa poterie de luxe était exportée aux Baléares, en Italie, dans le midi de la France.

De la corporation des mosaïstes raréfiés, il ne reste

que peu d'artistes, n'ayant rien perdu du savoir-faire des ancêtres. Tel est Youssef ben El Haffaf qui travaille et orne le bois et le cuivre enlumine les carreaux de faïence, les porcelaines de toutes formes, confectionne des objets de nacre.

Il possède l'inimitable adresse à composer ces belles symphonies de nuances où se marient les violets, les bleus, les rouges, etc..., et les ors.

Ce maître très habile qui a obtenu la plus haute récompense décernée à l'industrie a un procédé de couleur qui lui est spécial et il garde le secret de sa composition.

Lorsqu'il a tracé au pinceau son ornementation, sans dessin préalable, il la fignole et quand la peinture est terminée, il trempe la poterie toute entière dans l'eau Nul coulage ne se produit et, après cette immersion, le dessin est désormais ineffaçable.

Assise auprès de lui, pendant de longs moments, je l'ai regardé créer de véritables œuvres d'art. De cette vision, mon admiration est née pour son talent.

El Haffaf doit retenir notre attention.

De nouveau cet artiste vient de voir consacrer son talent à l'exposition de Marseille.

Recommandé par mon mari à M. Maris, Sous-Directeur au Gouvernement général, commissaire de l'Exposition, qui s'étant rendu compte de la valeur d'El Haffaf lui a fait obtenir un stand.

L'artiste opéra devant des milliers de visiteurs. Sa manière de procéder, sa dextérité d'exécution, la création de dessins admirables les intéressa au plus haut point. Des personnalités officielles ou artistiques, surprises et émerveillées ne lui ménagèrent pas les compliments. Dans leur étonnement elles lui dirent n'avoir jamais vu talent semblable et de tels procédés.

De Marseille, Haffaf se rendit à Paris. Il y fit quelques visites. Le Directeur d'une manufacture d'étoffes pour ameublement voulut le retenir. Ayant laissé sa famille et son magasin à Alger, El Haffaf s'en défendit. Pourtant, vu tant d'insistance ,il consentit à rester vingt jours pour faire de nombreux dessins, reconnus d'un grand prix. Le

Directeur ravi lui remit 2.000 francs, soit 100 francs par jour.

Si El Haffaf avait voulu, il aurait continué à toucher ce salaire, sa situation eut pu devenir très brillante.

Il est regrettable, dit ce Directeur, et nous devons le dire avec lui, qu'ici nous ne sachions pas conserver ces arts et encourager de tels talents.

A Lyon, El Haffaf fit également quelques modèles pour objets en cuivre. Là aussi, il reçut des offres remunératrices.

Haffaf avait donné à Alger quelques leçons à une jeune fille, Mlle Baudot, actuellement à Louvecienne.

L'artiste alla la voir. L'élève fut heureuse de revoir son professeur, lui fit les honneurs de son atelier et lui présenta ses élèves.

Malheureusement elle ne possède pas toute l'étendue de la science que possède El Haffaf.

Nous mentionnerons encore dans la catégorie des mosaïstes, le peintre décorateur Ben Mekki.

Céramique

La céramique, purement algérienne, se laissa envahir par l'industrie européenne. Après les premiers stades, où le Moghreb emprunte ses procédés à l'Espagne et qui, caractérisés par le petit nombre de couleurs, le mélange de la brique et de la terre émaillée, les techniques se perfectionnèrent sous les Almohades.

L'apogée de la mosaïque de faïence fut dans les grandes compositions mérinides et la décadence vint brusquement. Le carreau à émaux juxtaposés fut substitué à la marqueterie, les découpages et les formes furent conservés, mais le procédé fut abandonné.

L'Algérie devint alors un des meilleurs clients de la Hollande et de l'Italie. On essaya de rénover cet art algérien. A l'époque de la conquête il existait une faïencerie au Frais-Vallon qui cherchait à réaliser la transformation des anciens procédés.

M. Jonnart, Gouverneur général, fit une tentative de renaissance de cet art industriel en installant un nouvel

atelier de céramique. Des vases berbères, hispano mauresques et arabes rennaissaient. L'expérience était concluante. L'école en bonne voie de réussite fut dissoute. Le successeur de M. Jonnart ne jugea pas l'œuvre de rénovation assez intéressante pour la poursuivre.

Quand, tout au contraire, à Nabeul, à Djerba, des panneaux de faïence peuvent rivaliser avec les belles productions du passé, parce que le Gouvernement Tunisien cherche à rendre à cette industrie son ancienne célèbrité.

A Fez, pour réagir contre la décadence, des céramistes sortant de l'école de Sèvres firent des cours et, grâce aux méthodes simples et pratiques, l'art marocain de la céramique se relève.

L'Algérie peut et doit vouloir rivaliser avec ses voisins.

Pour inculquer les principes de cet art nous avons sous la main un enlumineur miniaturiste et calligraphe de talent, un fils des frères Racim ben Saïd. Celui-ci Racim Mohammed a obtenu une médaille de vermeil des artistes orientalistes de Paris. La municipalité d'Alger lui a attribué la bourse Désiré Cornuz d'une valeur de 500 francs.

Sculpture sur plâtre

Qui n'a admiré ces beaux plafonds aux entrelacs charmants d'arabesques où se mêlent les lignes géométriques aux caractères coufiques ou andalous et aux palmettes.

Quel merveilleux tour de main indispensable il fallut pour ciseler le plâtre qui revêt les lambris d'une salle ou les arcades dentelées du patio, y accrocher ces dentelles et ces guipures qui créent dans un palais un si splendide décor.

Et la multiplicité des détails exquis, procure un perpétuel étonnement à nos yeux d'occidentaux. Cette sculpture sur plâtre a créé des merveilles inséparables des fastes de l'Orient.

Sculpture sur pierre

Cette sculpture tient une toute petite place. Hélas ! les orientaux, comme les Pères de la primitive Eglise les

plus éclairés, condamnèrent avec horreur la sculpture et la peinture antiques et ne laissèrent sur la pierre aucun chef d'œuvre. Comme ces Pères, ils ne virent en cet art que des instruments de perversion et ne parlent de Phidias lui-même qu'avec mépris.

La sculpture n'était appelée à concourir qu'à la décoration des fontaines, des portes, des chapiteaux, des colonnes et modérément sur les stèles funéraires.

Tissage

Le tissage a tenu une place importante parmi les industries maghibinnes. Les étoffes de fabrication indigène sont très intéressantes au point de vue industriel.

Des auteurs anciens les vantent. El Bekri fait des éloges des tissus de laine de Sidjilmessa. Edrisi parle des fines étoffes de Mahdia, des burnous de Noun, des soies de Gabès en Tunisie. Le tissage de la soie était alors florissant mais la production ne suffisait pas. Cette insuffisance fit qu'après avoir été tributaire des manufactures de Damas, l'Algérie le fut de celles de Lyon et de Venise.

L'Allemagne envoya ses toiles, Gênes ses velours. La toile porte encore le nom géné rique de « hollanda », qui marque la place occupée par l'importation des tissus.

Quelques ateliers cependant se trouvaient dans l'Occident musulman et donnèrent de beaux produits durant de longs siècles. Les fabriques espagnoles d'Alméria, de Murcie, de Bekiren, de Calatayud eurent une renommée étendue dans les pays chrétiens, mais Alger continuait à produire et la concurrence ne l'effrayait pas, seulement la productivité diminua sensiblement depuis le XVIII^e^ siècle.

A cette époque, Alger fabriquait encore et faisait des envois considérables de ceintures de soie dans tout le Levant. On trouvait de même une toile de lin assez grossière. Ces produits imparfaits durent lutter contre ceux fabriqués à l'étranger dans de meilleures conditions.

A la veille de l'occupation : haïks, serviettes de bain, foutas, foulards, de même que des ceintures d'or étaient

le monopole des tisserands du Souk el Harrarin, qui étaient arabes. Deux fabricants de velours se fournissaient de soie à broder à Lyon et les bobines d'or et d'argent venaient aussi de France.

Ne pouvant continuer de lutter avec les produits européens, cette industrie entra et est en pleine décadence. Alger continue cependant avec quelques agglomérations kabyles à être le principal centre de tissage d'étoffe. La fabrication des tapis, freschias, burnous se fait sur des métiers rudimentaires et primitifs, supportés par deux montants de bois assez mal équarris.

L'art de fabriquer les tapis est l'industrie orientale par excellence et sa supériorité demeure indiscutable. Au moyen âge, les annales de l'époque rappellent qu'un tapis tunisien fut parmi les présents faits par Haroun er Rachid et exporté en pays chrétien.

Les tapis ne constituent cependant pas une branche de commerce, c'est l'industrie familiale. Dans les villes aussi bien que sous la tente du nomade, ils se fabriquent par les soins de la famille et pour son usage. Les femmes lavent, peignent, cardent et filent elles-mêmes la laine, préparent les fils de la trame et de la chaîne et les teinturiers juifs du pays ont la spécialité de la teinture.

Les tapis sont très répandus dans le monde musulman. Dans bien des intérieurs les lits sont inconnus, les tapis servent de couche.

A part certaines villes comme Kairouan, où dit-on, plus de 4.000 femmes savent encore faire les tapis et Rabat qui ont créé des types connus, cette confection se fit toujours un peu partout.

Nombre de ces tapis aux nuances éclatantes et chatoyantes égalent ceux de Turquie d'Asie et de Perse.

Tapis à compartiments meublés de motifs fleuraux de M'Sila et du Bou-Taleb. Tentures rases à coloration chaude et à échelle très réduite de Boghar ; les vieux tapis à dominante jaune de Kalaâ ; les tapis à laine rase de Frenda et d'Aflou, ceux à haute laine du Djebel-Ammour à fond rouge avec bariolage de carrés et de losanges parsemés, de lignes brisées bleus, verts et noirs

d'une fabrication primitive, mais d'un charme si savoureux. Ces tapis, d'aspect rude et bizarre, si originaux avec leurs longs brins qui leur donnent l'aspect de toisons de bêtes sont tissés par les femmes durant leurs loisirs au fond de la tente. Mais le déclin si on ne le prévenait allait arriver. Cette industrie qui brilla d'un vif éclat dans l'Afrique du Nord risquait de déchoir complètement. Les bons ouvriers et ouvrières devenaient rares (certains tapis sont exécutés par les hommes), leur goût se corrompait, leur faisait employer des tons criards ou ternes dans l'abandon des teintures végétales pour des colorants chimiques. Nous en étions là lorsque Mme Luce se préoccupa de remédier à cet état de choses. Elle rechercha les vieilles recettes de teinture d'autrefois et les plus antiques formules de technique et elle mit son ouvroir à reproduire les chefs-d'œuvres de l'ancien temps.

Les métiers furent perfectionnés, les élèves firent des copies d'anciens tapis. Elle groupa autour d'elle des fillettes indigènes et leur enseigna les bonnes méthodes.

Les efforts ont abouti au succès. Des pièces vraiment dignes du passé revoient le jour. D'autres femmes aux idées généreuses ont suivi cet exemple et l'art des beaux tapis est rénové.

Tous les genres renaissent, mais il serait à souhaîter qu'un encouragement plus grand soit donné à cette fabrication en envoyant en mission des tisseuses berbères

---

(1) Depuis ma conrérence, l'artisanat créé en 1925 par le Gouvernement Général doit atteindre ce but et notamment depuis sa transformation, par M. Pierre Bordes. L'artisanat forme, au point de vue professionnel, les maîtresses ouvriéres destinées à diriger les ouvroirs pour le filage, tissage et tapis. L'atelier ouvroir est un centre de travail dans la localité où il est créé, là se fait le recrutement des apprenties, auxquelles on enseigne la pratique d'un métier (tissage au tapis) ; cet atelier permet d'essaimer dans la région des métiers à domicile confiés aux ouvrières qu'il a formées. C'est là un noyau industriel susceptible d'un développement continu dans les villes et les douars. Les apprenties deviennent des artisans, elles travaillent ensemble chez elles, à domicile et pour leur propre compte, elles ont aussi la possibilité de vendre le produit de leur travail, par suite de se créer des ressources appréciables.

La Maison de l'Artisanat peut servir d'intermédiaire entre les artisans et les acheteurs.

L'institution embryonnaire se complète par une organisation productive et crée un courant commercial continu pour le plus grand bien du développement économique chez les indigènes ;

très habiles, initiées dans les écoles, pour donner des conseils aux femmes dans les douars.

Broderie

La broderie sur étoffe comme la sellerie furent des spécialités des Maures. Longtemps, elles portèrent l'empreinte de l'influence de cette partie la plus cultivée de la population algérienne.

Au moment de la conquête, leurs descendants et les israélites, venus de Tunis, brodaient les harnachements de luxe : selles, frontaux, œillères, poitrails, cartouchières, fontes et bottes. De velours ou de cuir, ces objets étaient ornés d'applications découpées dans le cuir et formaient des reliefs brodés d'or sur un fond lui-même brodé en or. Souvent des paillettes et des plaques de clinquant les ornementaient accompagnées de lanières de cuir teint. Ces genres se font toujours mais la production a diminué.

Les artisans reçoivent encore les commandes de vestes pour les mauresques riches, les portefeuilles emportés par les amateurs comme souvenirs algériens.

Sur les vêtements, le travail a un faible relief et sa préciosité est remarquable dans l'ornementation des gandouras. Bordures, épaulettes, boutonnières, plastrons, grands motifs ornementaux du dos et des basques sont brodés au fil d'or rehaussé de paillettes parfois colorées. Souvent la broderie est remplacée par un galon d'or mais l'effet est plus pauvre.

La broderie garnit les caftans d'hommes et de femmes, les relila, frimla, pantoufles, serviettes de bain dont le tissu épais et moelleux est brodé de motifs floraux en minces lanières d'or. Des broderies élégantes ornent des djebiras et le travail comme les dessins sont d'une rare perfection.

Les étoffes employées et préférées sont le velours, le drap et les brocarts d'or. Ces tissus, couleur de flamme

---

ce courant aura entre autres heureuses conséquences, l'avantage d'aider puissamment au relèvement social de la femme indigène à qui les moyens de travailler à domicile procureront des ressources régulières assurées. Un cours de broderie et de dentelle a été ajouté.

ou de ciel, scintillaient d'or et d'argent sur lesquels couraient la fantaisie diaprée des broderies.

Les portes des intérieurs donnant sur le patio étaient fermées de rideaux translucides mais impénétrables au regard du dehors. Ces portières se composaient de bandes d'étamine de 40 centimètres de large entièrement brodée de soie violette ou de soie rouge, bleue et de plusieurs autres tons. Ces bandes, posées verticalement, étaient assmblées par trois au moyen de rubans.

La broderie sur les modèles existants est faite d'un point granité épais et serré appelé le point turc, ou un point en diagonale d'un aspect soyeux ou plus simplement d'un point en croix ou en x. Les murs disparaissaient sous les tentures comme les tapis couvraient le sol.

Les femmes, dont la broderie fut l'art dans la vieille ville des corsaires brodent toujours les benika souples pour le bain les coussins et les garnitures de lit en toile.

Pourtant un homme très connu, Mohammed ben Elhadj s'intéresse toujours aux broderies d'or et d'argent sur les soieries (ceintures, foulards, foutas, etc.).

Le filet brodé très répandu anciennement est tombé en désuétude. Le principe de l'application se trouve dans le haïti ou tenture revêtant les murs jusqu'à 2 mètres environ au-dessus du sol.

La composition la plus habituelle est une arcature en application aux couleurs serties par un galon et divisant les pièces d'étoffes : brocarts ou velours.

Ces tentures garnissaient les murs des mosquées et les demeures princières. Elles furent trop fréquemment de provenance européenne. On ne broda presque plus à Alger ; mousselines, pièces de soie étaient délaissées. L'art charmant de la broderie aurait complètement disparu sans l'intelligente intervention de Mme Luce et celle de sa petite fille Mme Ben Aben qui lui succéda.

Avec des modèles anciens choisis parmi les plus parfaits, Mme Luce, ancienne institutrice, fonda en 1845 une école professionnelle et entreprit cette résurrection inculquant de génération en génération les secrets de cet art. Mme Ben Aben ensuite, le soutint sans le secours

de l'Administration, par ses propres moyens pour former et faire vivre des milliers d'ouvrières.

De merveilleuses ceintures avec leur prodigieux fouillis de motifs fleuraux et géométriques, des broderies reparurent, mais hélas plus de soies tissées et lamées d'or et d'argent ne furent remises sur le métier. Le secret de ces broderies aux arborescences et aux nuances délicates faites de plumetis et de points de tapisserie où se jouaient les plus fines colorations que l'on puisse rêver, ce secret est perdu.

La Tunisie, là encore nous a précédé surtout dans l'art de la dentelière. Un grand nombre de femmes et de jeunes filles indigènes font des dentelles perfectionnées. La finesse le fini du travail leur assure des débouchés rémunérateurs en France, en Belgique et en Angleterre. Le résultat est fort appréciable et est encourageant à suivre.

Le tannage

Industrie qui a perdu de son ancienne prospérité. Elle fut cependant une des gloires de l'Andalousie. Toutefois la tannerie fournit encore les matières premières des industries magribinnes cultivées à l'heure actuelle.

D'un goût artistique allant à la perfection certains descendants des Maures continuent la tradition de ceux-ci et des Israélites venus de Tunisie. Bien que l'on tanne toujours à Alger et dans quelques villages kabyles beaucoup de cuirs sont importés de France.

Avant la guerre, une certaine quantité venait de Russie.

Mais il reste toujours de cette industrie : les cuirs du Tafilalet, ces maroquins rouges et souples si recherchés en Europe. Des peaux d'un violet profond ou d'un jaune citron, clair et frais comme une lumière d'aube, servent à confectionner de moelleux coussins aux broderies éclatantes de soie et de métal et surtout ces gracieuses babouches, symbole, a-t-on dit, de la nonchalance et de la flânerie de l'Orient. Devenue une industrie marocaine, le Maroc en exporte dans toute l'Afrique occidentale et

du Nord, pour plus de 2 millions de francs. Fez est le grand centre de production et sa fabrication occupe 800 ouvriers. Il est des jours où les marchands en gros en vendent jusqu'à 2.000 paires. A Alger, les chaussures d'hommes, de femmes occupent un grand nombre d'ouvriers, mais la solidité de leurs produits n'est pas excessive.

Les tannages chimiques tendent à remplacer la préparation au moyen de substances végétales ; mais les antiques procédés sont restés en usage.

Procédés primitfs qui consistent dans l'emploi de l'alun mélangé avec l'écorce du pin d'alep ou bien d'écorce de grenade concassée triturée à force de bras, quand la peau est encore fraîche, de manière à faire pénétrer dans les tissus la substance astringente. Ces écorces de grenade nécessaires pour composer le tan sont choisies avec attention et selon des formules invariables. Le cuir obtenu n'est pas merveilleux.

La reliure

La reliure a presque disparu. Les relieurs anciens l'étaient de père en fils. Avec notre goût moderne qui nous porte à bien aimer ce qui est beau, il est regrettable de ne plus voir frapper ces somptueuses reliures illuminées où l'or se marie à l'orange, au cobalt, à l'émeraude. Mohammed Sefti à Alger exécute encore des reliures et autres travaux similaires et représente la corporation de ces créateurs d'art sur le cuir repoussé et enluminé.

. . . . . .

De tout ce qui précède il résulte que nous pouvons ici répéter le mot de Rivarol : « Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli, l'est de la rouille. Les peuples comme les métaux n'ont de brillant que les surfaces ».

Si le métal se rouille, il peut se ternir ; mais le polissage lui rend tout son éclat. Essayons d'enlever la rouille qui recouvre d'une couche épaisse l'ancienne civilisation musulmane et nous la reverrons briller auprès de la nôtre

pour leur profit réciproque, mais par dessus tout, pour notre patrie qui l'aura ressuscitée dans notre Moghreb, malgré l'abîme où elle est tombée. Quoiqu'il en soit, il existe dans l'accès d'un pays à la civilisation un certain nombre d'étapes à franchir.

On dira que le Moghreb confectionnait et confectionne encore toutes sortes d'articles indigènes et depuis des siècles. C'est exact !... Mais, il ressort que les procédés à l'aide desquels les artisans les obtiennent sont appelés à disparaître devant l'importation et le machinisme.

D'Europe viennent la plupart des objets qui entrent dans la vie courante des indigènes. Ainsi, des industries, des arts, des métiers, n'ont pas tous eu la bonne fortune de subsister jusqu'à nos jours ; ils ont fait comme les peuples, ils se sont endormis. Il en est qui ont disparu, d'autres ont dégénéré.

Les indigènes ont perdu l'habitude de produire. L'artisan emploie des procédés qui ne sont pas les siens. Pourtant, quelques-uns restent fidèles au passé. Il faudrait les encourager à faire école, à faire renaître les traditions avec les mêmes procédés techniques de décoration L'artiste travaille comme travaillait un de ses confrères d'il y a mille ans. Quelque chose a pu disparaître mais rien n'a changé.

Nul ne peut nier la haute antiquité et le caractère immuable de la technique, aussi bien que de l'outillage. Telle était et telle est toujours la marque des métiers indigènes.

Certains de ces métiers au moment où la France assurait sa domination en Algérie étaient restés florissants tels qu'aux anciens temps. Le goût des arts était encore vif et si les artistes n'avaient plus que des conceptions médiocres, ils se distinguaient par leurs qualités d'exécution.

L'hégémonie de la France qui imposa les modes de Versailles à toutes les cours européennes se fit sentir même dans les Etats Barbaresques. L'importation du style Louis XIV, du style Louis XVI dans l'argenterie, ainsi que les importations italiennes ont enlevé à l'art algérien

moderne une partie de son originalité. Toutefois, cet art n'est pas disparu !... Des chefs-d'œuvre d'autrefois existent, qu'ils soient un exemple et un encouragement pour la renaissance des arts algériens, qui peuvent retrouver tout leur éclat.

Et si, ce n'est pas trop désirer, j'ajouterai Mesdames, Messieurs, qu'il serait à souhaîter que l'on créât un musée de l'art musulman qui ferait pendant à celui du Caire.

Le verrons-nous avant que tous les beaux échantillons de l'art algérien disparaissent, enlevés par des touristes amateurs. L'on a bien fait quelques essais, mais trop timides, et trop isolés.

Heureusement des femmes de mérite comme Mesdames Luce et Ben Aben ont voulu rendre vie et vigueur à certains arts du pays et développer l'activité indigène. Il eût fallu trouver un semblable appui aux autres branches de l'art arabo-mauresque. Mais les initiatives individuelles ne sont pas suffisantes.

Que fait-on en Algérie pour protéger les artistes indigènes ?

Nous devrions prendre exemple sur ce qui s'est fait au Maroc. Un office des industries d'art indigène fonctionna à Fez quelques années sous le nom de « Musée des Industries locales » où se trouvent de superbes modèles pour la restauration des faïences peintes sur émail. Il a, m'a-t-on dit, terminé son œuvre d'encouragement et de restauration. lI a fait connaître et ouvert des débouchés.

Les artisans savent tirer des résultats acquis et les métiers qui autrefois assuraient la prospérité marocaine revivront dans tout leur éclat.

La France a été l'artisan de la résurrection des industries et de l'art indigène du Maroc et de la Tunisie ; à elle appartient la renaissance des arts algériens. La mentalité musulmane au contact de la civilisation d'Occident, est perfectible. Elle a évolué, elle évoluera encore pour le plus grand bien de l'humanité.

Il faut favoriser les écoles, rénover l'éducation de la jeunesse, des filles aussi bien que des garçons, supprimer

l'ignorance, libérer la femme musulmane pour qu'elle redevienne l'inspiratrice, l'éducatrice, comme elle l'est redevenue en Turquie.

Permettez-moi une diversion sur la femme turque...

Mon premier livre m'a valu de nombreuses lettres de nos musulmanes algériennes. Les unes l'ont, compris d'autres se le sont fait expliquer.

Il y a peu de temps, une enveloppe timbrée de Bonn m'intrigua. Dans le courant du mois de juin un musulman d'Alger m'avait fait adresser mon livre « *Nos sœurs musulmanes* » à une jeune turque, alliée de sa famille.

Voici ce que m'écrivit la destinataire, fille d'un Pacha de Constantinople :

« Chère Madame,

« D'abord mes remerciements les plus sincères pour votre charmant livre que j'ai beaucoup aimé, plus même que vous ne pouvez vous l'imaginer. J'ai tenu à le lire en entier avant de vous écrire.

« Oui, chère Madame, je vous estime beaucoup, parce que vous nous comprenez si bien et vous savez nous défendre avec votre plume contre et envers tous.

« En lisant votre livre j'étais dans mon élément, je me sentais chez moi ; car enfin nous autres, femmes de Stamboul, bien que nous soyons relativement avancées en culture, nous avons dû aussi passer par où nos pauvres sœurs mauresques passent à présent. Ce que Pierre Loti est pour nous turques, vous l'êtes pour les mauresques et elles doivent vous savoir gré de tout ce que vous faites pour elles.

« Savez-vous, chère Madame, que ce serait une étude fort intéressante pour vous si vous veniez passer quelques mois à Stamboul ? Je suis certaine que vous vous y plairiez et je serais si heureuse de faire votre connaissance et

de causer longuement avec vous, car sous peu j'ai l'intention de me rendre chez moi...

« Agréez, chère Madame, les sentiments sincères et chaleureux de votre petite amie turque.

« Efraiche ».

Ici, pour obtenir un pareil résultat nous devons encourager, et cela de toutes nos forces, l'évolution vers notre civilisation occidentale, tout en ressuscitant les arts anciens et en réinculquant tous les procédés.

Le peuple ankylosé se rénovera et la culture ancienne pourra renaître pour se fondre dans la nouvelle.

Les arts, longtemps en honneur dans l'Islam, feront prospérer à nouveau les industries, anciennement portées à un haut degré de perfection.

Les musulmans experts dans les métiers les plus nobles les continueront. Leur habileté redeviendra et restera ce qu'elle fut autrefois. C'est sur ces souhaits de prospérité constante, de rénovation, que je joins celui d'être entendue et écoutée.

CONCLUSION

Dans la préface, j'ai insisté sur l'enseignement des indigènes parce qu'il est urgent et nécessaire de développer parallèlement, l'enseignement des filles et des garçons.

Notre Gouverneur général, M. Bordes, a compris que la résistance des indigènes, même lettrés, hostiles à l'octroi de l'instruction de la fille, est devenue illusoire.

Le temps a eu raison des insinuations et des craintes que soulevait, *a priori*, l'établissement de l'enseignement des garçons indigènes. Un revirement s'est produit en faveur de cet enseignement, si âprement combattu jadis !

Pour les filles, la même hostilité s'est montrée dont on fait complaisamment état, alors que les indigènes sont moins réfractaires qu'on se plaît encore à le dire.

Ce qui s'est présenté pour les garçons, ne doit pas se reproduire pour les filles. Car, la haute administration actuelle a bien l'intention d'aider, d'une manière effective, à l'évolution de la femme.

Les indigènes ont constaté, sur tout le territoire algérien, le respect de la France, vis-à-vis de leur liberté religieuse, de leurs coutumes ; ils n'ont plus aucune appréhension. Dans les tribus où professent des écoles françaises, pour les garçons, les pères ont compris le

profit que leurs enfants tirent de la fréquentation scolaire. Il en sera de même pour les filles.

La France a voulu arriver à l'amélioration du sort des indigènes en leur inoculant le goût du travail, de l'ordre, de l'économie, de la prévoyance. Pourquoi ne pas y associer la femme ? N'est-elle pas le meilleur facteur des qualités domestiques ?

Quand, dans les douars, les indigènes auront vu utiliser par la femme, dans le ménage, les connaissances pratiques acquises à l'école et, ainsi améliorer la situation de la famille, leurs préventions disparaîtront.

Dans les centres, peu nombreux malheureusement, où il existe une école de filles, les préjugés ont disparu, la population a pris confiance.

Dans le mouvement social de rapprochement des indigènes algériens de la France, le rôle de la femme musulmane est agissant. Sa mise à l'écart est une erreur qu'il importe de réparer.

Des hommes généreux et éminemment patriotes tels : Jules Ferry, Albin Rozet, Burdeau, ont déclaré qu'il fallait donner aux indigènes l'éducation qui leur permette de comprendre l'idéal français, fait de bonté et de les faire participer aux bienfaits de la civilisation moderne.

Mais, ce qui a été tenté est insuffisant, puisque la fille n'a pas eu place au mouvement qui aurait pu se dessiner, si l'Administration s'était méfiée des confréries religieuses, musulmanes, intéressées au *statu quo*. Leur égoïsme, ne les a-t-elles pas amenées à l'arrêt de la civilisation musulmane par la diffusion de la superstition ? Nous avons, nous-mêmes, intérêt à ce que le Coran soit sainement interprété, en vue d'un rapprochement mieux compris. Rien dans la loi, révélée protectrice de la femme, ne s'oppose à l'enseignement.

Agissons donc et appelons en à la France pour réaliser avec tact, délicatesse et attention, le mouvement qui doit lui apporter de nombreux enfants ayant le même idéal que ceux de la Métropole. Ne reculons pas devant la

dépense, plus productive que beaucoup d'autres faites dans un but moins élevé. C'est ce qu'a pensé M. Bordes, qui a amorcé la réalité du rapprochement.

Au moment où tous les peuples aspirent à plus de justice, qu'ils ont compâti et souffert des douleurs communes, au moment où une paix générale et complète est désirable, nous avons ici un rapprochement immédiat à faire. Nous le ferons en appliquant, avec une administration maternelle, instruite des choses de l'Islam, l'enseignement du français pour tous. La France, qui a proclamé les principes de la Révolution française, ceux des Droits de l'homme et du citoyen, cette France est la première qui a tracé le chemin du progrès, elle poursuivra ce mouvement généreux.

Ce n'est pas à la légère que j'ai traité cette question.

J'ai passé une grande partie de mon existence sur les territoires des communes mixtes. Si j'ai, dans les veines, le sang de mes ancêtres bretons, je suis née sur ce sol. J'ai vu, j'ai constaté tant de misères physiques et morales, tant d'aspirations vers une vie plus rationelle, moins bestiale, puis-je dire, moins terre-à-terre pour « nos sœurs musulmanes », que mon cœur m'a suggéré de faire connaître mes réflexions, mes remarques et de chercher à inculquer à mes contemporains mes suggestions.

Je n'écris pas pour le simple plaisir d'écrire ou de faire sensation, j'écris ou je parle pour faire penser et agir ceux qui le peuvent.

Je commence à être récompensée de mon initiative, puisque l'idée émise de l'évolution de la musulmane pour le bien des foyers musulmans algériens prend corps, que le Gouverneur général dans ses éloquents discours n'a pas hésité à démontrer l'utilité de l'enseignement de la fille indigène.

J'ai pourtant été en butte à bien des railleries lorsque, la première fois sur ce sol en, 1919, dans une conférence sur la femme musulmane, faite à la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, encartée dans ce livre, j'ai osé alléguer à mes auditeurs fort nombreux :

« C'est par les femmes dans notre chère Algérie, que nous pouvons amener à nous complètement les cœurs. Et le secret pour cela, n'est-il pas, en tous temps, celui de connaître les femmes indigènes et de les aimer ?

« Travaillons donc à gagner leur cœur pour les faire évoluer de plus en plus vers nous, vers la France, notre grande Patrie dont elles seront fières d'être tout à fait les enfants. »

J'avais aussi ajouté : « La femme, c'est la mère, c'est l'éducatrice et, tant qu'elle croupira dans l'ignorance, nous ferons en instruisant seuls les garçons, un pas en avant et deux en arrière ! »

Aujourd'hui, on ne conteste plus mon opinion et on me la contestera d'autant moins qu'il est possible de se rendre à l'évidence d'un résultat acquis : Jetons les yeux sur une autre évolution, sur la très belle évolution de la femme juive algérienne. Je n'ai pas à vous rappeler ce qu'est la juive ou la chrétienne. La femme juive algérienne, depuis son affranchissement, a marché à pas de géant pour acquérir l'instruction, l'éducation et la mentalité européenne. Elle est devenue un être pensant, agissant, un être qui compte et qui tient sa place dans la société moderne, sans cesser d'être le pivot de la famille. J'applaudis à cette révélation de la transformation, en peu d'années, d'une femme intelligente et qui était cependant très retardataire. Je forme des vœux pour que, nombreuses soient celles qui m'aideront dans mon œuvre charitablement civilisatrice : de la rénovation de la musulmane algérienne.

Dans mon livre : *Nos sœurs musulmanes*, édité en 1921, je faisais un appel que je répète aujourd'hui :

« Oui, aidons la femme musulmane à sortir de la situation inférieure qui lui est faite. L'ère d'indolence, de paresse, de frivolité est passée ici comme elle est passée en Turquie. Si les âmes ont longtemps dans l'ombre aspiré à une existence meilleure, que leurs aspirations soient aujourd'hui satisfaites, qu'elles le soient publiquement par une plus large instruction, par une considéra-

tion mieux comprise du rôle qu'elles jouent au foyer et dans la société : par l'abandon volontaire d'usages surannés. A cette évolution de l'âme féminine, les musulmanes gagneront comme nous-mêmes, l'équilibre sera rétabli dans la famille.

« L'épouse sera véritablement la compagne de son mari ; elle le comprendra, comme elle sera comprise par lui. Les Français auront complété leur œuvre d'apostolat sur cette terre africaine, ou plutôt l'auront facilitée en s'adressant à celles dont le cœur aimant, a mieux su les apprécier pendant la guerre. A la victoire des armes sur le champ de bataille s'ajoutera une autre victoire, aussi diffficile à remporter : celle des idées et des sentiments français dans les âmes musulmanes. »

J'ai tenu à insérer cette page de mon livre pour former entre mes nouveaux lecteurs et moi un trait d'union indissoluble. Usons tous de notre influence pour aider la musulmane algérienne à sortir de l'ornière où s'enlise son esprit, pourtant très vanté chez ses coreligionnaires dans l'antiquité.

Tout être est perfectible, le plus retardataire a une intelligence endormie. Après le sommeil vient le réveil.

A nous de le hâter !

Marie BUGÉJA.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace.

Préface.

Excursion dans le Djurdjura des Beni Kouffi 1

Visions des Cîmes 27

L'Œil du Monde 55

Au pays de la soif : le Sersou 79

Une excursion au Babor 107

Nos Sœurs Musulmanes 133

Impressions sur la femme musulmane 151

Aperçus sur le caractère de la femme kabyle 173

Régime coutumier de la femme kabyle 191

Vers la Renaissance des Arts Algériens 215

Conclusion 241